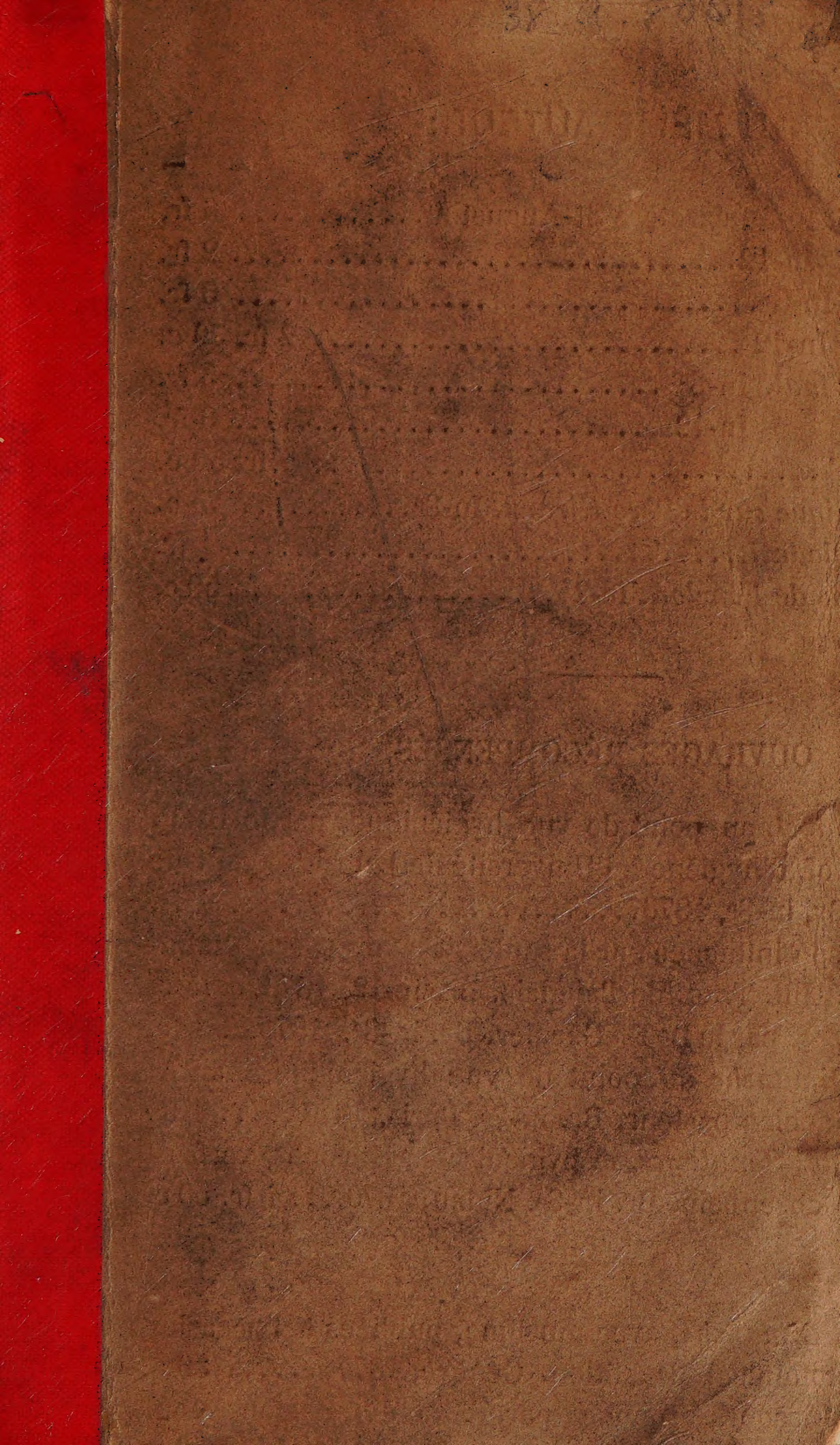


SUPP 57.137/A
BUFFON, G.L.L.



HISTOIRE

Geneva 13 Nov 1959

HISTOIRE NATURELLE.

Les Animaux domestiques.

L'HOMME change l'état naturel des animaux en les forçant à lui obéir, & les faisant servir à son usage : un animal domestique est un esclave dont on s'amuse, dont on se sert, dont on abuse, qu'on altère, qu'on dépaïse & que l'on dénature, tandis que l'animal sauvage n'obéissant qu'à la Nature, ne connoît d'autres loix que celles du besoin & de sa liberté. L'histoire d'un animal sauvage est donc bornée à un petit nombre de faits émanés de la simple Nature, au lieu que l'histoire d'un animal domestique est compliquée de tout ce qui a rapport à l'art que l'on emploie

pour l'apprivoiſer ou pour le ſubjuguer; & comme on ne ſait pas aſſez combien l'exemple, la contrainte, la force de l'habitude, peuvent influer ſur les animaux & changer leurs mouvemens, leurs déterminations, leurs penchans, le but d'un Naturaliſte doit être de les obſerver aſſez pour pouvoir diſtinguer les faits qui dépendent de l'inſtinct, de ceux qui ne viennent que de l'éducation; reconnoître ce qui leur appartient & ce qu'ils ont emprunté, ſéparer ce qu'ils font de ce qu'on leur fait faire, & ne jamais confondre l'animal avec l'eſclave, la bête de ſomme avec la créature de Dieu.

L'empire de l'homme ſur les animaux eſt un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire, c'eſt l'empire de l'eſprit ſur la matière, c'eſt non-ſeulement un droit de nature, un pouvoir fondé ſur des loix inaltérables, mais c'eſt encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnoître à tout inſtant l'excellence de ſon être; car ce n'eſt pas parce qu'il eſt le plus parfait, le plus fort ou le plus adroit des animaux

qu'il leur commande : s'il n'étoit que le premier du même ordre, les feconds fe réuniroient pour lui difputer l'empire ; mais c'eft par fupériorité de nature que l'homme règne & commande, il penfe, & dès-lors il eft maître des êtres qui ne penfent point.

Il eft maître des corps bruts, qui ne peuvent oppofer à fa volonté qu'une lourde réfiftance ou qu'une inflexible dureté, que fa main fait toujours furmonter & vaincre en les faifant agir les uns contre les autres ; il eft maître des végétaux, que par fon induftrie il peut augmenter, diminuer, renouveler, dénaturer, détruire ou multiplier à l'infini ; il eft maître des animaux, parce que non-feulement il a comme eux du mouvement & du fentiment, mais qu'il a de plus la lumière de la penfée, qu'il connoît les fins & les moyens, qu'il fait diriger fes actions, concerter fes opérations, mefurer fes mouvemens, vaincre la force par l'efprit, & la vîteffe par l'emploi du temps.

Cependant parmi les animaux les uns paroiffent être plus ou moins familiers,

plus ou moins ſauvages, plus ou moins doux, plus ou moins féroces: que l'on compare la docilité & la ſoumiſſion du chien avec la fierté & la férocité du tigre, l'un paroît être l'ami de l'homme & l'autre ſon ennemi: ſon empire ſur les animaux n'eſt donc pas abſolu, combien d'eſpèces ſavent ſe ſouſtraire à ſa puiſſance par la rapidité de leur vol, par la légèreté de leur courſe, par l'obſcurité de leur retraite, par la diſtance que met entre eux & l'homme l'élément qu'ils habitent! combien d'autres eſpèces lui échappent par leur ſeule petiteſſe! & enfin combien y en a-t-il qui bien loin de reconnoître leur ſouverain, l'attaquent à force ouverte, ſans parler de ces inſectes qui ſemblent l'inſulter par leurs piqûres, de ces ſerpens dont la morſure porte le poiſon & la mort, & de tant d'autres bêtes immondes, incommodes, inutiles, qui ſemblent n'exiſter que pour former la nuance entre le mal & le bien, & faire ſentir à l'homme combien, depuis ſa chute, il eſt peu reſpecté!

C'eſt qu'il faut diſtinguer l'empire

de Dieu du domaine de l'homme : Dieu créateur des êtres eſt ſeul maître de la Nature, l'homme ne peut rien ſur le produit de la création, il ne peut rien ſur les mouvemens des corps céleſtes, ſur les révolutions de ce globe qu'il habite, il ne peut rien ſur les animaux, les végétaux, les minéraux en général, il ne peut rien ſur les eſpèces, il ne peut que ſur les individus; car les eſpèces en général & la matière en bloc appartiennent à la Nature, ou plutôt la conſtituent : tout ſe paſſe, ſe ſuit, ſe ſuccède, ſe renouvelle & ſe meut par une puiſſance irréſiſtible; l'homme entraîné lui-même par le torrent des temps, ne peut rien pour ſa propre durée; lié par ſon corps à la matière, enveloppé dans le tourbillon des êtres, il eſt forcé de ſubir la loi commune : il obéit à la même Puiſſance, & comme tout le reſte, il naît, croît & périt.

Mais le rayon divin dont l'homme eſt animé, l'anoblit & l'élève au-deſſus de tous les êtres matériels; cette ſubſtance ſpirituelle, loin d'être ſujette à

la matière, a le droit de la faire obéir; & quoiqu'elle ne puiſſe pas commander à la Nature entière, elle domine ſur les êtres particuliers : Dieu, ſource unique de toute lumière & de toute intelligence, régit l'Univers & les eſpèces entières avec une puiſſance infinie; l'homme, qui n'a qu'un rayon de cette intelligence, n'a de même qu'une puiſſance limitée à de petites portions de matière, & n'eſt maître que des individus.

C'eſt donc par les talens de l'eſprit, & non par la force & par les autres qualités de la matière, que l'homme a ſu ſubjuguer les animaux : dans les premiers temps ils devoient être tous également indépendans; l'homme, devenu criminel & féroce, étoit peu propre à les apprivoiſer, il a fallu du temps pour les approcher, pour les reconnoître, pour les choiſir, pour les dompter; il a fallu qu'il fût civiliſé lui-même pour ſavoir inſtruire & commander, & l'empire ſur les animaux, comme tous les autres empires, n'a été fondé qu'après la ſociété.

C'eſt d'elle que l'homme tient ſa

puiſſance, c'eſt par elle qu'il a perfectionné ſa raiſon, exercé ſon eſprit & réuni ſes forces, auparavant l'homme étoit peut-être l'animal le plus ſauvage & le moins redoutable de tous : nu, ſans armes & ſans abri, la terre n'étoit pour lui qu'un vaſte déſert peuplé de monſtres, dont ſouvent il devenoit la proie; & même long-temps après, l'hiſtoire nous dit que les premiers héros n'ont été que des deſtructeurs de bêtes.

Mais lorſqu'avec le temps l'eſpèce humaine s'eſt étendue, multipliée, répandue, & qu'à la faveur des arts & de la ſociété l'homme a pu marcher en force pour conquérir l'Univers, il a fait reculer peu à peu les bêtes féroces, il a purgé la terre de ces animaux gigantesques dont nous trouvons encore les oſſemens énormes, il a détruit ou réduit à un petit nombre d'individus les eſpèces voraces & nuiſibles, il a oppoſé les animaux aux animaux, & ſubjuguant les uns par adreſſe, domptant les autres par la force, ou les écartant par le nombre, & les attaquant tous par des

moyens raiſonnés, il eſt parvenu à ſe mettre en ſûreté, & à établir un empire qui n'eſt borné que par les lieux inacceſſibles, les ſolitudes reculées, les ſables brûlans, les montagnes glacées, les cavernes obſcures, qui ſervent de retraites au petit nombre d'eſpèces d'animaux indomptables.







Broant Sculp.

LE CHEVAL.

LA plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier & fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre & la gloire des combats; aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril & l'affronte, il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche & s'anime de la même ardeur: il partage aussi ses plaisirs, à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvemens, non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses desirs, & obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, & n'agit que pour y satisfaire: c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir, qui, par la promptitude & la

précision de ses mouvemens l'exprime & l'exécute, qui sent autant qu'on le desire, & ne rend qu'autant qu'on veut, qui se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède & même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont les talens sont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui dès le premier âge a été soigné & ensuite exercé, dressé au service de l'homme; c'est par la perte de sa liberté que commence son éducation, & c'est par la contrainte qu'elle s'achève: l'esclavage ou la domesticité de ces animaux est même si universelle, si ancienne, que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel, ils sont toujours couverts de harnois dans leurs travaux, on ne les délivre jamais de tous leurs liens, même dans les temps du repos, & si on les laisse quelquefois errer en liberté dans les pâturages, ils y portent toujours les marques de la servitude, & souvent les empreintes cruelles du travail & de la douleur; la bouche est déformée par les plis que le mors a produits, les

flancs ſont entamés par des plaies, ou ſillonnés de cicatrices faites par l'éperon; la corne des pieds eſt traverſée par des clous, l'attitude du corps eſt encore gênée par l'impreſſion ſubſiſtante des entraves habituelles, on les en délivreroit en vain, ils n'en ſeroient pas plus libres: ceux même dont l'eſclavage eſt le plus doux, qu'on ne nourrit, qu'on n'entretient que pour le luxe & la magnificence, & dont les chaînes dorées ſervent moins à leur parure qu'à la vanité de leur maître, ſont encore plus deshonorés par l'élégance de leur toupet, par les treſſes de leurs crins, par l'or & la ſoie dont on les couvre, que par les fers qui ſont ſous leurs pieds.

La Nature eſt plus belle que l'art, & dans un être animé la liberté des mouvemens fait la belle Nature: voyez ces chevaux qui ſe ſont multipliés dans les contrées de l'Amérique Eſpagnole, & qui vivent en chevaux libres, leur démarche, leur courſe, leurs ſauts, ne ſont ni gênés ni meſurés; fiers de leur indépendance, ils fuient la préſence de l'homme, ils dédaignent ſes ſoins,

ils cherchent & trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient, ils errent, ils bondissent en liberté dans des prairies immenses, où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau : sans habitation fixe, sans autre abri que celui d'un ciel serein, ils respirent un air plus pur que celui de ces Palais voûtés où nous les renfermons en pressant les espaces qu'ils doivent occuper ; aussi ces chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts, plus legers, plus nerveux que la plupart des chevaux domestiques, ils ont ce que donne la Nature, la force & la noblesse, les autres n'ont que ce que l'art peut donner, l'adresse & l'agrément.

Le naturel de ces animaux n'est point féroce, ils sont seulement fiers & sauvages ; quoique supérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent, & s'ils en sont attaqués, ils les dédaignent, les écartent ou les écrasent : ils vont aussi par troupes & se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble, car ils n'ont

aucune crainte, mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres; comme l'herbe & les végétaux ſuffiſent à leur nourriture, qu'ils ont abondamment de quoi ſatisfaire leur appétit & qu'ils n'ont aucun goût pour la chair des animaux, ils ne leur font point la guerre, ils ne ſe la font point entr'eux, ils ne ſe diſputent pas leur ſubſiſtance, ils n'ont jamais occaſion de ravir une proie ou de s'arracher un bien, ſources ordinaires de querelles & de combats parmi les autres animaux carnaſſiers: ils vivent donc en paix, parce que leurs appétits ſont ſimples & modérés, & qu'ils ont aſſez pour ne ſe rien envier.

Tout cela peut ſe remarquer dans les jeunes chevaux qu'on élève enſemble & qu'on mène en troupeaux, ils ont les mœurs douces & les qualités ſociales, leur force & leur ardeur ne ſe marquent ordinairement que par des ſignes d'émulation; ils cherchent à ſe devancer à la courſe, à ſe faire & même s'animer au péril en ſe défiant à traverſer une rivière, ſauter un foſſé, & ceux qui dans ces exercices naturels donnent

l'exemple, ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, ſont les plus généreux, les meilleurs, & ſouvent les plus dociles & les plus ſouples lorſqu'ils ſont une fois domptés.

Quelques anciens auteurs parlent des chevaux ſauvages, & citent même les lieux où ils ſe trouvoient. Hérodote dit que ſur les bords de l'Hypanis en Scythie, il y avoit des chevaux ſauvages qui étoient blancs, & que dans la partie ſeptentrionale de la Thrace au-delà du Danube, il y en avoit d'autres qui avoient le poil long de cinq doigts par tout le corps ; Ariſtote cite la Syrie, Pline les pays du nord, Strabon les Alpes & l'Eſpagne comme des lieux où l'on trouvoit des chevaux ſauvages. Parmi les modernes, Cardan dit la même choſe de l'Écoſſe & des Orcades *(a)*, Olaüs de la Moſcovie, Dapper de l'île de Chypre, où il y avoit, dit-il *(b)*, des chevaux ſauvages

(a) Vid. Aldrovand. de quadrupedib. ſoliped. lib. 1, page 19.

(b) Voyez la deſcription des îles de l'Archipel, page 50.

qui étoient beaux & qui avoient de la force & de la vîtesse; Struys (c) de l'île de May au cap Vert, où il y avoit des chevaux sauvages fort petits; Léon l'Africain (d) rapporte aussi qu'il y avoit des chevaux sauvages dans les déserts de l'Afrique & de l'Arabie, & il assure qu'il a vu lui-même dans les solitudes de Numidie, un poulain dont le poil étoit blanc & la crinière crépue. Marmol (e) confirme ce fait, en disant qu'il y en a quelques-uns dans les déserts de l'Arabie & de la Lybie, qu'ils sont petits & de couleur cendrée, qu'il y en a aussi de blancs, qu'ils ont la crinière & les crins fort courts & hérissés, & que les chiens ni les chevaux domestiques ne peuvent les atteindre à la course; on trouve aussi dans les Lettres

(c) Voyez les voyages de Jean Struys. *Rouen*, 1719, *tome I, page 11*.

(d) *De Africæ descriptione*, part. II.e, vol. II, pages 750 & 751.

(e) Voyez l'Afrique de Marmol, *Paris*, 1667, *tome I, page 50*.

édifiantes *(f)*, qu'à la Chine il y a des chevaux ſauvages fort petits.

Comme toutes les parties de l'Europe ſont aujourd'hui peuplées & preſque également habitées, on n'y trouve plus de chevaux ſauvages, & ceux que l'on voit en Amérique ſont des chevaux domeſtiques & Européens d'origine, que les Eſpagnols y ont tranſportés, & qui ſe ſont multipliés dans les vaſtes déſerts de ces contrées inhabitées ou dépeuplées; car cette eſpèce d'animaux manquoit au nouveau monde. L'étonnement & la frayeur que marquèrent les habitans du Mexique & du Pérou à l'aſpect des chevaux & des cavaliers, firent aſſez voir aux Eſpagnols que ces animaux étoient abſolument inconnus dans ces climats; ils en tranſportèrent donc un grand nombre, tant pour leur ſervice & leur utilité particulière, que pour en propager l'eſpèce, ils en lâchèrent dans pluſieurs îles, & même dans le continent, où ils ſe ſont multi-

(f) Voyez les Lettres édifiantes. *Recueil XXVI, page 371.*

pliés comme les autres animaux ſauvages. M. de la Salle *(g)* en a vu en 1685 dans l'Amérique ſeptentrionale, près de la baie Saint-Louis, ces chevaux paiſſoient dans les prairies, & ils étoient ſi farouches, qu'on ne pouvoit les approcher. L'auteur *(h)* de l'hiſtoire des aventuriers flibuſtiers, dit « qu'on voit quelquefois dans l'île S.t Domingue « des troupes de plus de cinq cents che- « vaux qui courent tous enſemble, & « que lorſqu'ils aperçoivent un homme « ils s'arrêtent tous; que l'un d'eux s'ap- « proche à une certaine diſtance, souffle « des naſeaux, prend la fuite, & que « tous les autres le ſuivent: » il ajoute qu'il ne ſait ſi ces chevaux ont dégénéré en devenant ſauvages, mais qu'il ne les a pas trouvés auſſi beaux que ceux d'Eſpagne, quoiqu'ils ſoient de cette race, « ils ont, dit-il, la tête fort

(g) Voyez les dernières découvertes dans l'Amérique ſeptentrionale de M. de la Salle, miſes au jour par M. le chevalier Tonti. *Paris, 1697, page 250.*

(h) Voyez l'hiſtoire des aventuriers flibuſtiers, par Oexmelin. *Paris, 1686, tome I, pages 110 & 111.*

» groſſe auſſi-bien que les jambes, qui
» de plus ſont raboteuſes, ils ont auſſi
» les oreilles & le cou longs, les habi-
» tans du pays les apprivoiſent aiſément
» & les font enſuite travailler, les chaſ-
» ſeurs leur font porter leurs cuirs; on
» ſe ſert pour les prendre de lacs de
» corde, qu'on tend dans les endroits
» où ils fréquentent, ils s'y engagent
» aiſément, & s'ils ſe prennent par le
» cou ils s'étranglent eux-mêmes, à
» moins qu'on n'arrive aſſez tôt pour
» les ſecourir, on les arrête par le corps
» & les jambes, & on les attache à des
» arbres, où on les laiſſe pendant deux
» jours ſans boire ni manger; cette
» épreuve ſuffit pour commencer à les
» rendre dociles, & avec le temps ils
» le deviennent autant que s'ils n'euſſent
» jamais été farouches, & même, ſi
» par quelque haſard ils ſe retrouvent en
» liberté, ils ne deviennent pas ſauvages
» une ſeconde fois, ils reconnoiſſent
» leurs maîtres, & ſe laiſſent approcher
& reprendre aiſément *(i)*.

(i) M. de Garſault donne un autre moyen d'apprivoiſer les chevaux farouches, « quand on

Cela prouve que ces animaux ſont naturellement doux & très-diſpoſés à ſe familiariſer avec l'homme & à s'attacher à lui, auſſi n'arrive-t-il jamais qu'aucun d'eux quitte nos maiſons pour ſe retirer dans les forêts ou dans les déſerts, ils marquent au contraire beaucoup d'empreſſement pour revenir au gîte, où cependant ils ne trouvent qu'une

n'a point apprivoiſé, dit-il, les poulains dès « leur tendre jeuneſſe, il arrive ſouvent que l'approche & l'attouchement de l'homme leur cauſent « tant de frayeur, qu'ils s'en défendent à coups « de dents & de pieds, de façon qu'il eſt preſque « impoſſible de les panſer & de les ferrer ; ſi la « patience & la douceur ne ſuffiſent pas, il faut « pour les apprivoiſer, ſe ſervir du moyen qu'on « emploie en fauconnerie pour priver un oiſeau « qu'on vient de prendre & qu'on veut dreſſer « au vol, c'eſt de l'empêcher de dormir, juſqu'à « ce qu'il tombe de foibeſſe, il faut en uſer de « même à l'égard d'un cheval farouche, & pour « cela il faut le tourner à ſa place le derrière « à la mangeoire, & avoir un homme toute la « nuit & tout le jour à ſa tête, qui lui donne « de temps en temps une poignée de foin & l'empêche de ſe coucher, on verra avec étonnement « comme il ſera ſubitement adouci ; il y a cependant des chevaux qu'il faut veiller ainſi pendant « huit jours ». *Voyez le nouveau parfait Maréchal*, *page 89*.

nourriture groſſière, & toujours la même, & ordinairement meſurée ſur l'économie beaucoup plus que ſur leur appétit; mais la douceur de l'habitude leur tient lieu de ce qu'ils perdent d'ailleurs: après avoir été excédés de fatigue, le lieu du repos eſt un lieu de délices, ils le ſentent de loin, ils ſavent le reconnoître au milieu des plus grandes villes, & ſemblent préférer en tout l'eſclavage à la liberté; ils ſe font même une ſeconde nature des habitudes auxquelles on les a forcés ou ſoumis, puiſqu'on a vu des chevaux, abandonnés dans les bois, hennir continuellement pour ſe faire entendre, accourir à la voix des hommes, & en même temps maigrir & dépérir en peu de temps, quoiqu'ils euſſent abondamment de quoi varier leur nourriture & ſatisfaire leur appétit.

Leurs mœurs viennent donc preſque en entier de leur éducation, & cette éducation ſuppoſe des ſoins & des peines que l'homme ne prend pour aucun autre animal, mais dont il eſt dédommagé par les ſervices continuels que lui rend celui-ci. Dès le temps du premier

âge on a ſoin de ſéparer les poulains de leur mère, on les laiſſe téter pendant cinq, ſix ou tout au plus ſept mois, car l'expérience a fait voir que ceux qu'on laiſſe téter dix ou onze mois, ne valent pas ceux qu'on sèvre plus tôt, quoiqu'ils prennent ordinairement plus de chair & de corps : après ces ſix ou ſept mois de lait on les sèvre pour leur faire prendre une nourriture plus ſolide que le lait, on leur donne du ſon deux fois par jour & un peu de foin, dont on augmente la quantité à meſure qu'ils avancent en âge, & on les garde dans l'écurie tant qu'ils marquent de l'inquiétude pour retourner à leur mère; mais lorſque cette inquiétude eſt paſſée, on les laiſſe ſortir par le beau temps, & on les conduit aux pâturages, ſeulement il faut prendre garde de les laiſſer paître à jeun, il faut leur donner le ſon & les faire boire une heure avant de les mettre à l'herbe, & ne jamais les expoſer au grand froid ou à la pluie; ils paſſent de cette façon le premier hiver : au mois de mai ſuivant, non-ſeulement on leur permettra de pâturer tous les jours,

mais on les laissera coucher à l'air dans les pâturages pendant tout l'été & jusqu'à la fin d'octobre, en observant seulement de ne leur pas laisser paître les regains, s'ils s'accoutumoient à cette herbe trop fine ils se dégoûteroient du foin, qui doit cependant faire leur principale nourriture pendant le second hiver avec du son mêlé d'orge ou d'avoine moulus : on les conduit de cette façon en les laissant pâturer le jour pendant l'hiver, & la nuit pendant l'été jusqu'à l'âge de quatre ans, qu'on les retire du pâturage pour les nourrir à l'herbe sèche ; ce changement de nourriture demande quelques précautions, on ne leur donnera pendant les premiers huit jours que de la paille, & on fera bien de leur faire prendre quelques breuvages contre les vers, que les mauvaises digestions d'une herbe trop crue peuvent avoir produits. M. de Garsault *(k)*, qui recommande cette pratique, est sans doute fondé sur l'expérience ; cependant on verra qu'à tout âge & dans tous les

(k) Voyez le nouveau parfait Maréchal, par M. de Garsault. *Paris, 1746, pages 84 & 85.*

temps l'eſtomac de tous les chevaux eſt farci d'une ſi prodigieuſe quantité de vers, qu'ils ſemblent faire partie de leur conſtitution : nous les avons trouvés dans les chevaux ſains comme dans les chevaux malades, dans ceux qui paiſſoient l'herbe comme dans ceux qui ne mangeoient que de l'avoine & du foin ; & les ânes, qui de tous les animaux ſont ceux qui approchent le plus de la nature du cheval, ont auſſi cette prodigieuſe quantité de vers dans l'eſtomac, & n'en ſont pas plus incommodés : ainſi on ne doit pas regarder les vers, du moins ceux dont nous parlons, comme une maladie accidentelle, cauſée par les mauvaiſes digeſtions d'une herbe crue, mais plutôt comme un effet dépendant de la nourriture & de la digeſtion ordinaire de ces animaux.

Il faut avoir attention, lorſqu'on ſèvre les jeunes poulains, de les mettre dans une écurie propre, qui ne ſoit pas trop chaude, crainte de les rendre trop délicats & trop ſenſibles aux impreſſions de l'air ; on leur donnera ſouvent de la litière fraîche, on les tiendra propres en

les bouchonnant de temps en temps : mais il ne faudra ni les attacher, ni les panſer à la main qu'à l'âge de deux ans & demi ou trois ans, ce frottement trop rude leur cauſeroit de la douleur, leur peau eſt encore trop délicate pour le ſouffrir, & ils dépériroient au lieu de profiter ; il faut auſſi avoir ſoin que le ratelier & la mangeoire ne ſoient pas trop élevés, la néceſſité de lever la tête trop haut pour prendre leur nourriture pourroit leur donner l'habitude de la porter de cette façon, ce qui leur gâteroit l'encolure. Lorſqu'ils auront un an ou dix-huit mois, on leur tondra la queue, les crins repouſſeront & deviendront plus forts & plus touffus. Dès l'âge de deux ans il faut ſéparer les poulains, mettre les mâles avec les chevaux, & les femelles avec les jumens : ſans cette précaution les jeunes poulains ſe fatigueroient autour des poulines, & s'énerveroient ſans aucun fruit.

A l'âge de trois ans ou de trois ans & demi, on doit commencer à les dreſſer & à les rendre dociles ; on leur mettra d'abord une légère ſelle & aiſée, & on les

les laiſſera ſellés pendant deux ou trois heures chaque jour; on les accoutumera de même à recevoir un bridon dans la bouche & à ſe laiſſer lever les pieds, ſur leſquels on frappera quelques coups comme pour les ferrer, & ſi ce ſont des chevaux deſtinés au carroſſe ou au trait, on leur mettra un harnois ſur le corps & un bridon: dans les commencemens il ne faut point de bride, ni pour les uns ni pour les autres; on les fera troter enſuite à la longe avec un caveſſon ſur le nez ſur un terrein uni, ſans être montés, & ſeulement avec la ſelle ou le harnois ſur le corps; & lorſque le cheval de ſelle tournera facilement & viendra volontiers auprès de celui qui tient la longe, on le montera & deſcendra dans la même place & ſans le faire marcher juſqu'à ce qu'il ait quatre ans, parce qu'avant cet âge il n'eſt pas encore aſſez fort pour n'être pas, en marchant, ſurchargé du poids du cavalier; mais à quatre ans on le montera pour le faire marcher au pas ou au trot, & toujours à petites repriſes *(l)*: quand

(l) Voyez les Élémens de cavalerie de M. de

le cheval de carrosse sera accoutumé au harnois, on l'atteliera avec un autre cheval fait, en lui mettant une bride, & on le conduira avec une lorge passée dans la bride, jusqu'à ce qu'il commence à être sage au trait; alors le cocher essaiera de le faire reculer, ayant pour aide un homme devant, qui le poussera en arrière avec douceur, & même lui donnera de petits coups pour l'obliger à reculer: tout cela doit se faire avant que les jeunes chevaux aient changé de nourriture, car quand une fois ils sont ce qu'on appelle engrainés, c'est-à-dire, lorsqu'ils sont au grain & à la paille, comme ils sont plus vigoureux, on a remarqué qu'ils étoient aussi moins dociles, & plus difficiles à dresser *(m)*.

Le mors & l'éperon sont deux moyens qu'on a imaginés pour les obliger à recevoir le commandement, le mors pour la précision, & l'éperon pour la promptitude des mouvemens. La bouche

la Guérinière. *Paris, 1741, tome I, page 140 & suiv.*

(m) Voyez le nouveau parfait Maréchal, par M. de Garsault, *page 86.*

ne paroiſſoit pas deſtinée par la Nature à recevoir d'autres impreſſions que celles du goût & de l'appétit, cependant elle eſt d'une ſi grande ſenſibilité dans le cheval, que c'eſt à la bouche, par préférence à l'œil & à l'oreille, qu'on s'adreſſe pour tranſmettre au cheval les ſignes de la volonté ; le moindre mouvement ou la plus petite preſſion du mors ſuffit pour avertir & déterminer l'animal, & cet organe de ſentiment n'a d'autre défaut que celui de ſa perfection même, ſa trop grande ſenſibilité veut être ménagée, car ſi on en abuſe, on gâte la bouche du cheval en la rendant inſenſible à l'impreſſion du mors : les ſens de la vue & de l'ouïe ne ſeroient pas ſujets à une telle altération & ne pourroient être émouſſés de cette façon, mais apparemment on a trouvé des inconvéniens à commander aux chevaux par ces organes, & il eſt vrai que les ſignes tranſmis par le toucher font beaucoup plus d'effet ſur les animaux en général, que ceux qui leur ſont tranſmis par l'œil ou par l'oreille ; d'ailleurs, la ſituation des chevaux par rapport

à celui qui les monte ou qui les conduit, rend les yeux presqu'inutiles à cet effet, puisqu'ils ne voient que devant eux, & que ce n'est qu'en tournant la tête qu'ils pourroient apercevoir les signes qu'on leur feroit, & quoique l'oreille soit un sens par lequel on les anime & on les conduit souvent, il paroît qu'on a restreint & laissé aux chevaux grossiers l'usage de cet organe, puisqu'au manège, qui est le lieu de la plus parfaite éducation, l'on ne parle presque point aux chevaux, & qu'il ne faut pas même qu'il paroisse qu'on les conduise: en effet, lorsqu'ils sont bien dressés, la moindre pression des cuisses, le plus léger mouvement du mors suffit pour les diriger, l'éperon est même inutile, ou du moins on ne s'en sert que pour les forcer à faire des mouvemens violens; & lorsque, par l'ineptie du cavalier, il arrive, qu'en donnant de l'éperon il retient la bride, le cheval se trouvant excité d'un côté & retenu de l'autre, ne peut que se cabrer en faisant un bond sans sortir de sa place.

On donne à la tête du cheval, par

le moyen de la bride, un air avantageux & relevé, on la place comme elle doit être, & le plus petit ſigne ou le plus petit mouvement du cavalier ſuffit pour faire prendre au cheval ſes différentes allures; la plus naturelle eſt peut-être le trot, mais le pas & même le galop ſont plus doux pour le cavalier, & ce ſont auſſi les deux allures qu'on s'applique le plus à perfectionner. Lorſque le cheval lève la jambe de devant pour marcher, il faut que ce mouvement ſoit fait avec hardieſſe & facilité, & que le genoux ſoit aſſez plié; la jambe levée doit paroître ſoutenue un inſtant, & lorſqu'elle retombe, le pied doit être ferme & appuyer également ſur la terre, ſans que la tête du cheval reçoive aucune impreſſion de ce mouvement: car lorſque la jambe retombe ſubitement, & que la tête baiſſe en même temps, c'eſt ordinairement pour ſoulager promptement l'autre jambe qui n'eſt pas aſſez forte pour ſupporter ſeule tout le poids du corps; ce défaut eſt très-grand auſſi-bien que celui de porter le pied en dehors ou en dedans, car il retombe dans cette

même direction: l'on doit observer aussi que lorsqu'il appuie sur le talon, c'est une marque de foiblesse, & que quand il pose sur la pince, c'est une attitude fatigante & forcée que le cheval ne peut soutenir long-temps.

Le pas, qui est la plus lente de toutes les allures, doit cependant être prompt, il faut qu'il ne soit ni trop alongé ni trop raccourci, & que la démarche du cheval soit légère: cette légèreté dépend beaucoup de la liberté des épaules, & se reconnoît à la manière dont il porte la tête en marchant; s'il la tient haute & ferme, il est ordinairement vigoureux & léger: lorsque le mouvement des épaules n'est pas assez libre, la jambe ne se lève point assez, & le cheval est sujet à faire des faux pas & à heurter du pied contre les inégalités du terrein; & lorsque les épaules sont encore plus serrées & que le mouvement des jambes en paroît indépendant, le cheval se fatigue, fait des chutes, & n'est capable d'aucun service: le cheval doit être sur la hanche, c'est-à-dire, hausser les épaules & baisser la hanche

en marchant, il doit auſſi ſoutenir ſa jambe & la lever aſſez haut, mais s'il la ſoutient trop long-temps, s'il la laiſſe retomber trop lentement; il perd tout l'avantage de la légèreté, il devient dur, & n'eſt bon que pour l'appareil & pour piaffer.

Il ne ſuffit pas que les mouvemens du cheval ſoient légers, il faut encore qu'ils ſoient égaux & uniformes dans le train du devant & dans celui du derrière, car ſi la croupe balance tandis que les épaules ſe ſoutiennent, le mouvement ſe fait ſentir au cavalier par ſecouſſes & lui devient incommode; la même choſe arrive lorſque le cheval alonge trop de la jambe de derrière, & qu'il la poſe au-delà de l'endroit où le pied de devant a porté: les chevaux dont le corps eſt court ſont ſujets à ces défauts, ceux dont les jambes ſe croiſent ou s'atteignent n'ont pas la démarche ſûre, & en général ceux dont le corps eſt long ſont les plus commodes pour le cavalier, parce qu'il ſe trouve plus éloigné des deux centres de mouvement, les épaules & les hanches, &

qu'il en ressent moins les impressions & les secousses.

Les quadrupèdes marchent ordinairement en portant à la fois en avant une jambe de devant & une jambe de derrière; lorsque la jambe droite de devant part, la jambe gauche de derrière suit & avance en même temps, & ce pas étant fait, la jambe gauche de devant part à son tour conjointement avec la jambe droite de derrière, & ainsi de suite: comme leur corps porte sur quatre points d'appui qui forment un carré long, la manière la plus commode de se mouvoir est d'en changer deux à la fois en diagonale, de façon que le centre de gravité du corps de l'animal ne fasse qu'un petit mouvement & reste toujours à peu près dans la direction des deux points d'appui qui ne sont pas en mouvement dans les trois allures naturelles du cheval, le pas, le trot & le galop, cette règle de mouvement s'observe toujours, mais avec des différences. Dans le pas il y a quatre temps dans le mouvement, si la jambe droite de devant part la première, la jambe

gauche de derrière ſuit un inſtant après, enſuite la jambe gauche de devant part à ſon tour pour être ſuivie un inſtant après de la jambe droite de derrière ; ainſi le pied droit de devant poſe à terre le premier, le pied gauche de derrière poſe à terre le ſecond, le pied gauche de devant poſe à terre le troiſième, & le pied droit de derrière poſe à terre le dernier, ce qui fait un mouvement à quatre temps & à trois intervalles, dont le premier & le dernier ſont plus courts que celui du milieu. Dans le trot il n'y a que deux temps dans le mouvement, ſi la jambe droite de devant part, la jambe gauche de derrière part auſſi en même temps, & ſans qu'il y ait aucun intervalle entre le mouvement de l'une & le mouvement de l'autre, enſuite la jambe gauche de devant part avec la droite de derrière auſſi en même temps, de ſorte qu'il n'y a dans ce mouvement du trot que deux temps & un intervalle, le pied droit de devant & le pied gauche de derrière poſent à terre en même temps, & enſuite le pied gauche de devant & le droit de derrière

posent aussi à terre en même temps. Dans le galop il y a ordinairement trois temps, mais comme dans ce mouvement qui est une espèce de saut, les parties antérieures du cheval ne se meuvent pas d'abord d'elles-mêmes, & qu'elles sont chassées par la force des hanches & des parties postérieures, si des deux jambes de devant la droite doit avancer plus que la gauche, il faut auparavant que le pied gauche de derrière pose à terre pour servir de point d'appui à ce mouvement d'élancement, ainsi c'est le pied gauche de derrière qui fait le premier temps du mouvement & qui pose à terre le premier, ensuite la jambe droite de derrière se lève conjointement avec la gauche de devant & elles retombent à terre en même temps, & enfin la jambe droite de devant, qui s'est levée un instant après la gauche de devant & la droite de derrière, se pose à terre la dernière, ce qui fait le troisième temps; ainsi dans ce mouvement du galop, il y a trois temps & deux intervalles, & dans le premier de ces intervalles, lorsque le mouvement

ſe fait avec vîteſſe, il y a un inſtant où les quatre jambes ſont en l'air en même temps, & où l'on voit les quatre fers du cheval à la fois : lorſque le cheval a les hanches & les jarrets ſouples, & qu'il les remue avec vîteſſe & agilité, ce mouvement du galop eſt plus parfait, & la cadence s'en fait à quatre temps; il poſe d'abord le pied gauche de derrière qui marque le premier temps, enſuite le pied droit de derrière retombe le premier & marque le ſecond temps, le pied gauche de devant tombant un inſtant après marque le troiſième temps, & enfin le pied droit de devant qui retombe le dernier marque le quatrième temps.

Les chevaux galopent ordinairement ſur le pied droit, de la même manière qu'ils partent de la jambe droite de devant pour marcher & pour troter, ils entament auſſi le chemin en galopant par la jambe droite de devant qui eſt plus avancée que la gauche, & de même la jambe droite de derrière, qui ſuit immédiatement la droite de devant, eſt auſſi plus avancée que la gauche de

derrière, & cela conſtamment tant que le galop dure: de-là il réſulte que la jambe gauche qui porte tout le poids & qui pouſſe les autres en avant, eſt la plus fatiguée, en ſorte qu'il ſeroit bon d'exercer les chevaux à galoper alternativement ſur le pied gauche auſſi-bien que ſur le droit, ils ſuffiroient plus long-temps à ce mouvement violent, & c'eſt auſſi ce que l'on fait au manège, mais peut-être par une autre raiſon, qui eſt que comme on les fait ſouvent changer de main, c'eſt-à-dire décrire un cercle dont le centre eſt tantôt à droite, tantôt à gauche, on les oblige auſſi à galoper tantôt ſur le pied droit, tantôt ſur le gauche.

Dans le pas, les jambes du cheval ne ſe lèvent qu'à une petite hauteur & les pieds raſent la terre d'aſſez près, au trot elles s'élèvent davantage & les pieds ſont entièrement détachés de terre, dans le galop les jambes s'élèvent encore plus haut & les pieds ſemblent bondir ſur la terre: le pas pour être bon, doit être prompt, léger, doux & ſûr; le trot doit être ferme, prompt

& également ſoutenu, il faut que le derrière chaſſe bien le devant, le cheval dans cette allure, doit porter la tête haute & avoir les reins droits : car ſi les hanches hauſſent & baiſſent alternativement à chaque temps du trot, ſi la croupe balance & ſi le cheval ſe berce, il trotte mal par foibleſſe ; s'il jette en dehors les jambes de devant c'eſt un autre défaut, les jambes de devant doivent être ſur la même ligne que celles de derrière, & toujours les effacer. Lorſqu'une des jambes de derrière ſe lance, ſi la jambe de devant du même côté reſte en place un peu trop longtemps, le mouvement devient plus dur par cette réſiſtance ; & c'eſt pour cela que l'intervalle entre les deux temps du trot doit être court : mais quelque court qu'il puiſſe être, cette réſiſtance ſuffit pour rendre cette allure plus dure que le pas & le galop ; parce que dans le pas le mouvement eſt plus liant, plus doux, & la réſiſtance moins forte, & que dans le galop il n'y a preſque point de réſiſtance horizontale, qui eſt la ſeule incommode pour le cavalier, la réaction

du mouvement des jambes de devant se faisant presque toute de bas en haut dans la direction perpendiculaire.

Le ressort des jarrets contribue autant au mouvement du galop que celui des reins; tandis que les reins font effort pour élever & pousser en avant les parties antérieures, le pli du jarret fait ressort, rompt le coup & adoucit la secousse: aussi plus le ressort du jarret est liant & souple, plus le mouvement du galop est doux; il est aussi d'autant plus prompt & plus rapide, que les jarrets sont plus forts, & d'autant plus soutenu, que le cheval porte plus sur les hanches & que les épaules sont plus soutenues par la force des reins. Au reste, les chevaux qui dans le galop lèvent bien haut les jambes de devant, ne sont pas ceux qui galopent le mieux, ils avancent moins que les autres & se fatiguent davantage, & cela vient ordinairement de ce qu'ils n'ont pas les épaules assez libres.

Le pas, le trot & le galop sont donc les allures naturelles les plus ordinaires; mais il y a quelques chevaux qui ont

naturellement une autre allure qu'on appelle l'*amble*, qui eſt très-différente des trois autres, & qui du premier coup d'œil paroît contraire aux loix de la mécanique & très-fatigante pour l'animal, quoique dans cette allure la vîteſſe du mouvement ne ſoit pas ſi grande que dans le galop ou dans le grand trot : dans cette allure le pied du cheval raſe la terre encore de plus près que dans le pas, & chaque démarche eſt beaucoup plus alongée : mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les deux jambes du même côté, par exemple, celle de devant & celle de derrière du côté droit, partent en même temps pour faire un pas, & qu'enſuite les deux jambes du côté gauche partent auſſi en même temps pour en faire un autre, & ainſi de ſuite, en ſorte que les deux côtés du corps manquent alternativement d'appui, & qu'il n'y a point d'équilibre de l'un à l'autre : ce qui ne peut manquer de fatiguer beaucoup le cheval, qui eſt obligé de ſe ſoutenir dans un balancement forcé, par la rapidité d'un mouvement qui n'eſt

preſque pas détaché de terre; car s'il levoit les pieds dans cette allure autant qu'il les lève dans le trot ou même dans le bon pas, le balancement ſeroit ſi grand qu'il ne pourroit manquer de tomber ſur le côté, & ce n'eſt que parce qu'il raſe la terre de très-près, & par des alternatives promptes de mouvement, qu'il ſe ſoutient dans cette allure, où la jambe de derrière doit, non-ſeulement partir en même temps que la jambe de devant du même côté, mais encore avancer ſur elle & poſer un pied ou un pied & demi au-delà de l'endroit où celle-ci a poſé: plus cet eſpace dont la jambe de derrière avance de plus que la jambe de devant, eſt grand, mieux le cheval marche l'amble, & plus le mouvement total eſt rapide. Il n'y a donc dans l'amble, comme dans le trot, que deux temps dans le mouvement; & toute la différence eſt que dans le trot les deux jambes qui vont enſemble ſont oppoſées en diagonale, au lieu que dans l'amble ce ſont les deux jambes du même côté qui vont enſemble: cette allure qui eſt

très-fatigante pour le cheval, & qu'on ne doit lui laiſſer prendre que dans les terreins unis, eſt fort douce pour le cavalier, elle n'a pas la dureté du trot, qui vient de la réſiſtance que fait la jambe de devant lorſque celle de derrière ſe lève, parce que dans l'amble cette jambe de devant ſe lève en même temps que celle de derrière du même côté; au lieu que dans le trot cette jambe de devant du même côté demeure en repos & réſiſte à l'impulſion pendant tout le temps que ſe meut celle de derrière. Les connoiſſeurs aſſurent que les chevaux qui naturellement vont l'amble, ne trottent jamais & qu'ils ſont beaucoup plus foibles que les autres: en effet les poulains prennent aſſez ſouvent cette allure, ſur-tout lorſqu'on les force à aller vîte, & qu'ils ne ſont pas encore aſſez forts pour troter ou pour galoper; & l'on obſerve auſſi que la plupart des bons chevaux, qui ont été trop fatigués & qui commencent à s'uſer, prennent eux-mêmes cette allure lorſqu'on les

force à un mouvement plus rapide que celui du pas *(n)*.

L'amble peut donc être regardé comme une allure défectueuse, puisqu'elle n'est pas ordinaire & qu'elle n'est naturelle qu'à un petit nombre de chevaux; que ces chevaux sont presque toujours plus foibles que les autres, & que ceux qui paroissent les plus forts sont ruinés en moins de temps que ceux qui trottent & galopent : mais il y a encore deux autres allures, l'entrepas & l'aubin, que les chevaux foibles ou excédés prennent d'eux-mêmes, qui sont beaucoup plus défectueuses que l'amble ; on a appelé ces mauvaises allures des *trains rompus ;* désunis ou composés : l'entrepas tient du pas & de l'amble, & l'aubin tient du trot & du galop, l'un & l'autre viennent des excès d'une longue fatigue ou d'une grande foiblesse de reins, les chevaux de messagerie qu'on surcharge, commencent à aller l'entrepas au lieu du trot à mesure

(n) Voyez l'école de cavalerie de M. de la Guérinière. *Paris, 1751, in-folio, page 77.*

qu'ils se ruinent, & les chevaux de poste ruinés, qu'on presse de galoper vont l'aubin au lieu du galop.

Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion & d'élégance dans les parties de son corps ; car en lui comparant les animaux qui sont immédiatement au-dessus & au-dessous, on verra que l'âne est mal fait, que le lion a la tête trop grosse, que le bœuf a les jambes trop minces & trop courtes pour la grosseur de son corps, que le chameau est difforme, & que les plus gros animaux, le rhinocéros & l'éléphant, ne sont, pour ainsi dire, que des masses informes. Le grand alongement des mâchoires est la principale cause de la différence entre la tête des quadrupèdes & celle de l'homme, c'est aussi le caractère le plus ignoble de tous; cependant, quoique les mâchoires du cheval soient fort alongées, il n'a pas comme l'âne un air d'imbécillité, ou de stupidité comme le bœuf : la régularité des proportions de sa tête lui donne au contraire un air de légèreté

qui eſt bien ſoutenu par la beauté de ſon encolure. Le cheval ſemble vouloir ſe mettre au-deſſus de ſon état de quadrupède en élevant ſa tête; dans cette noble attitude il regarde l'homme face à face; ſes yeux ſont vifs & bien ouverts, ſes oreilles ſont bien faites & d'une juſte grandeur, ſans être courtes comme celles du taureau, ou trop longues comme celles de l'âne; ſa crinière accompagne bien ſa tête, orne ſon cou & lui donne un air de force & de fierté; ſa queue traînante & touffue couvre & termine avantageuſement l'extrémité de ſon corps: bien différente de la courte queue du cerf, de l'éléphant, &c. & de la queue nue de l'âne, du chameau, du rhinocéros, &c. la queue du cheval eſt formée par des crins épais & longs qui ſemblent ſortir de la croupe, parce que le tronçon dont ils ſortent eſt fort court; il ne peut relever ſa queue comme le lion, mais elle lui ſied mieux quoiqu'abaiſſée, & comme il peut la mouvoir de côté, il s'en ſert utilement pour chaſſer les mouches qui l'incommodent, car quoi-

que sa peau soit très-ferme, & qu'elle soit garnie par-tout d'un poil épais & serré, elle est cependant très-sensible.

L'attitude de la tête & du cou contribue plus que celle de toutes les autres parties du corps à donner au cheval un noble maintien; la partie supérieure de l'encolure dont sort la crinière, doit s'élever d'abord en ligne droite en sortant du garrot, & former ensuite, en approchant de la tête, une courbe à peu près semblable à celle du cou d'un cygne: la partie inférieure de l'encolure ne doit former aucune courbure, il faut que sa direction soit en ligne droite depuis le poitrail jusqu'à la ganache & un peu penchée en avant; si elle étoit perpendiculaire, l'encolure seroit fausse: il faut aussi que la partie supérieure du cou soit mince, & qu'il y ait peu de chair auprès de la crinière, qui doit être médiocrement garnie de crins longs & deliés; une belle encolure doit être longue & relevée, & cependant proportionnée à la taille du cheval: lorsqu'elle est trop longue & trop menue, les chevaux donnent ordinairement des

coups de tête, & quand elle est trop courte & trop charnue, ils sont pesans à la main; & pour que la tête soit le plus avantageusement placée, il faut que le front soit perpendiculaire à l'horizon.

La tête doit être sèche & menue sans être trop longue, les oreilles peu distantes, petites, droites, immobiles, étroites, déliées & bien plantées sur le haut de la tête, le front étroit & un peu convexe, les salières remplies, les paupières minces, les yeux clairs, vifs, pleins de feu, assez gros & avancés à fleur de tête, la prunelle grande, la ganache décharnée & peu épaisse, le nez un peu arqué, les naseaux bien ouverts & bien fendus, la cloison du nez mince, les lèvres déliées, la bouche médiocrement fendue, le garrot élevé & tranchant, les épaules sèches, plates & peu serrées, le dos égal, uni, insensiblement arqué sur la longueur, & relevé des deux côtés de l'épine qui doit paroître enfoncée, les flancs pleins & courts, la croupe ronde & bien fournie, la hanche bien garnie, le tronçon de la queue épais & ferme, les

bras & les cuisses gros & charnus, le genou rond en devant, le jarret ample & évidé, les canons minces sur le devant & larges sur les côtés, le nerf bien détaché, le boulet menu, le fanon peu garni, le paturon gros & d'une médiocre longueur, la couronne peu élevée, la corne noire, unie & luisante, le sabot haut, les quartiers ronds, les talons larges & médiocrement élevés, la fourchette menue & maigre, & la solle épaisse & concave.

Mais il y a peu de chevaux dans lesquels on trouve toutes ces perfections rassemblées : les yeux sont sujets à plusieurs défauts qu'il est quelquefois difficile de reconnoître ; dans un œil sain on doit voir à travers la cornée deux ou trois taches couleur de suie au-dessus de la prunelle, car pour voir ces taches il faut que la cornée soit claire, nette & transparente, si elle paroît double ou de mauvaise couleur l'œil n'est pas bon : la prunelle petite, longue & étroite ou environnée d'un cercle blanc, désigne aussi un mauvais œil ; & lorsqu'elle a une couleur de bleu

verdâtre, l'œil est certainement mauvais & la vue trouble.

Je renvoie à l'article des descriptions * l'énumération détaillée des défauts du cheval, & je me contenterai d'ajouter encore quelques remarques par lesquelles, comme par les précédentes, on pourra juger de la plupart des perfections ou des imperfections d'un cheval. On juge assez bien du naturel & de l'état actuel de l'animal par le mouvement des oreilles, il doit, lorsqu'il marche, avoir la pointe des oreilles en avant; un cheval fatigué a les oreilles basses, ceux qui sont colères & malins portent alternativement l'une des oreilles en avant & l'autre en arrière: tous portent les oreilles du côté où ils entendent quelque bruit; & lorsqu'on les frappe sur le dos ou sur la croupe, ils tournent les oreilles en arrière. Les chevaux qui ont les yeux enfoncés ou un œil plus petit que l'autre, ont ordinairement la vue mauvaise; ceux dont la bouche est sèche ne sont pas d'un aussi bon tempérament que ceux dont

* Voyez *partie IIe*, *tome IV* de cette Histoire Naturelle de l'édition en trente un volumes.

la bouche eſt fraîche & devient écumeuſe ſous la bride. Le cheval de ſelle doit avoir les épaules plates, mobiles & peu chargées; le cheval de trait au contraire doit les avoir groſſes, rondes & charnues : ſi cependant les épaules d'un cheval de ſelle ſont trop sèches, & que les os paroiſſent trop avancer ſous la peau, c'eſt un défaut qui déſigne que les épaules ne ſont pas libres, & que par conſéquent le cheval ne pourra ſupporter la fatigue. Un autre défaut pour le cheval de ſelle eſt d'avoir le poitrail trop avancé & les jambes de devant retirées en arrière, parce qu'alors il eſt ſujet à s'appuyer ſur la main en galopant & même à broncher & à tomber : la longueur des jambes doit être proportionnée à la taille du cheval; lorſque celles du devant ſont trop longues, il n'eſt pas aſſuré ſur ſes pieds; ſi elles ſont trop courtes, il eſt peſant à la main : on a remarqué que les jumens ſont plus ſujettes que les chevaux à être baſſes du devant, & que les chevaux entiers ont le cou plus gros que les jumens & les hongres.

Une des choses les plus importantes à connoître, c'est l'âge du cheval; les vieux chevaux ont ordinairement les salières creuses, mais cet indice est équivoque, puisque de jeunes chevaux, engendrés de vieux étalons, ont aussi les salières creuses : c'est par les dents qu'on peut avoir une connoissance plus certaine de l'âge; le cheval en a quarante, vingt-quatre mâchelières, quatre canines & douze incisives; les jumens n'ont pas de dents canines, ou les ont fort courtes : les mâchelières ne servent point à la connoissance de l'âge, c'est par les dents de devant & ensuite par les canines qu'on en juge. Les douze dents de devant commencent à pousser quinze jours après la naissance du poulain, ces premières dents sont rondes, courtes, peu solides, & tombent en différens temps pour être remplacées par d'autres : à deux ans & demi les quatre de devant du milieu tombent les premières, deux en haut, deux en bas; un an après il en tombe quatre autres, une de chaque côté des premières qui sont déjà remplacées; à quatre ans &

demi environ il en tombe quatre autres, toujours à côté de celles qui ſont tombées & remplacées ; ces quatre dernières dents de lait ſont remplacées par quatre autres, qui ne croiſſent pas à beaucoup près auſſi vîte que celles qui ont remplacé les huit premières ; & ce ſont ces quatre dernières dents, qu'on appelle les *coins*, & qui remplacent les quatre dernières dents de lait, qui marquent l'âge du cheval, elles ſont aiſées à reconnoître, puiſqu'elles ſont les troiſièmes tant en haut qu'en bas, à les compter depuis le milieu de l'extrémité de la mâchoire ; ces dents ſont creuſes & ont une marque noire dans leur concavité ; à quatre ans & demi ou cinq ans elles ne débordent preſque pas au-deſſus de la gencive, & le creux eſt fort ſenſible ; à ſix ans & demi il commence à ſe remplir, la marque commence auſſi à diminuer & à ſe rétrécir, & toujours de plus en plus juſqu'à ſept ans & demi ou huit ans, que le creux eſt tout-à-fait rempli & la marque noire effacée : après huit ans, comme ces dents ne donnent plus

connoiſſance de l'âge, on cherche à en juger par les dents canines ou crochets; ces quatre dents ſont à côté de celles dont nous venons de parler; ces dents canines, non plus que les mâchelières, ne ſont pas précédées par d'autres dents qui tombent; les deux de la mâchoire inférieure pouſſent ordinairement les premières à trois ans & demi, & les deux de la mâchoire ſupérieure à quatre ans, & jusqu'à l'âge de ſix ans ces dents ſont fort pointues; à dix ans celles d'en haut paroiſſent déjà émouſſées, uſées & longues, parce qu'elles ſont déchauſſées, la gencive ſe retirant avec l'âge, & plus elles le ſont, plus le cheval eſt âgé: de dix juſqu'à treize ou quatorze ans, il y a peu d'indice de l'âge, mais alors quelques poils des ſourcils commencent à devenir blancs; cet indice eſt cependant auſſi équivoque que celui qu'on tire des ſalières creuſes, puiſqu'on a remarqué que les chevaux engendrés de vieux étalons & de vieilles jumens ont des poils blancs aux ſourcils dès l'âge de neuf ou dix ans. Il y a des chevaux

dont les dents ſont ſi dures qu'elles ne s'uſent point, & ſur leſquelles la marque noire ſubſiſte & ne s'efface jamais; mais ces chevaux, qu'on appelle *béguts*, ſont aiſés à reconnoître par le creux de la dent qui eſt abſolument rempli, & auſſi par la longueur des dents canines *(o)*: au reſte, on a remarqué qu'il y a plus de jumens que de chevaux béguts. On peut auſſi connoître, quoique moins préciſément, l'âge d'un cheval par les ſillons du palais, qui s'effacent à meſure que le cheval vieillit.

Dès l'âge de deux ans ou deux ans & demi le cheval eſt en état d'engendrer, & les jumens, comme toutes les autres femelles, ſont encore plus précoces que les mâles; mais ces jeunes chevaux ne produiſent que des poulains mal conformés ou mal conſtitués: il faut que le cheval ait au moins quatre ans ou quatre ans & demi avant que de lui permettre l'uſage de la jument, & encore ne le permettra-t-on de ſi bonne heure qu'aux chevaux de trait

(o) Voyez l'École de Cavalerie de M. de la Guérinière, *page 25 & ſuivantes.*

& aux gros chevaux, qui sont ordinairement formés plus tôt que les chevaux fins; car pour ceux-ci il faut attendre jusqu'à six ans & même jusqu'à sept pour les beaux étalons d'Espagne; les jumens peuvent avoir un an de moins; elles sont ordinairement en chaleur au printemps depuis la fin de mars jusqu'à la fin de juin; mais le temps de la plus forte chaleur ne dure guère que quinze jours ou trois semaines, & il faut être attentif à profiter de ce temps pour leur donner l'étalon: il doit être bien choisi, beau, bien fait, relevé du devant, vigoureux, sain par tout le corps & sur-tout de bonne race & de bon pays. Pour avoir de beaux chevaux de selle fins & bien faits, il faut prendre des étalons étrangers; les Arabes, les Turcs, les Barbes & les chevaux d'Andalousie sont ceux qu'on doit préférer à tous les autres; & à leur défaut on se servira de beaux chevaux Anglois, parce que ces chevaux viennent des premiers; & qu'ils n'ont pas beaucoup dégénéré, la nourriture étant excellente en Angleterre, où l'on a aussi très-

grand ſoin de renouveler les races : les étalons d'Italie, ſur-tout les Napolitains, ſont auſſi fort bons, & ils ont le double avantage de produire des chevaux fins de monture, lorſqu'on leur donne des jumens fines, & de beaux chevaux de carroſſe, avec des jumens étoffées & de bonne taille. On prétend qu'en France, en Angleterre, &c. les chevaux Arabes & Barbes engendrent ordinairement des chevaux plus grands qu'eux, & qu'au contraire les chevaux d'Eſpagne n'en produiſent que de plus petits qu'eux. Pour avoir de beaux chevaux de carroſſe, il faut ſe ſervir d'étalons Napolitains, Danois, ou des chevaux de quelques endroits d'Allemagne ou de Hollande, comme du Holſtein & de Friſe. Les étalons doivent être de belle taille, c'eſt-à-dire, de quatre pieds huit, neuf & dix pouces pour les chevaux de ſelle, & de cinq pieds au moins pour les chevaux de carroſſe : il faut auſſi qu'un étalon ſoit de bon poil, noir comme du jais, beau gris, bai, alezan, iſabelle doré avec la raie de mulet, les crins & les

extrémités noires ; tous les poils qui ſont d'une couleur lavée & qui paroiſſent mal teints doivent être bannis des haras, auſſi-bien que les chevaux qui ont les extrémités blanches. Avec un très-bel extérieur, l'étalon doit avoir encore toutes les bonnes qualités intérieures, du courage, de la docilité, de l'ardeur, de l'agilité, de la ſenſibilité dans la bouche, de la liberté dans les épaules, de la ſûreté dans les jambes, de la ſoupleſſe dans les hanches, du reſſort par-tout le corps, & ſur-tout dans les jarrets, & même il doit avoir été un peu dreſſé & exercé au manège; le cheval eſt de tous les animaux celui qu'on a le plus obſervé, & on a remarqué qu'il communique, par la génération, preſque toutes ſes bonnes & mauvaiſes qualités, naturelles & acquiſes : un cheval naturellement hargneux, ombrageux, rétif, &c. produit des poulains qui ont le même naturel ; & comme les défauts de conformation & les vices des humeurs ſe perpétuent encore plus ſûrement que les qualités du naturel, il faut avoir grand ſoin

d'exclure du haras tout cheval difforme, morveux, pouſſif, lunatique, &c.

Dans ces climats la jument contribue moins que l'étalon à la beauté du poulain, mais elle contribue peut-être plus à ſon tempérament & à ſa taille; ainſi il faut que les jumens aient du corps, du ventre, & qu'elles ſoient bonnes nourrices: pour avoir de beaux chevaux fins on préfère les jumens Eſpagnoles & Italiennes, & pour des chévaux de carroſſe les jumens Angloiſes & Normandes: cependant avec de beaux étalons, des jumens de tous pays pourront donner de beaux chevaux, pourvu qu'elles ſoient elles-mêmes bien faites & de bonne race; car ſi elles ont été engendrées d'un mauvais cheval, les poulains qu'elles produiront ſeront ſouvent eux-mêmes de mauvais chevaux: dans cette eſpèce d'animaux, comme dans l'eſpèce humaine, la progéniture reſſemble aſſez ſouvent aux aſcendans paternels ou maternels; ſeulement il ſemble que dans les chevaux la femelle ne contribue pas à la génération tout-à-fait autant que dans l'eſpèce humaine;

le fils reſſemble plus ſouvent à ſa mère que le poulain ne reſſemble à la ſienne; & lorſque le poulain reſſemble à la jument qui l'a produit, c'eſt ordinairement par les parties antérieures du corps, & par la tête & l'encolure.

Au reſte, pour bien juger de la reſſemblance des enfans à leurs parens, il ne faudroit pas les comparer dans les premières années, mais attendre l'âge où, tout étant développé, la comparaiſon ſeroit plus certaine & plus ſenſible : indépendamment du développement dans l'accroiſſement, qui ſouvent altère ou change en bien les formes, les proportions & la couleur des cheveux, il ſe fait dans le temps de la puberté, un développement prompt & ſubit qui change ordinairement les traits, la taille, l'attitude des jambes, &c. le viſage s'alonge, le nez groſſit & grandit, la mâchoire s'avance ou ſe charge, la taille s'élève ou ſe courbe, les jambes s'alongent & ſouvent deviennent cagneuſes ou effilées, en ſorte que la phyſionomie & le maintien du corps, changent quelquefois ſi fort,

qu'il ſeroit très-poſſible de méconnoître, au moins du premier coup d'œil, après la puberté, une perſonne qu'on auroit bien connue avant ce temps, & qu'on n'auroit pas vue depuis. Ce n'eſt donc qu'après cet âge qu'on doit comparer l'enfant à ſes parens, ſi l'on veut juger exactement de la reſſemblance ; & alors on trouve dans l'eſpèce humaine que ſouvent le fils reſſemble à ſon père & la fille à ſa mère ; que plus ſouvent ils reſſemblent à l'un & à l'autre à la fois, & qu'ils tiennent quelque choſe de tous deux ; qu'aſſez ſouvent ils reſſemblent aux grand-pères ou aux grand-mères ; que quelquefois ils reſſemblent aux oncles ou aux tantes ; que preſque toujours les enfans du même père & de la même mère ſe reſſemblent plus entre eux qu'ils ne reſſemblent à leurs aſcendans, & que tous ont quelque choſe de commun & un air de famille. Dans les chevaux, comme le mâle contribue plus à la génération que la femelle, les jumens produiſent des poulains, qui ſont aſſez ſouvent ſemblables en tout à

l'étalon, ou qui toujours lui ressemblent plus qu'à la mère, elles en produisent aussi qui ressemblent aux grand-pères; & lorsque la jument mère a été elle-même engendrée d'un mauvais cheval, il arrive assez souvent que, quoiqu'elle ait eu un bel étalon & qu'elle soit belle elle-même, elle ne produit qu'un poulain qui, quoiqu'en apparence beau & bien fait dans sa première jeunesse, décline toujours en croissant; tandis qu'une jument qui sort d'une bonne race donne des poulains qui, quoique de mauvaise apparence d'abord, embellissent avec l'âge.

Au reste, ces observations que l'on a faites sur le produit des jumens, & qui semblent concourir toutes à prouver que dans les chevaux le mâle influe beaucoup plus que la femelle sur la progéniture, ne me paroissent pas encore suffisantes pour établir ce fait d'une manière indubitable & irrévocable; il ne seroit pas impossible que ces observations subsistassent, & qu'en même temps & en général les jumens contribuassent autant que les chevaux

au produit de la génération : il ne me paroît pas étonnant que des étalons, toujours choisis dans un grand nombre de chevaux, tirés ordinairement de pays chauds, nourris dans l'abondance, entretenus & ménagés avec grand soin, dominent dans la génération sur des jumens communes, nées dans un climat froid, & souvent réduites à travailler; & comme dans les observations tirées des haras il y a toujours plus ou moins de cette supériorité de l'étalon sur la jument, on peut très-bien imaginer que ce n'est que par cette raison qu'elles sont vraies & constantes : mais en même temps il pourroit être tout aussi vrai que de très-belles jumens des pays chauds, auxquels on donneroit des chevaux communs, influeroient peut-être beaucoup plus qu'eux sur leur progéniture, & qu'en général dans l'espèce des chevaux comme dans l'espèce humaine, il y eût égalité dans l'influence du mâle & de la femelle sur leur progéniture; cela me paroît naturel & d'autant plus probable, qu'on a remarqué, même dans les haras, qu'il naissoit à

peu près un nombre égal de poulains & de poulines : ce qui prouve qu'au moins pour le sexe la femelle influe pour sa moitié.

Mais ne suivons pas plus loin ces considérations, qui nous éloigneroient de notre sujet : lorsque l'étalon est choisi & que les jumens qu'on veut lui donner sont rassemblées, il faut avoir un autre cheval entier qui ne servira qu'à faire connoître les jumens qui seront en chaleur, & qui même contribuera par ses attaques à les y faire entrer ; on fait passer toutes les jumens l'une après l'autre devant ce cheval entier, qui doit être ardent & hennir fréquemment ; il veut les attaquer toutes, celles qui ne sont point en chaleur, se défendent, & il n'y a que celles qui y sont qui se laissent approcher, mais au lieu de le laisser approcher tout-à-fait, on le retire & on lui substitue le véritable étalon. Cette épreuve est utile pour reconnoître le vrai temps de la chaleur des jumens, & sur-tout de celles qui n'ont pas encore produit ; car celles qui viennent de pouliner entrent ordinairement en

chaleur neuf jours après leur accouchement, ainſi on peut les mener à l'étalon dès ce jour même & les faire couvrir; enſuite eſſayer neuf jours après au moyen de l'épreuve ci-deſſus, ſi elles ſont encore en chaleur; & ſi elles y ſont en effet, les faire couvrir une ſeconde fois, & ainſi de ſuite une fois tous les neuf jours tant que leur chaleur dure, car lorſqu'elles ſont pleines la chaleur diminue & ceſſe peu de jours après.

Mais pour que tout cela puiſſe ſe faire aiſément, commodément, avec ſuccès & fruit, il faut beaucoup d'attention, de dépenſe & de précautions; il faut établir les haras dans un bon terrein & dans un lieu convenable & proportionné à la quantité de jumens & d'étalons qu'on veut employer; il faut partager ce terrein en pluſieurs parties, fermées de palis ou de foſſés avec de bonnes haies, mettre les jumens pleines & celles qui alaitent leurs poulains dans la partie où le pâturage eſt le plus gras, ſéparer celles qui n'ont pas conçu ou qui n'ont pas encore été couvertes, & les mettre avec les jeunes

poulines dans un autre parquet où le pâturage ſoit moins gras, afin qu'elles n'engraiſſent pas trop, ce qui s'oppoſeroit à la génération ; & enfin il faut mettre les jeunes poulains entiers ou hongres dans la partie du terrein la plus sèche & la plus inégale, pour qu'en montant & en deſcendant les collines ils acquièrent de la liberté dans les jambes & les épaules : ce dernier parquet où l'on met les poulains mâles, doit être ſéparé de ceux des jumens avec grand ſoin, de peur que ces jeunes chevaux ne s'échappent & ne s'énervent avec les jumens. Si le terrein eſt aſſez grand pour qu'on puiſſe partager en deux parties chacun de ces parquets, pour y mettre alternativement des chevaux & des bœufs l'année ſuivante, le fonds du pâturage durera bien plus long-temps que s'il étoit continuellement mangé par les chevaux, le bœuf répare le pâturage, & le cheval l'amaigrit : il faut auſſi qu'il y ait des mares dans chacun de ces parquets; les eaux dormantes ſont meilleures pour les chevaux que les eaux vives, qui leur donnent

ſouvent des tranchées; & s'il y a quelques arbres dans ce terrein il ne faut pas les détruire, les chevaux ſont bien aiſes de trouver cette ombre dans les grandes chaleurs, mais s'il y a des troncs, des chicots ou des trous, il faut arracher, combler, aplanir, pour prévenir tout accident. Ces pâturages ſerviront à la nourriture de votre haras pendant l'été, il faudra pendant l'hiver mettre les jumens à l'écurie & les nourrir avec du foin, auſſi-bien que les poulains, qu'on ne mènera pâturer que dans les beaux jours d'hiver. Les étalons doivent être toujours nourris à l'écurie avec plus de paille que de foin, & entretenus dans un exercice modéré juſqu'au temps de la monte, qui dure ordinairement depuis le commencement d'avril juſqu'à la fin de juin, on ne leur fera faire aucun autre exercice pendant ce temps, & on les nourrira largement, mais avec les mêmes nourritures qu'à l'ordinaire.

Lorſqu'on mènera l'étalon à la jument, il faudra le panſer auparavant, cela ne fera qu'augmenter ſon ardeur; il faut auſſi que la jument ſoit propre

& déférée des pieds de derrière, car il y en a qui sont chatouilleuses & qui ruent à l'approche de l'étalon; un homme tient la jument par le licou, & deux autres conduisent l'étalon par des longes; lorsqu'il est en situation, on aide à l'accouplement en le dirigeant & en détournant la queue de la jument; car un seul crin qui s'opposeroit pourroit le blesser, même dangereusement: il arrive quelquefois que dans l'accouplement l'étalon ne consomme pas l'acte de la génération, & qu'il sort de dessus la jument sans lui avoir rien laissé; il faut donc être attentif à observer, si dans les derniers momens de la copulation, le tronçon de la queue de l'étalon n'a pas un mouvement de balancier près de la croupe, car ce mouvement accompagne toujours l'émission de la liqueur séminale: s'il l'a consommé, il ne faut pas lui laisser réitérer l'accouplement, il faut au contraire le ramener tout de suite à l'écurie & le laisser jusqu'au surlendemain; car, quoiqu'un bon étalon puisse suffire à couvrir tous les jours une fois pendant les trois

mois que dure le temps de la monte, il vaut mieux le ménager davantage & ne lui donner une jument que tous les deux jours, il dépensera moins & produira davantage : dans les premiers sept jours on lui donnera donc successivement quatre jumens différentes, & le neuvième jour on lui ramènera la première, & ainsi des autres, tant qu'elles seront en chaleur; mais dès qu'il y en aura quelqu'une dont la chaleur sera passée, on lui en substituera une nouvelle pour la faire couvrir à son tour aussi tous les neuf jours; & comme il y en a plusieurs qui retiennent dès la première, seconde ou troisième fois, on compte qu'un étalon ainsi conduit peut couvrir quinze ou dix-huit jumens, & produire dix ou douze poulains dans les trois mois que dure cet exercice. Dans ces animaux, la quantité de la liqueur séminale est très-grande, & dans l'émission ils en répandent fort abondamment : on verra dans les descriptions * la grande capacité

Voyez *partie IIe, tome VII* de cette Histoire Naturelle, de l'édition en trente-un volumes.

des réſervoirs qui la contiennent, & les inductions qu'on peut tirer de l'étendue & de la forme de ces réſervoirs. Dans les jumens il ſe fait auſſi une émiſſion, ou plutôt une ſtillation de la liqueur ſéminale pendant tout le temps qu'elles ſont en amour; car elles jettent au dehors une liqueur gluante & blanchâtre qu'on appelle des chaleurs, & dès qu'elles ſont pleines ces émiſſions ceſſent : c'eſt cette liqueur que les Grecs ont appelée l'*hippomanès* de la jument, & dont ils prétendent qu'on peut faire des filtres, ſur-tout pour rendre un cheval frénétique d'amour; cet hippomanès eſt bien différent de celui qui ſe trouve dans les enveloppes du poulain, dont M. Daubenton *(p)* a le premier connu & ſi bien décrit la nature, l'origine & la ſituation : cette liqueur que la jument jette au dehors, eſt le ſigne le plus certain de ſa chaleur; mais on le reconnoît encore au gonflement de la partie inférieure de la vulve & aux fréquens henniſſemens de la jument, qui

(p) Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, *année 1751.*

dans ce temps cherche à s'approcher des chevaux : lorſqu'elle a été couverte par l'étalon, il faut ſimplement la mener au pâturage ſans aucune autre précaution. Le premier poulain d'une jument n'eſt jamais ſi étoffé que ceux qu'elle produit par la ſuite, ainſi on obſervera de lui donner la première fois un étalon plus gros, afin de compenſer le défaut de l'accroiſſement par la grandeur même de la taille : il faut auſſi avoir grande attention à la différence ou à la réciprocité des figures du cheval & de la jument, afin de corriger les défauts de l'un par les perfections de l'autre, & ſur-tout ne jamais faire d'accouplemens diſproportionnés, comme d'un petit cheval avec une groſſe jument, & d'un grand cheval avec une petite jument, parce que le produit de cet accouplement ſeroit petit ou mal proportionné : pour tâcher d'approcher de la belle Nature, il faut aller par nuances ; donner, par exemple, à une jument un peu trop épaiſſe un cheval étoffé, mais fin, à une petite jument un cheval un peu plus haut qu'elle, à

une jument qui pèche par l'avant-main, un cheval qui ait la tête belle & l'encolure noble, &c.

On a remarqué que les haras établis dans des terreins secs & légers produisoient des chevaux sobres, légers & vigoureux, avec la jambe nerveuse & la corne dure, tandis que dans les lieux humides & dans les pâturages les plus gras ils ont presque tous la tête grosse & pesante, le corps épais, les jambes chargées, la corne mauvaise & les pieds plats : ces différences viennent de celle du climat & de la nourriture, ce qui peut s'entendre aisément ; mais ce qui est plus difficile à comprendre, & qui est encore plus essentiel que tout ce que nous venons de dire, c'est la nécessité où l'on est de toujours croiser les races, si l'on veut les empêcher de dégénérer.

Il y a dans la Nature un prototype général dans chaque espèce sur lequel chaque individu est modelé, mais qui semble, en se réalisant, s'altérer ou se perfectionner par les circonstances ; en sorte que, relativement à de certaines

qualités, il y a une variation bizarre en apparence dans la succession des individus, & en même temps une constance qui paroît admirable dans l'espèce entière : le premier animal, le premier cheval, par exemple, a été le modèle extérieur & le moule intérieur sur lequel tous les chevaux qui sont nés, tous ceux qui existent & tous ceux qui naîtront ont été formés; mais ce modèle, dont nous ne connoissons que les copies, a pu s'altérer ou se perfectionner en communiquant sa forme & se multipliant : l'empreinte originaire subsiste en son entier dans chaque individu; mais quoiqu'il y en ait des millions, aucun de ces individus n'est cependant semblable en tout à un autre individu, ni par conséquent au modèle dont il porte l'empreinte : cette différence qui prouve combien la Nature est éloignée de rien faire d'absolu, & combien elle sait nuancer ses ouvrages, se trouve dans l'espèce humaine, dans celles de tous les animaux, de tous les végétaux, de tous les êtres en un mot qui se reproduisent; & ce qu'il y a de

ſingulier, c'eſt qu'il ſemble que le modèle du beau & du bon ſoit diſperſé par toute la terre, & que dans chaque climat il n'en réſide qu'une portion qui dégénère toujours, à moins qu'on ne la réuniſſe avec une autre portion priſe au loin : en ſorte que pour avoir de bon grain, de belles fleurs, &c. il faut en échanger les graines & ne jamais les ſemer dans le même terrein qui les a produites; & de même, pour avoir de beaux chevaux, de bons chiens, &c. il faut donner aux femelles du pays des mâles étrangers, & réciproquement aux mâles du pays des femelles étrangères, ſans cela les grains, les fleurs, les animaux dégénèrent, ou plutôt prennent une ſi forte teinture du climat, que la matière domine ſur la forme & ſemble l'abâtardir : l'empreinte reſte, mais défigurée par tous les traits qui ne lui ſont pas eſſentiels; en mêlant au contraire les races, & ſur-tout en les renouvelant toujours par des races étrangères, la forme ſemble ſe perfectionner, & la Nature ſe relever & donner tout ce qu'elle peut produire de meilleur.

Ce n'eſt point ici le lieu de donner les raiſons générales de ces effets, mais nous pouvons indiquer les conjectures qui ſe préſentent au premier coup d'œil; on ſait par expérience que des animaux ou des végétaux tranſplantés d'un climat lointain, ſouvent dégénèrent & quelquefois ſe perfectionnent en peu de temps, c'eſt-à-dire, en un très-petit nombre de générations: il eſt aiſé de concevoir que ce qui produit cet effet eſt la différence du climat & de la nourriture; l'influence de ces deux cauſes doit à la longue rendre ces animaux exempts ou ſuſceptibles de certaines affections, de certaines maladies; leur tempérament doit changer peu à peu; le développement de la forme, qui dépend en partie de la nourriture & de la qualité des humeurs, doit donc changer auſſi dans les générations: ce changement eſt à la vérité preſque inſenſible à la première génération, parce que les deux animaux, mâle & femelle, que nous ſuppoſons être les ſouches de cette race, ont pris leur conſiſtance & leur forme avant d'avoir

été dépaïsés, & que le nouveau climat & la nourriture nouvelle peuvent à la vérité changer leur tempérament, mais ne peuvent pas influer assez sur les parties solides & organiques pour en altérer la forme, sur-tout si l'accroissement de leur corps étoit pris en entier; par conséquent la première génération ne sera point altérée, la première progéniture de ces animaux ne dégénèrera pas, l'empreinte de la forme sera pure, il n'y aura aucun vice de souche au moment de la naissance: mais le jeune animal essuiera, dans un âge tendre & foible, les influences du climat, elles lui feront plus d'impression qu'elles n'en ont pu faire sur le père & la mère, celles de la nourriture seront aussi bien plus grandes & pourront agir sur les parties organiques dans le temps de l'accroissement, en altérer un peu la forme originaire, & y produire des germes de défectuosités qui se manifesteront ensuite d'une manière très-sensible dans la seconde génération, où la progéniture a non-seulement ses propres défauts, c'est-à-dire, ceux qui lui viennent de

ſon accroiſſement, mais encore les vices de la ſeconde ſouche, qui ne s'en développeront qu'avec plus d'avantage; & enfin à la troiſième génération les vices de la ſeconde & de la troiſième ſouche, qui proviennent de cette influence du climat & de la nourriture, ſe trouvant encore combinés avec ceux de l'influence actuelle dans l'accroiſſement, deviendront ſi ſenſibles, que les caractères de la première ſouche en ſeront effacés: ces animaux de race étrangère n'auront plus rien d'étranger, ils reſſembleront en tout à ceux du pays; des chevaux d'Eſpagne ou de Barbarie, dont on conduit ainſi les générations, deviennent en France des chevaux françois, ſouvent dès la ſeconde génération, & toujours à la troiſième: on eſt donc obligé de croiſer les races au lieu de les conſerver, on renouvelle la race à chaque génération, en faiſant venir des chevaux Barbes ou d'Eſpagne pour les donner aux jumens du pays; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce renouvellement de race, qui ne ſe fait qu'en partie, &, pour ainſi dire,

à moitié, produit cependant de bien meilleurs effets que ſi le renouvellement étoit entier : un cheval & une jument d'Eſpagne ne produiront pas enſemble d'auſſi beaux chevaux en France que ceux qui viendront de ce même cheval d'Eſpagne avec une jument du pays; ce qui ſe concevra encore aiſément, ſi l'on fait attention à la compenſation néceſſaire des défauts qui doit ſe faire lorſqu'on met enſemble un mâle & une femelle de différens pays : chaque climat, par ſes influences & par celles de la nourriture, donne une certaine conformation qui pèche par quelque excès ou par quelque défaut; mais dans un climat chaud il y aura en excès ce qui ſera en défaut dans un climat froid, & réciproquement; de manière qu'il doit ſe faire une compenſation du tout lorſqu'on joint enſemble des animaux de ces climats oppoſés : & comme ce qui a le plus de perfection dans la Nature eſt ce qui a le moins de défauts, & que les formes les plus parfaites ſont ſeulement celles qui ont le moins de difformités, le produit de deux animaux,

dont les défauts ſe compenſeroient exactement, ſeroient la production la plus parfaite de cette eſpèce; or ils ſe compenſent d'autant mieux, qu'on met enſemble des animaux de pays plus éloignés, ou plutôt de climats plus opposés; le composé qui en résulte est d'autant plus parfait, que les excès ou les défauts de l'habitude du père ſont plus opposés aux défauts ou aux excès de l'habitude de la mère.

Dans le climat tempéré de la France, il faut donc pour avoir de beaux chevaux, faire venir des étalons de climats plus chauds ou plus froids: les chevaux Arabes, ſi l'on en peut avoir, & les Barbes doivent être préférés, & enſuite les chevaux d'Eſpagne & du royaume de Naples; & pour les climats froids ceux de Danemarck, & enſuite ceux du Holſtein & de Friſe: tous ces chevaux produiront en France, avec les jumens du pays, de très-bons chevaux, qui ſeront d'autant meilleurs & d'autant plus beaux, que la température du climat ſera plus éloignée de celle du climat de la France, en ſorte que

les Arabes feront mieux que les Barbes, les Barbes mieux que ceux d'Eſpagne, & de même les chevaux tirés de Danemarck produiront de plus beaux chevaux que ceux de Friſe. Au défaut de ces chevaux de climats beaucoup plus froids ou plus chauds, il faudra faire venir des étalons Anglois ou Allemands, ou même des provinces méridionales de la France dans les provinces ſeptentrionales : on gagnera toujours à donner aux jumens des chevaux étrangers, & au contraire on perdra beaucoup à laiſſer multiplier enſemble dans un haras des chevaux de même race, car ils dégénèrent infailliblement & en très-peu de temps.

Dans l'eſpèce humaine, le climat & la nourriture n'ont pas d'auſſi grandes influences que dans les animaux, & la raiſon en eſt aſſez ſimple; l'homme ſe défend, mieux que l'animal, de l'intempérie du climat, il ſe loge, il ſe vêtit convenablement aux ſaiſons, ſa nourriture eſt auſſi beaucoup plus variée, & par conſéquent elle n'influe pas de la même façon ſur tous les individus: les

défauts ou les excès qui viennent de ces deux causes, & qui sont si constans & si sensibles dans les animaux, le sont beaucoup moins dans les hommes; d'ailleurs, comme il y a eu de fréquentes migrations de peuples, que les nations se sont mêlées, & que beaucoup d'hommes voyagent & se répandent de tous côtés, il n'est pas étonnant que les races humaines paroissent être moins sujettes au climat, & qu'il se trouve des hommes forts, bien faits & même spirituels dans tous les pays. Cependant on peut croire que par une expérience dont on a perdu toute mémoire, les hommes ont autrefois connu le mal qui résultoit des alliances du même sang, puisque chez les nations les moins policées, il a rarement été permis au frère d'épouser sa sœur: cet usage qui est pour nous de droit divin, & qu'on ne rapporte chez les autres peuples qu'à des vues politiques, a peut-être été fondé sur l'observation; la politique ne s'étend pas d'une manière si générale & si absolue, à moins qu'elle ne tienne au physique: mais si les hommes ont une fois

connu par expérience que leur race dégénéroit toutes les fois qu'ils ont voulu la conſerver ſans mélange dans une même famille, ils auront regardé comme une loi de la Nature celle de l'alliance avec des familles étrangères, & ſe ſeront tous accordés à ne pas ſouffrir de mélange entre leurs enfans. Et en effet, l'analogie peut faire préſumer que dans la plupart des climats les hommes dégénèreroient comme les animaux, après un certain nombre de générations.

Une autre influence du climat & de la nourriture eſt la variété des couleurs dans la robe des animaux, ceux qui ſont ſauvages & qui vivent dans le même climat ſont d'une même couleur, qui devient ſeulement un peu plus claire ou plus foncée dans les différentes ſaiſons de l'année ; ceux au contraire qui vivent ſous des climats différens, ſont de couleurs différentes, & les animaux domeſtiques varient prodigieuſement par les couleurs, en ſorte qu'il y a des chevaux, des chiens, &c. de toute ſorte de poils, au lieu que les cerfs, les lièvres, &c. ſont tous de la

même couleur: les injures du climat toujours les mêmes, la nourriture toujours la même, produisent dans les animaux sauvages cette uniformité ; le soin de l'homme, la douceur de l'abri, la variété dans la nourriture, effacent & font varier cette couleur dans les animaux domestiques, aussi-bien que le mélange des races étrangères lorsqu'on n'a pas soin d'assortir la couleur du mâle avec celle de la femelle, ce qui produit quelquefois de belles singularités, comme on le voit sur les chevaux pies, où le blanc & le noir sont appliqués d'une manière si bizarre & tranchent l'un sur l'autre si singulièrement, qu'il semble que ce ne soit pas l'ouvrage de la Nature, mais l'effet du caprice d'un peintre.

Dans l'accouplement des chevaux, on assortira donc le poil & la taille, on contrastera les figures, on croisera les races en opposant les climats, & on ne joindra jamais ensemble les chevaux & les jumens nés dans le même haras; toutes ces conditions sont essentielles, & il y a encore quelques autres attentions

qu'il ne faut pas négliger, par exemple, il ne faut pas dans un haras de jumens à queue courte, parce que ne pouvant se défendre des mouches, elles en sont beaucoup plus tourmentées que celles qui ont tous leurs crins, & l'agitation continuelle que leur cause la piqûre de ces insectes, fait diminuer la quantité de leur lait, ce qui influe beaucoup sur le tempérament & la taille du poulain qui, toutes choses égales d'ailleurs, sera d'autant plus vigoureux que sa mère sera meilleure nourrice. Il faut tâcher de n'avoir pour son haras que des jumens qui aient toujours pâturé & qui n'aient point fatigué; les jumens qui ont toujours été à l'écurie nourries au sec, & qu'on met ensuite au pâturage, ne produisent pas d'abord; il leur faut du temps pour s'accoutumer à cette nouvelle nourriture.

Quoique la saison ordinaire de la chaleur des jumens soit depuis le commencement d'avril jusqu'à la fin de juin, il arrive assez souvent que dans un grand nombre il y en a quelques-

unes qui ſont en chaleur avant ce temps: on fera bien de laiſſer paſſer cette chaleur ſans les faire couvrir, parce que le poulain naîtroit en hiver, ſouffriroit de l'intempérie de la ſaiſon, & ne pourroit ſucer qu'un mauvais lait; & de même lorſqu'une jument ne vient en chaleur qu'après le mois de juin, on ne devroit pas la laiſſer couvrir, parce que le poulain naiſſant alors en été, n'a pas le temps d'acquérir aſſez de force pour réſiſter aux injures de l'hiver ſuivant.

Beaucoup de gens, au lieu de conduire l'étalon à la jument pour la faire couvrir, le lâchent dans le parquet où les jumens ſont raſſemblées, & l'y laiſſent en liberté choiſir lui-même celles qui ont beſoin de lui, & les ſatisfaire à ſon gré, cette manière eſt bonne pour les jumens, elles produiront même plus ſûrement que de l'autre façon, mais l'étalon ſe ruine plus en ſix ſemaines qu'il ne feroit en pluſieurs années par un exercice modéré & conduit comme nous l'avons dit.

Lorſque les jumens ſont pleines &

que leur ventre commence à s'appeſantir, il faut les ſéparer des autres qui ne le ſont point, & qui pourroient les bleſſer; elles portent ordinairement onze mois & quelques jours, elles accouchent debout, au lieu que preſque tous les autres quadrupèdes ſe couchent: on aide celles dont l'accouchement eſt difficile, on y met la main, on remet le poulain en ſituation, & quelquefois même, lorſqu'il eſt mort, on le tire avec des cordes. Le poulain ſe préſente ordinairement la tête la première, comme dans toutes les autres eſpèces d'animaux, il rompt ſes enveloppes en ſortant de la matrice, & les eaux abondantes qu'elles contiennent s'écoulent, il tombe en même temps un ou pluſieurs morceaux ſolides formés par le ſédiment de la liqueur épaiſſie de l'allantoïde; ce morceau, que les anciens ont appelé l'hippomanès du poulain, n'eſt pas, comme ils le diſent, un morceau de chair attaché à la tête du poulain, il en eſt au contraire ſéparé par la membrane amnios: la jument lèche le poulain après ſa naiſſance, mais elle ne touche pas à

l'hippomanès, & les anciens ſe ſont encore trompés lorſqu'ils ont aſſuré qu'elle le dévoroit à l'inſtant.

L'uſage ordinaire eſt de faire couvrir une jument neuf jours après qu'elle a pouliné, c'eſt pour ne point perdre de temps & pour tirer de ſon haras tout le produit que l'on peut en attendre; cependant il eſt ſûr que la jument ayant enſemble à nourrir ſon poulain né & ſon poulain à naître, ſes forces ſont partagées, & qu'elle ne peut leur donner autant que ſi elle n'avoit que l'un ou l'autre à nourrir : il ſeroit donc mieux, pour avoir d'excellens chevaux de ne laiſſer couvrir les jumens que de deux années l'une, elles dureroient plus long-temps & retiendroient plus ſûrement; car dans les haras ordinaires il s'en faut bien que toutes les jumens qui ont été couvertes produiſent tous les ans, c'eſt beaucoup lorſque dans la même année il s'en trouve la moitié ou les deux tiers qui donnent des poulains.

Les jumens, quoique pleines peuvent ſouffrir l'accouplement, & cependant il

n'y a jamais de superfétation; elles produisent ordinairement jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, & les plus vigoureuses ne produisent guère au-delà de dix-huit ans : les chevaux, lorsqu'ils ont été ménagés, peuvent engendrer jusqu'à l'âge de vingt & même au-delà, & l'on a fait sur ces animaux la même remarque que sur les hommes, c'est que ceux qui ont commencé de bonne heure finissent aussi plus tôt; car les gros chevaux, qui sont plus tôt formés que les chevaux fins, & dont on fait des étalons dès l'âge de quatre ans, ne durent pas si long-temps, & sont communément hors d'état d'engendrer avant l'âge de quinze ans *(q)*.

La durée de la vie des chevaux, est, comme dans toutes les autres espèces d'animaux, proportionnée à la durée du temps de leur accroissement; l'homme qui est quatorze ans à croître, peut vivre six ou sept fois autant de temps, c'est-à-dire quatre-vingt-dix ou cent ans : le cheval dont l'accroissement se

(q) Voyez le nouveau parfait Maréchal de M. de Garsault, *page 68 & suivantes.*

fait en quatre ans, peut vivre ſix ou ſept fois autant, c'eſt-à-dire, vingt-cinq ou trente ans. Les exemples qui pourroient être contraires à cette règle ſont ſi rares, qu'on ne doit pas même les regarder comme une exception dont on puiſſe tirer des conſéquences; & comme les gros chevaux prennent leur entier accroiſſement en moins de temps que les chevaux fins, ils vivent auſſi moins de temps, & ſont vieux dès l'âge de quinze ans.

Il paroîtroit au premier coup d'œil que dans les chevaux & la plupart des autres animaux quadrupèdes, l'accroiſſement des parties poſtérieures eſt d'abord plus grand que celui des parties antérieures, tandis que dans l'homme les parties inférieures croiſſent moins d'abord que les parties ſupérieures: car dans l'enfant les cuiſſes & les jambes ſont, à proportion du corps, beaucoup moins grandes que dans l'adulte; dans le poulain au contraire les jambes de derrière ſont aſſez longues pour qu'il puiſſe atteindre à ſa tête avec le pied de derrière, au lieu que le cheval adulte

ne peut plus y atteindre : mais cette différence vient moins de l'inégalité de l'accroissement total des parties antérieures & postérieures, que de l'inégalité des pieds de devant & de ceux de derrière, qui est constante dans toute la Nature, & plus sensible dans les animaux quadrupèdes ; car dans l'homme les pieds sont plus gros que les mains, & sont aussi plus tôt formés, & dans le cheval, dont une grande partie de la jambe de derrière n'est qu'un pied, puisqu'elle n'est composée que des os relatifs au tarse, au métatarse, &c. il n'est pas étonnant que ce pied soit plus étendu & plus tôt développé que la jambe de devant, dont toute la partie inférieure représente la main, puisqu'elle n'est composée que des os du carpe, du métacarpe, &c. Lorsqu'un poulain vient de naître, on remarque aisément cette différence, les jambes de devant comparées à celles de derrière paroissent, & sont en effet beaucoup plus courtes alors qu'elles ne le seront dans la suite, & d'ailleurs l'épaisseur que le corps acquiert, quoiqu'indépendante des pro-

portions de l'accroiſſement en longueur, met cependant plus de diſtance entre les pieds de derrière & la tête, & contribue par conſéquent à empêcher le cheval d'y atteindre lorſqu'il a pris ſon accroiſſement.

Dans tous les animaux, chaque eſpèce eſt variée ſuivant les différens climats, & les réſultats généraux de ces variétés forment & conſtituent les différentes races, dont nous ne pouvons ſaiſir que celles qui ſont les plus marquées, c'eſt-à-dire, celles qui diffèrent ſenſiblement les unes des autres, en négligeant toutes les nuances intermédiaires qui ſont ici, comme en tout, infinies; nous en avons même encore augmenté le nombre & la confuſion en favoriſant le mélange de ces races, & nous avons, pour ainſi dire, bruſqué la Nature en amenant en ces climats des chevaux d'Afrique ou d'Aſie, nous avons rendu méconnoiſſables les races primitives de France en y introduiſant des chevaux de tout pays, & il ne nous reſte, pour diſtinguer les chevaux, que quelques légers caractères, produits par l'influence

actuelle du climat : ces caractères seroient bien plus marqués & les différences seroient bien plus sensibles, si les races de chaque climat s'y fussent conservées sans mélange ; les petites variétés auroient été moins nuancées, moins nombreuses, mais il y auroit eu un certain nombre de grandes variétés bien caractérisées, que tout le monde auroit aisément distinguées ; au lieu qu'il faut de l'habitude, & même une assez longue expérience, pour connoître les chevaux des différens pays : nous n'avons sur cela que les lumières que nous avons pu tirer des livres des voyageurs, des ouvrages des plus habiles écuyers, tels que M.rs de Newcastle, de Garsault, de la Guérinière, &c. & de quelques remarques que M. de Pignerolles, écuyer du Roi, & chef de l'Académie d'Angers a eu la bonté de nous communiquer.

Les chevaux Arabes sont les plus beaux que l'on connoisse en Europe, ils sont plus grands & plus étoffés que les Barbes, & tout aussi bien faits ; mais comme il en vient rarement en

France, les Écuyers n'ont pas d'obſervations détaillées de leurs perfections & de leurs défauts.

Les chevaux Barbes ſont plus communs, ils ont l'encolure longue, fine, peu chargée de crins & bien ſortie du garrot, la tête belle, petite & aſſez ordinairement moutonnée, l'oreille belle & bien placée, les épaules légères & plates, le garrot mince & bien relevé, les reins courts & droits, le flanc & les côtes rondes ſans trop de ventre, les hanches bien effacées, la croupe le plus ſouvent un peu longue & la queue placée un peu haut, la cuiſſe bien formée & rarement plate, les jambes belles, bien faites & ſans poil, le nerf bien détaché, le pied bien fait, mais ſouvent le paturon long; on en voit de tout poils, mais plus communément de gris: les Barbes ont un peu de négligence dans leur allure, ils ont beſoin d'être recherchés, & on leur trouve beaucoup de vîteſſe & de nerf; ils ſont fort légers & très-propres à la courſe: ces chevaux paroiſſent être les plus propres

pour en tirer race; il seroit seulement à souhaiter qu'ils fussent de plus grande taille, les plus grands sont de quatre pieds huit pouces, & il est rare d'en trouver qui aient quatre pieds neuf pouces: il est confirmé par expérience qu'en France, en Angleterre, &c. ils engendrent des poulains qui sont plus grands qu'eux: on prétend que parmi les Barbes, ceux du royaume de Maroc sont les meilleurs, ensuite les Barbes de Montagne; ceux du reste de la Mauritanie sont au-dessous, aussi-bien que ceux de Turquie, de Perse & d'Arménie: tous ces chevaux des pays chauds ont le poil plus ras que les autres. Les chevaux Turcs ne sont pas si bien proportionnés que les Barbes, ils ont pour l'ordinaire l'encolure effilée, le corps long, les jambes trop menues; cependant ils sont grands travailleurs & de longue haleine: on n'en sera pas étonné, si l'on fait attention que dans les pays chauds les os des animaux sont plus durs que dans les climats froids, & c'est par cette raison que quoiqu'ils

aient le canon plus menu que ceux de ce pays-ci, ils ont cependant plus de force dans les jambes.

Les chevaux d'Eſpagne, qui tiennent le ſecond rang après les Barbes, ont l'encolure longue, épaiſſe & beaucoup de crins, la tête un peu groſſe, & quelquefois moutonnée, les oreilles longues, mais bien placées, les yeux pleins de feu, l'air noble & fier, les épaules épaiſſes & le poitrail large, les reins aſſez ſouvent un peu bas, la côte ronde, & ſouvent un peu trop de ventre, la croupe ordinairement ronde & large, quoique quelques-uns l'aient un peu longue, les jambes belles & ſans poil, le nerf bien détaché, le paturon quelquefois un peu long, comme les Barbes, le pied un peu alongé comme celui d'un mulet, & ſouvent le talon trop haut: les chevaux d'Eſpagne de belle race ſont épais, bien étoffés, bas de terre, ils ont auſſi beaucoup de mouvement dans leur démarche, beaucoup de ſoupleſſe, de feu & de fierté; leur poil le plus ordinaire eſt noir ou bai-marron, quoiqu'il y en ait quelques-

uns de toutes ſortes de poils ; ils ont très-rarement des jambes blanches & des nez blancs ; les Eſpagnols, qui ont de l'averſion pour ces marques, ne tirent point race des chevaux qui les ont, ils ne veulent qu'une étoile au front, ils eſtiment même les chevaux zains autant que nous les mépriſons : l'un & l'autre de ces préjugés, quoique contraires, ſont peut-être tout auſſi mal fondés, puiſqu'il ſe trouve de très-bons chevaux avec toutes ſortes de marques, & de même d'excellens chevaux qui ſont zains ; cette petite différence dans la robe d'un cheval ne ſemble en aucune façon dépendre de ſon naturel, ou de ſa conſtitution intérieure, puiſqu'elle dépend en effet d'une qualité extérieure, & ſi ſuperficielle, que par une légère bleſſure dans la peau on produit une tache blanche : au reſte les chevaux d'Eſpagne, zains ou autres, ſont tous marqués à la cuiſſe hors le montoir, de la marque du haras dont ils ſont ſortis ; ils ne ſont pas communément de grande taille, cependant on en trouve quelques-uns de

quatre pieds neuf ou dix pouces; ceux de la haute Andalousie passent pour être les meilleurs de tous, quoiqu'ils soient assez sujets à avoir la tête trop longue, mais on leur fait grâce de ce défaut en faveur de leurs rares qualités; ils ont du courage, de l'obéissance, de la grâce, de la fierté, & plus de souplesse que les Barbes, c'est par tous ces avantages qu'on les préfère à tous les autres chevaux du monde, pour la guerre, pour la pompe & pour le manège.

Les plus beaux chevaux Anglois sont, pour la conformation, assez semblables aux Arabes & aux Barbes, dont ils sortent en effet; ils ont cependant la tête plus grande, mais bien faite & moutonnée, les oreilles plus longues, mais bien placées: par les oreilles seules on pourroit distinguer un cheval Anglois d'un cheval Barbe, mais la grande différence est dans la taille, les Anglois sont bien étoffés & beaucoup plus grands; on en trouve communément de quatre pieds dix pouces & même de cinq pieds de hauteur, il y en a de tous poils &

de toutes marques ; ils sont généralement forts, vigoureux, hardis, capables d'une grande fatigue, excellens pour la chasse & la course, mais il leur manque la grâce & la souplesse, ils sont durs & ont peu de liberté dans les épaules.

On parle souvent de courses de chevaux en Angleterre, & il y a des gens extrêmement habiles dans cette espèce d'art gymnastique. Pour en donner une idée, je ne puis mieux faire que de rapporter ce qu'un homme respectable *(r)*, que j'ai déjà eu occasion de citer dans le premier volume de cet ouvrage, m'a écrit de Londres le 18 février 1748. M. Thornhil, maître de poste à Stilton, fit gageure de courir à cheval trois fois de suite le chemin de Stilton à Londres, c'est-à-dire, de faire deux cents quinze milles d'Angleterre (environ soixante-douze lieues de France) en quinze heures. Le 29 avril 1745, vieux style, il se mit en course, partit de Stilton, fit la première course jusqu'à Londres en trois heures cinquante-une minutes, & monta huit différens chevaux dans cette

(r) Milord comte de Morton.

course;

course ; il repartit ſur le champ & fit la ſeconde courſe, de Londres à Stilton, en trois heures cinquante - deux minutes, & ne monta que ſix chevaux ; il ſe ſervit pour la troiſième courſe des mêmes chevaux qui lui avoient déjà ſervi, dans les quatorze il en monta ſept, & il acheva cette dernière courſe en trois heures quarante-neuf minutes ; en ſorte que, non - ſeulement il remplit la gageure qui étoit de faire ce chemin en quinze heures, mais il le fit en onze heures trente-deux minutes : je doute que dans les jeux Olympiques il ſe ſoit jamais fait une courſe ſi rapide que cette courſe de M. Thornhill.

Les chevaux d'Italie étoient autrefois plus beaux qu'ils ne le ſont aujourd'hui, parce que depuis un certain temps on y a négligé les haras ; cependant il ſe trouve encore de beaux chevaux Napolitains, ſur-tout pour les attelages, mais en général ils ont la tête groſſe & l'encolure épaiſſe, ils ſont indociles, & par conſéquent difficiles à dreſſer : ces défauts ſont compenſés par la richeſſe de leur taille, par leur fierté & par la

beauté de leurs mouvemens; ils sont excellens pour l'appareil, & ont beaucoup de dispositions à piaffer.

Les chevaux Danois sont de si belle taille & si étoffés, qu'on les préfère à tous les autres pour en faire des attelages; il y en a de parfaitement bien moulés, mais en petit nombre, car le plus souvent ces chevaux n'ont pas une conformation fort régulière: la plupart ont l'encolure épaisse, les épaules grosses, les reins un peu longs & bas, la croupe trop étroite pour l'épaisseur du devant; mais ils ont tous de beaux mouvemens, & en général ils sont très-bons pour la guerre & pour l'appareil, ils sont de tous poils; & même les poils singuliers, comme pie & tigre ne se trouvent guère que dans les chevaux Danois.

Il y a en Allemagne de fort beaux chevaux, mais en général ils sont pesans & ont peu d'haleine, quoiqu'ils viennent pour la plupart de chevaux Turcs & Barbes dont on entretient les haras, aussi-bien que des chevaux d'Espagne & d'Italie; ils sont donc peu propres à la chasse & à la course de vîtesse, au lieu

que les chevaux Hongrois, Tranſilvains, &c. ſont au contraire légers & bons coureurs : les Houſards & les Hongrois leur fendent les naſeaux, dans la vue, dit-on, de leur donner plus d'haleine, & auſſi pour les empêcher de hennir à la guerre : on prétend que les chevaux auxquels on a fendu les naſeaux ne peuvent plus hennir : je n'ai pas été à portée de vérifier ce fait, mais il me ſemble qu'ils doivent ſeulement hennir plus foiblement ; on a remarqué que les chevaux Hongrois, Cravates & Polonois ſont fort ſujets à être béguts.

Les chevaux de Hollande ſont fort bons pour le carroſſe, & ce ſont ceux dont on ſe ſert le plus communément en France ; les meilleurs viennent de la province de Friſe, il y en a auſſi de fort bons dans le pays de Bergues & de Juliers. Les chevaux Flamands ſont fort au-deſſous des chevaux de Hollande, ils ont preſque tous la tête groſſe, les pieds plats, les jambes ſujètes aux eaux, & ces deux derniers défauts ſont eſſentiels dans les chevaux de carroſſe.

Il y a en France des chevaux de

toute espèce, mais les beaux sont en petit nombre : les meilleurs chevaux de selle viennent du Limosin, ils ressemblent assez aux Barbes, & sont comme eux excellens pour la chasse, mais ils sont tardifs dans leur accroissement ; il faut les ménager dans leur jeunesse, & même ne s'en servir qu'à l'âge de huit ans ; il y a aussi de très-bons bidets en Auvergne, en Poitou, dans le Morvant en Bourgogne ; mais après le Limosin, c'est la Normandie qui fournit les plus beaux chevaux, ils ne sont pas si bons pour la chasse, mais ils sont meilleurs pour la guerre, ils sont plus étoffés & plus tôt formés. On tire de la basse Normandie & du Cotentin de très-beaux chevaux de carrosse, qui ont plus de légèreté & de ressource que les chevaux de Hollande ; la Franche-comté & le Boulonois fournissent de très-bons chevaux de tirage ; en général les chevaux François pèchent pour avoir de trop grosses épaules, au lieu que les Barbes pèchent par les avoir trop serrées.

Après l'énumération de ces chevaux

qui nous ſont les mieux connus, nous rapporterons ce que les voyageurs diſent des chevaux étrangers que nous connoiſſons peu. Il y a de fort bons chevaux dans toutes les îles de l'Archipel; ceux de l'île de Crête *(s)* étoient en grande réputation chez les anciens pour l'agilité & la vîteſſe, cependant aujourd'hui on s'en ſert peu dans le pays même, à cauſe de la trop grande aſpérité du terrein, qui eſt preſque par-tout fort inégal & fort montueux : les beaux chevaux de ces îles, & même ceux de Barbarie, ſont de race Arabe. Les chevaux naturels du royaume de Maroc ſont beaucoup plus petits que les Arabes, mais très-légers & très-vigoureux *(t)*. M. Shaw prétend *(u)* que les haras d'Égypte & de Tingitanie l'emportent aujourd'hui ſur tous ceux des pays voiſins; au lieu qu'on trouvoit, il y a

(s) Voyez la deſcription des îles de l'Archipel, par Dapper, *page 462.*

(t) Voyez l'Afrique de Marmol. *Paris, 1667; tome II, page 124.*

(u) Voyez les voyages de M. Shaw, traduits en françois. *La Haie, 1748, tome I, page 308.*

environ un siècle, d'aussi bons chevaux dans tout le reste de la Barbarie : l'excellence de ces chevaux Barbes consiste, dit-il, à ne s'abattre jamais, & à se tenir tranquilles lorsque le cavalier descend ou laisse tomber la bride ; ils ont un grand pas & un galop rapide, mais on ne les laisse point troter ni marcher l'amble : les habitans du pays regardent ces allures du cheval comme des mouvemens grossiers & ignobles. Il ajoute que les chevaux d'Égypte sont supérieurs à tous les autres pour la taille & pour la beauté ; mais ces chevaux d'Egypte, aussi-bien que la plupart des chevaux de Barbarie, viennent des chevaux Arabes qui sont sans contredit, les premiers & les plus beaux chevaux du monde.

Selon Marmol *(x)*, ou plutôt selon Léon l'Africain *(y)*, car Marmol l'a ici copié presque mot à mot, les chevaux Arabes viennent des chevaux sauvages

(x) Voyez l'Afrique de Marmol, *tome I, page 50.*

(y) Vide Leonis Afric. de Africæ descript. tom. II, pag. 750 & 751.

des déſerts d'Arabie dont on a fait très-anciennement des haras, qui les ont tant multipliés, que toute l'Aſie & l'Afrique en ſont pleines; ils ſont ſi légers que quelques-uns d'entr'eux devancent les autruches à la courſe : les Arabes du déſert & les peuples de Libye élèvent une grande quantité de ces chevaux pour la chaſſe; ils ne s'en ſervent ni pour voyager ni pour combattre, ils les font paître lorſqu'il y a de l'herbe; & lorſque l'herbe manque, ils ne les nourriſſent que de dattes & de lait de chameau, ce qui les rend nerveux, légers & maigres. Ils tendent des piéges aux chevaux ſauvages, ils en mangent la chair, & diſent que celle des jeunes eſt fort délicate : ces chevaux ſauvages ſont plus petits que les autres, ils ſont communément de couleur cendrée, quoiqu'il y en ait auſſi de blancs, & ils ont le crin & le poil de la queue fort court & hériſſé. D'autres voyageurs *(z)*

(z) Voyez le voyage de M. de la Roque, fait par ordre de Louis XIV. *Paris, 1714, page 194 & ſuiv.* & auſſi l'hiſtoire générale des voyages. *Paris, 1746, tome II, page 626.*

nous ont donné sur les chevaux Arabes des relations curieuses, dont nous ne rapporterons ici que les principaux faits.

Il n'y a point d'Arabe, quelque misérable qu'il soit, qui n'ait des chevaux : ils montent ordinairement les jumens, l'expérience leur ayant appris qu'elles résistent mieux que les chevaux à la fatigue, à la faim & à la soif ; elles sont aussi moins vicieuses, plus douces & hennissent moins fréquemment que les chevaux : ils les accoutument si bien à être ensemble, qu'elles demeurent en grand nombre, quelquefois des jours entiers, abandonnées à elles-mêmes sans se frapper les unes les autres, & sans se faire aucun mal. Les Turcs au contraire n'aiment point les jumens, & les Arabes leur vendent les chevaux qu'ils ne veulent pas garder pour étalons : ils conservent avec grand soin, & depuis très-long-temps, les races de leurs chevaux, ils en connoissent les générations, les alliances & toute la généalogie, ils distinguent les races par des noms différens, & ils en font trois classes ; la première est celle

des chevaux nobles, de race pure & ancienne des deux côtés; la ſeconde eſt celle des chevaux de race ancienne, mais qui ſe ſont méſalliés, & la troiſième eſt celle des chevaux communs: ceux-ci ſe vendent à bas prix, mais ceux de la première claſſe, & même ceux de la ſeconde, parmi leſquelles il s'en trouve d'auſſi bons que ceux de la première, ſont exceſſivement chers; ils ne font jamais couvrir les jumens de cette première claſſe noble, que par des étalons de la même qualité: ils connoiſſent par une longue expérience toutes les races de leurs chevaux & de ceux de leurs voiſins, ils en connoiſſent en particulier le nom, le ſurnom, le poil, les marques, &c. Quand ils n'ont pas des étalons nobles, ils en empruntent chez leurs voiſins, moyennant quelque argent, pour faire couvrir leurs jumens, ce qui ſe fait en préſence de témoins qui en donnent une atteſtation ſignée & ſcellée par-devant le ſecrétaire de l'Émir, ou quelqu'autre perſonne publique; & dans cette atteſtation, le nom du cheval & de la jument eſt cité, & toute leur généra-

tion exposée : lorsque la jument a pouliné, on appelle encore des témoins, & l'on fait une autre attestation dans laquelle on fait la description du poulain qui vient de naître, & on marque le jour de sa naissance. Ces billets donnent le prix aux chevaux, & on les remet à ceux qui les achettent. Les moindres jumens de cette première classe sont de cinq cents écus, & il y en a beaucoup qui se vendent mille écus, & même quatre, cinq & six mille livres. Comme les Arabes n'ont qu'une tente pour maison, cette tente leur sert aussi d'écurie, la jument, le poulain, le mari, la femme & les enfans couchent tous pêle-mêle, les uns avec les autres : on y voit les petits enfans sur le corps, sur le cou de la jument & du poulain, sans que ces animaux les blessent ni les incommodent ; on diroit qu'ils n'osent se remuer de peur de leur faire du mal : ces jumens sont si accoutumées à vivre dans cette familiarité, qu'elles souffrent toute sorte de badinage. Les Arabes ne les battent point, ils les traitent doucement, ils parlent & rai-

ſonnent avec elles, ils en prennent un très-grand ſoin, ils les laiſſent toujours aller au pas, & ne les piquent jamais ſans néceſſité : mais auſſi dès qu'elles ſe ſentent chatouiller le flanc avec le coin de l'étrier elles partent ſubitement & vont d'une vîteſſe incroyable, elles ſautent les haies & les foſſés auſſi légèrement que les biches, & ſi leur cavalier vient à tomber, elles ſont ſi bien dreſſées, qu'elles s'arrêtent tout court, même dans le galop le plus rapide. Tous les chevaux des Arabes ſont d'une taille médiocre, fort dégagés, & plutôt maigres que gras ; ils les panſent ſoir & matin fort régulièrement & avec tant de ſoin, qu'ils ne leur laiſſent pas la moindre craſſe ſur la peau ; ils leur lavent les jambes, le crin & la queue qu'ils laiſſent toute longue & qu'ils peignent rarement pour ne pas rompre le poil ; ils ne leur donnent rien à manger de tout le jour, ils leur donnent ſeulement à boire deux ou trois fois, & au coucher du ſoleil ils leur paſſent un ſac à la tête, dans lequel il y a environ un demi-boiſſeau d'orge

bien net : ces chevaux ne mangent donc que pendant la nuit, & on ne leur ôte le sac que le lendemain matin lorsqu'ils ont tout mangé ; on les met au verd au mois de mars, quand l'herbe est assez grande ; c'est dans cette même saison que l'on fait couvrir les jumens, & on a grand soin de leur jeter de l'eau froide sur la croupe, immédiatement après qu'elles ont été couvertes : lorsque la saison du printemps est passée, on retire les chevaux du pâturage, & on ne leur donne ni herbe ni foin de tout le reste de l'année, ni même de paille que très-rarement, l'orge est leur unique nourriture. On ne manque pas de couper aussi les crins aux poulains dès qu'ils ont un an ou dix-huit mois, afin qu'ils deviennent plus touffus & plus longs : on les monte dès l'âge de deux ans ou deux ans & demi tout au plus tard, on ne leur met la selle & la bride qu'à cet âge ; & tous les jours, du matin jusqu'au soir, tous les chevaux des Arabes demeurent sellés & bridés à la porte de la tente.

La race de ces chevaux s'est étendue

en Barbarie, chez les Maures & même chez les Nègres de la rivière de Gambie & du Sénégal, les Seigneurs du pays en ont quelques-uns qui ſont d'une grande beauté; au lieu d'orge ou d'avoine on leur donne du maïs concaſſé ou réduit en farine qu'on mêle avec du lait lorſqu'on veut les engraiſſer, & dans ce climat ſi chaud on ne les laiſſe boire que rarement *(a)*. D'un autre côté les chevaux Arabes ont peuplé l'Égypte, la Turquie & peut-être la Perſe, où il y avoit autrefois des haras très-conſidérables: Marc Paul *(b)* cite un haras de dix mille jumens blanches, & il dit que dans la province de Balaſcie il y avoit une grande quantité de chevaux grands & légers, avec la corne du pied ſi dure, qu'il étoit inutile de les ferrer.

Tous les chevaux du Levant ont, comme ceux de Perſe & d'Arabie, la corne fort dure; on les ferre cepen-

(a) Voyez l'hiſtoire générale des voyages, *tome III, page 297.*

(b) Voyez la deſcription géogr. de l'Inde, par Marc Paul, Vénitien. *Paris, 1566, tome I, p. 41 & liv. I, page 21.*

dant, mais avec des fers minces, légers, & qu'on peut clouer par-tout: en Turquie, en Perse & en Arabie on a aussi les mêmes usages pour les soigner, les nourrir & leur faire de la litière de leur fumier, qu'on fait auparavant sécher au soleil pour ôter l'odeur, & ensuite on le réduit en poudre & on en fait une couche, dans l'écurie ou dans la tente, d'environ quatre ou cinq pouces d'épaisseur; cette litière dure fort longtemps, car quand elle est infectée de nouveau, on la relève pour la faire sécher au soleil une seconde fois, & cela lui fait perdre entièrement sa mauvaise odeur.

Il y a en Turquie des chevaux Arabes, des chevaux Tartares, des chevaux Hongrois & des chevaux de race du pays; ceux-ci sont beaux & très-fins *(c)*, ils ont beaucoup de feu, de vîtesse, & même d'agrément, mais ils sont trop délicats, ils ne peuvent supporter la fatigue, ils mangent peu, ils s'échauf-

(c) Voyez les voyages de M. Dumont. *La Haie*, *1699, tome III, page 253 & suivantes.*

ſent aiſément, & ont la peau ſi ſenſible qu'ils ne peuvent ſupporter le frottement de l'étrille; on ſe contente de les frotter avec l'épouſſette & de les laver : ces chevaux, quoique beaux, ſont, comme l'on voit, fort au-deſſous des Arabes, ils ſont même au-deſſous des chevaux de Perſe, qui ſont après les Arabes *(d)* les plus beaux & les meilleurs chevaux de l'Orient, les pâturages des plaines de Médie, de Perſépolis, d'Ardebil, de Derbent ſont admirables, & on y élève, par les ordres du gouvernement, une prodigieuſe quantité de chevaux, dont la plupart ſont très-beaux, & preſque tous excellens: Pietro della Valle *(e)* préfère les chevaux communs de Perſe aux chevaux d'Italie, & même, dit-il, aux plus excellens chevaux du royaume de Naples; communément ils ſont de

(d) Voyez les voyages de Thevenot. *Paris*, *1664, tome II, page 220*; de Chardin. *Amſt. 1711, tome II, page 25 & ſuiv.* d'Adam Olearius. *Paris, 1656, tome I, page 560 & ſuiv.*

(e) Voyez les voyages de Pietro della Valle. *Rouen, 1745, in-12, tome V, page 284 & ſuivantes.*

taille médiocre *(f)*, il y en a même de forts petits *(g)*, qui n'en sont pas moins bons ni moins forts, mais il s'en trouve aussi beaucoup de bonne taille & plus grands que les chevaux de selle Anglois *(h)*. Ils ont tous la tête légère, l'encolure fine, le poitrail étroit, les oreilles bien faites & bien placées, les jambes menues, la croupe belle & la corne dure; ils sont dociles, vifs, légers, hardis, courageux & capables de supporter une grande fatigue; ils courent d'une très-grande vîtesse, sans jamais s'abattre ni s'affaisser; ils sont robustes & très-aisés à nourrir, on ne leur donne que de l'orge mêlé avec de la paille hachée menu, dans un sac qu'on leur passe à la tête, & on ne les met au verd que pendant six semaines au printemps: on leur laisse la queue longue, on ne sait ce que c'est que de les faire hon-

(f) Voyez les voyages de Tavernier, *Rouen, 1713; tome II, pages 19 & 20.*

(g) Voyez les voyages de Thévenot, *tome II, page 220.*

(h) Voyez les voyages de Chardin, *tome II, page 25 & suivantes.*

gres; on leur donne des couvertures pour les défendre des injures de l'air, on les soigne avec une attention particulière, on les conduit avec un simple bridon & sans éperon, & on en transporte une très grande quantité en Turquie, & sur-tout aux Indes : ces voyageurs, qui font tous l'éloge des chevaux de Perse, s'accordent cependant à dire que les chevaux Arabes sont encore supérieurs pour l'agilité, le courage & la force, & même la beauté, & qu'ils sont beaucoup plus recherchés en Perse même que les plus beaux chevaux du pays.

Les chevaux qui naissent aux Indes ne sont pas bons *(i)*, ceux dont se servent les Grands du pays y sont transportés de Perse & d'Arabie; on leur donne un peu de foin le jour, & le soir on leur fait cuire des pois avec du sucre & du beurre au lieu d'avoine ou d'orge : cette nourriture les soutient

(i) Voyez le Voyage de la Boullaye-le-Gouz. *Paris, 1657, page 256* ; & le recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes. *Amst. 1702, tome IV, page 424.*

& leur donne un peu de force, ſans cela ils dépériroient en très-peu de temps, le climat leur étant contraire. Les chevaux naturels du pays ſont en général fort petits, il y en a même de ſi petits, que Tavernier rapporte que le jeune prince du Mogol, âgé de ſept ou huit ans, montoit ordinairement un petit cheval très-bien fait, dont la taille n'excédoit pas celle d'un grand lévrier *(k)*. Il ſemble que les climats exceſſivement chauds ſoient contraires aux chevaux : ceux de la côte d'Or, de celle de Juda, de Guinée, &c. ſont comme ceux des Indes, fort mauvais; ils portent la tête & le cou fort bas, leur marche eſt ſi chancelante, qu'on les croit toujours prêts à tomber; ils ne ſe remueroient pas ſi on ne les frappoit continuellement, & la plupart ſont ſi bas, que les pieds de ceux qui les montent touchent preſque à terre *(l)*; ils ſont de plus fort

(k) Voyez les voyages de Tavernier, *tome III, page 334.*

(l) Voyez l'hiſtoire générale des voyages, *tome IV, page 228.*

indociles, & propres ſeulement à ſervir de nourriture aux Nègres, qui en aiment la chair autant que celle des chiens *(m)*; ce goût pour la chair du cheval eſt donc commun aux Nègres & aux Arabes, il ſe retrouve en Tartarie, & même à la Chine *(n)*. Les chevaux Chinois ne valent pas mieux que ceux des Indes *(o)*, ils ſont foibles, lâches, mal faits, & forts petits; ceux de la Corée n'ont que trois pieds de hauteur : à la Chine preſque tous les chevaux ſont hongres; & ils ſont ſi timides, qu'on ne peut s'en ſervir à la guerre; auſſi peut-on dire que ce ſont les chevaux Tartares qui ont fait la conquête de la Chine : ces chevaux ſont très-propres pour la guerre, quoique communément ils ne ſoient que de taille médiocre, ils ſont

(m) Voy. l'Hiſtoire générale des voyages, *tome IV, page 353*.

(n) Voyez le voyage de M. le Gentil. *Paris, 1725, tome II, page 24*.

(o) Voyez les anciennes relations des Indes & de la Chine, traduites de l'Arabe. *Paris, 1718, page 204*; l'hiſtoire générale des Voyages, *tome VI, pages 492 & 535*; l'hiſtoire de la conquête de la Chine, par Palafox. *Paris, 1670, page 426*.

forts, vigoureux, fiers, ardens, légers & grands coureurs; ils ont la corne du pied fort dure, mais trop étroite; la tête fort légère, mais trop petite; l'encolure longue & roide, les jambes trop hautes, avec tous ces défauts ils peuvent passer pour de très-bons chevaux, ils sont infatigables & courent d'une vîtesse extrême. Les Tartares vivent avec leurs chevaux à peu près comme les Arabes, ils les font monter dès l'âge de sept ou huit mois par de jeunes enfans, qui les promènent & les font courir à petites reprises; ils les dressent ainsi peu à peu, & leur font souffrir de grandes diètes, mais ils ne les montent pour aller en course que quand ils ont six ou sept ans, ils leur font supporter alors des fatigues incroyables *(p)*, comme de marcher deux ou trois jours sans s'arrêter, d'en passer quatre ou cinq sans autre nourriture qu'une poignée d'herbe de huit heures en huit heures, & d'être

(p) Voyez Palafox, *page 427;* le recueil des voyages du Nord, *Rouen, 1716, tome III, p. 156;* Tavernier, *tome I, page 472 & suiv.* Histoire générale des voyages, *tome VI, page 603, & tome VII, page 214.*

n même temps vingt-quatre heures
ſans boire, &c. Ces chevaux, qui pa-
roiſſent, & qui en effet ſont ſi robuſtes
dans leur pays, dépériſſent dès qu'on
es tranſporte à la Chine & aux Indes,
nais ils réuſſiſſent aſſez en Perſe & en
Turquie. Les petits Tartares ont auſſi
une race de petits chevaux dont ils font
ant de cas, qu'ils ne ſe permettent
amais de les vendre à des étrangers:
es chevaux ont toutes les bonnes &
nauvaiſes qualités de ceux de la grande
Tartarie, ce qui prouve combien les
nêmes mœurs & la même éducation
lonnent le même naturel & la même
abitude à ces animaux. Il y a auſſi en
Circaſſie & en Mingrélie beaucoup de
hevaux qui ſont même plus beaux que
es chevaux Tartares; on trouve encore
l'aſſez beaux chevaux en Ukraine, en
Valachie, en Pologne & en Suède,
nais nous n'avons pas d'obſervations
articulières de leurs qualités & de leurs
léfauts.

Maintenant, ſi l'on conſulte les an-
iens ſur la nature & les qualités des
hevaux des différens pays, on trou-

vera *(q)* que les chevaux de la Grèce, & sur-tout ceux de la Thessalie & de l'Épire, avoient de la réputation, & étoient très-bons pour la guerre; que ceux de l'Achaïe étoient les plus grands que l'on connût; que les plus beaux de tous étoient ceux d'Égypte où il y en avoit une très-grande quantité, & où Salomon envoyoit en acheter à un très-grand prix; qu'en Éthiopie, les chevaux réussissoient mal à cause de la trop grande chaleur du climat; que l'Arabie & l'Afrique fournissoient les chevaux les mieux faits, & sur-tout les plus légers & les plus propres à la monture & à la course; que ceux d'Italie, & sur-tout de la Pouille, étoient aussi très-bons; qu'en Sicile, Cappadoce, Syrie, Arménie, Médie & Perse il y avoit d'excellens chevaux, & recommandables par leur vîtesse & leur légèreté; que ceux de Sardaigne & de Corse étoient petits, mais vifs & courageux; que ceux d'Espagne ressembloient à ceux des Parthes, & étoient

(q) Voyez Aldrovand. Hist. Nat. de soliped. *page 48—63.*

excellens pour la guerre; qu'il y avoit aussi en Transilvanie & en Valachie des chevaux à tête légère, à grands crins pendans jusqu'à terre, & à queue touffue, qui etoient très-prompts à la course; que les chevaux Danois étoient bien faits & bons sauteurs; que ceux de Scandinavie étoient petits, mais bien moulés & fort agiles; que les chevaux de Flandre étoient forts; que les Gaulois fournissoient aux Romains de bons chevaux pour la monture & pour porter des fardeaux; que les chevaux des Germains étoient mal faits & si mauvais, qu'ils ne s'en servoient pas; que les Suisses en avoient beaucoup & de très-bons pour la guerre; que les chevaux de Hongrie étoient aussi fort bons; & enfin, que les chevaux des Indes étoient fort petits & très-foibles.

Il résulte de tous ces faits, que les chevaux Arabes ont été de tous temps & sont encore les premiers chevaux du monde, tant pour la beauté que pour la bonté; que c'est d'eux que l'on tire, soit immédiatement, soit médiatement par le moyen des Barbes, les plus beaux

chevaux qui soient en Europe, en Afrique & en Asie; que le climat de l'Arabie est peut-être le vrai climat des chevaux, & le meilleur de tous les climats, puisqu'au lieu d'y croiser les races par des races étrangères, on a grand soin de les conserver dans toute leur pureté; que si ce climat n'est pas par lui-même le meilleur climat pour les chevaux, les Arabes l'ont rendu tel par les soins particuliers qu'ils ont pris de tous les temps, d'ennoblir les races, en ne mettant ensemble que les individus les mieux faits & de la première qualité, que par cette attention suivie pendant des siècles ils ont pu perfectionner l'espèce au-delà de ce que la Nature auroit fait dans le meilleur climat: on peut encore en conclure que les climats plus chauds que froids, & sur-tout les pays secs, sont ceux qui conviennent le mieux à la nature de ces animaux; qu'en général les petits chevaux sont meilleurs que les grands; que le soin leur est aussi nécessaire à tous que la nourriture; qu'avec de la familiarité & des caresses on en tire beaucoup plus que par la force & les

ses châtimens; que les chevaux des pays chauds ont les os, la corne, les muſcles plus durs que ceux de nos climats; que quoique la chaleur convienne mieux que le froid à ces animaux, cependant le chaud exceſſif ne leur convient pas; que le grand froid leur eſt contraire; qu'enfin leur habitude & leur naturel dépendent preſqu'en entier du climat, de la nourriture, des ſoins & de l'éducation.

En Perſe, en Arabie & dans pluſieurs autres lieux de l'Orient, on n'eſt pas dans l'uſage de hongrer les chevaux, comme on le fait ſi généralement en Europe & à la Chine: cette opération leur ôte beaucoup de force, de courage, de fierté, &c. mais leur donne de la douceur, de la tranquillité, de la docilité; pour la faire, on leur attache les jambes avec des cordes, on les renverſe ſur le dos, on ouvre les bourſes avec un biſtouri, on en tire les teſticules, on coupe les vaiſſeaux qui y aboutiſſent & les ligamens qui les ſoutiennent, & après les avoir enlevés on referme la plaie & on a ſoin de faire baigner le cheval deux fois par jour pendant quinze

jours, ou de l'étuver souvent avec de l'eau fraîche, & de le nourrir pendant ce temps avec du son détrempé dans beaucoup d'eau, afin de le rafraîchir: cette opération se doit faire au printemps ou en automne, le grand chaud & le grand froid y étant également contraires. A l'égard de l'âge auquel on doit la faire, il y a des usages différens; dans certaines provinces on hongre les chevaux dès l'âge d'un an ou dix-huit mois, aussitôt que les testicules sont bien apparens au dehors; mais l'usage le plus général & le mieux fondé est de ne les hongrer qu'à deux & même à trois ans, parce qu'en les hongrant tard ils conservent un peu plus des qualités attachées au sexe masculin. Pline *(r)* dit que les dents de lait ne tombent point à un cheval qu'on fait hongre avant qu'elles soient tombées: j'ai été à portée de vérifier ce fait, & il ne s'est pas trouvé vrai; les dents de lait tombent également aux jeunes chevaux hongres & aux jeunes chevaux entiers; & il est

(r) Voyez Plin. Hist. Nat. *in-8.° Paris, 1685; tome II, parag. LXXIV, page 558.*

probable que les Anciens n'ont hasardé ce fait que parce qu'ils l'ont cru fondé sur l'analogie de la chute des cornes du cerf, du chevreuil, &c. qui en effet ne tombent point lorsque l'animal a été coupé. Au reste un cheval hongre n'a plus la puissance d'engendrer, mais il peut encore s'accoupler, & l'on en a vu des exemples.

Les chevaux de quelque poil qu'ils soient, muent comme presque tous les autres animaux couverts de poil, & cette mue se fait une fois l'an, ordinairement au printemps, & quelquefois en automne; ils sont alors plus foibles que dans les autres temps, il faut les ménager, les soigner davantage & les nourrir un peu plus largement. Il y a aussi des chevaux qui muent de corne, cela arrive surtout à ceux qui ont été élevés dans des pays humides & marécageux, comme en Hollande.

Les chevaux hongres & les jumens hennissent moins frequemment que les chevaux entiers. Ils ont aussi la voix moins pleine & moins grave : on peut

distinguer dans tous cinq sortes (*s*) de hennissemens différens, relatifs à différentes passions; le hennissement d'allégresse, dans lequel la voix se fait entendre assez longuement, monte & finit à des sons plus aigus; le cheval rue en même temps, mais légèrement, & ne cherche point à frapper; le hennissement du desir, soit d'amour, soit d'attachement, dans lequel le cheval ne rue point, & la voix se fait entendre longuement & finit par des sons plus graves; le hennissement de la colère pendant lequel le cheval rue & frappe dangereusement, est très-court & aigu : celui de la crainte, pendant lequel il rue aussi, n'est guère plus long que celui de la colère, la voix est grave, rauque, & semble sortir en entier des naseaux, ce hennissement est assez semblable au rugissement d'un lion; celui de la douleur est moins un hennissement qu'un gémissement ou ronflement d'oppression qui se fait à voix grave & suit les alternatives

(*s*) *Vide Cardan. de rerum varietate*, lib. VIII, cap. 32.

de la respiration. Au reste on a remarqué que les chevaux qui hennissent le plus souvent, sur-tout d'allégresse & de desir, sont les meilleurs & les plus généreux; les chevaux entiers ont aussi la voix plus forte que les hongres & les jumens; dès la naissance le mâle a la voix plus forte que la femelle; à deux ans ou deux ans & demi, c'est-à-dire, à l'âge de puberté la voix des mâles & des femelles devient plus forte & plus grave, comme dans l'homme & dans la plupart des autres animaux. Lorsque le cheval est passionné d'amour, de desir, d'appétit, il montre les dents & semble rire, il les montre aussi dans la colère & lorsqu'il veut mordre; il tire quelquefois la langue pour lécher, mais moins fréquemment que le bœuf, qui lèche beaucoup plus que le cheval, & qui cependant est moins sensible aux caresses: le cheval se souvient aussi beaucoup plus long-temps des mauvais traitemens, & il se rebute aussi plus aisément que le bœuf; son naturel ardent & courageux lui fait donner d'abord tout ce qu'il posséde de forces, & lorsqu'il sent qu'on exige

encore davantage, il s'indigne & refuse, au lieu que le bœuf qui de sa nature est lent & paresseux, s'excède & se rebute moins aisément.

Le cheval dort beaucoup moins que l'homme; lorsqu'il se porte bien il ne demeure guère que deux ou trois heures de suite couché, il se relève ensuite pour manger, & lorsqu'il a été trop fatigué il se couche une seconde fois après avoir mangé, mais en tout il ne dort guère que trois ou quatre heures en vingt-quatre; il y a même des chevaux qui ne se couchent jamais & qui dorment toujours debout, ceux qui se couchent dorment aussi quelquefois sur leurs pieds: on a remarqué que les hongres dorment plus souvent & plus long-temps que les chevaux entiers.

Les quadrupèdes ne boivent pas tous de la même manière, quoique tous soient également obligés d'aller chercher avec la tête la liqueur qu'ils ne peuvent saisir autrement, à l'exception du singe, du maki & de quelques autres qui ont des mains, & qui par conséquent peuvent boire comme l'homme, lorsqu'on

leur donne un vaſe qu'ils peuvent tenir; car ils le portent à leur bouche, l'inclinent, verſent la liqueur, & l'avalent par le ſimple mouvement de la déglutition : l'homme boit ordinairement de cette manière, parce que c'eſt en effet la plus commode; mais il peut encore boire de pluſieurs autres façons, en approchant les lèvres & les contractant pour aſpirer la liqueur, ou bien en y enfonçant le nez & la bouche aſſez profondément pour que la langue en ſoit environnée & n'ait d'autres mouvemens à faire que celui qui eſt néceſſaire pour la déglutition, ou encore en mordant, pour ainſi dire, la liqueur avec les lèvres, ou enfin, quoique plus difficilement, en tirant la langue, l'élargiſſant, & formant une eſpèce de petit godet qui rapporte un peu d'eau dans la bouche : la plupart des quadrupèdes pourroient auſſi chacun boire de pluſieurs manières, mais ils font comme nous, ils choiſiſſent celle qui leur eſt la plus commode & la ſuivent conſtamment. Le chien, dont la gueule eſt fort ouverte & la langue longue & mince, boit en lapant,

c'eſt-à-dire, en léchant la liqueur, & formant avec la langue un godet qui ſe remplit à chaque fois & rapporte une aſſez grande quantité de liqueur, il préfère cette façon à celle de ſe mouiller le nez : le cheval au contraire, qui a la bouche plus petite & la langue trop épaiſſe & trop courte pour former un grand godet, & qui d'ailleurs boit encore plus avidement qu'il ne mange, enfonce la bouche & le nez bruſquement & profondément dans l'eau qu'il avale abondamment par le ſimple mouvement de la déglutition ; mais cela même le force à boire tout d'une haleine, au lieu que le chien reſpire à ſon aiſe pendant qu'il boit : auſſi doit-on laiſſer aux chevaux la liberté de boire à pluſieurs repriſes, ſur-tout après une courſe, lorſque le mouvement de la reſpiration eſt court & preſſé ; on ne doit pas non plus leur laiſſer boire de l'eau trop froide ; parce qu'indépendamment des coliques que l'eau froide cauſe ſouvent, il leur arrive auſſi, par la néceſſité où ils ſont d'y tremper les naſeaux, qu'ils ſe refroidiſſent le nez, s'enrhument, &

prennent peut-être les germes de cette maladie à laquelle on a donné le nom de *morve*, la plus formidable de toutes pour cette espèce d'animaux : car on sait depuis peu que le siége de la morve est dans la membrane pituitaire *(t)*; que c'est par conséquent un vrai rhume qui à la longue cause une inflammation dans cette membrane, & d'un autre côté les voyageurs qui rapportent dans un assez grand détail les maladies des chevaux dans les pays chauds, comme l'Arabie, la Perse, la Barbarie, ne disent pas que la morve y soit aussi fréquente que dans les climats froids ; ainsi je crois être fondé à conjecturer que l'une des causes de cette maladie est la froideur de l'eau, parce que ces animaux sont obligés d'y enfoncer & d'y tenir le nez & les naseaux pendant un temps considérable, ce que l'on préviendroit en ne leur donnant jamais d'eau froide, & en leur essuyant toujours les naseaux après qu'ils

(t) M. de la Fosse, Maréchal du Roi, a le premier démontré que le siége de la morve est dans la membrane pituitaire, & il a essayé de guérir des chevaux en les trépanant.

ont bu. Les ânes qui craignent le froid beaucoup plus que les chevaux, & qui leur ressemblent si fort par la structure intérieure, ne sont pas cependant si sujets à la morve, ce qui ne vient peut-être que de ce qu'ils boivent différemment des chevaux ; car au lieu d'enfoncer profondément la bouche & le nez dans l'eau, ils ne font presque que l'atteindre des lèvres.

Je ne parlerai pas des autres maladies des chevaux, ce seroit trop étendre l'Histoire Naturelle que de joindre à l'histoire d'un animal celle de ses maladies : cependant, je ne puis terminer l'histoire du cheval, sans marquer quelques regrets de ce que la santé de cet animal utile & précieux a été jusqu'à présent abandonnée aux soins & à la pratique, souvent aveugles, de gens sans connoissance & sans lettres. La Médecine que les anciens ont appelée *Médecine Vétérinaire*, n'est presque connue que de nom : je suis persuadé que si quelque Médecin tournoit ses vues de ce côté-là & faisoit de cette étude son principal objet, il en seroit bientôt dédommagé

par d'amples ſuccès; que non-ſeulement il s'enrichiroit, mais même qu'au lieu de ſe dégrader il s'illuſtreroit beaucoup, & cette Médecine ne ſeroit pas ſi conjecturale & ſi difficile que l'autre : la nourriture, les mœurs, l'influence du ſentiment, toutes les cauſes en un mot étant plus ſimples dans l'animal que dans l'homme, les maladies doivent auſſi être moins compliquées, & par conſéquent plus faciles à juger, & à traiter avec ſuccès; ſans compter la liberté qu'on auroit toute entière de faire des expériences, de tenter de nouveaux remèdes, & de pouvoir arriver ſans crainte & ſans reproches à une grande étendue de connoiſſances en ce genre, dont on pourroit même par analogie tirer des inductions utiles à l'art de guérir les hommes.



L'ASNE.

A CONSIDÉRER cet animal, même avec des yeux attentifs & dans un assez grand détail, il paroît n'être qu'un cheval dégénéré : la parfaite similitude de conformation dans le cerveau, les poumons, l'estomac, le conduit intestinal, le cœur, le foie, les autres viscères, & la grande ressemblance du corps, des jambes, des pieds & du squelette en entier, semblent fonder cette opinion : l'on pourroit attribuer les légères différences qui se trouvent entre ces deux animaux, à l'influence très-ancienne du climat, de la nourriture, & à la succession fortuite de plusieurs générations de petits chevaux sauvages à demi dégénérés, qui peu à peu auroient encore dégénéré davantage, se seroient ensuite dégradés autant qu'il est possible, & auroient à la fin produit à nos yeux une espèce nouvelle & constante ou plutôt une succession d'individus semblables, tous constamment viciés de

la même façon, & assez différens des chevaux pour pouvoir être regardés comme formant une autre espèce. Ce qui paroît favoriser cette idée, c'est que les chevaux varient beaucoup plus que les ânes par la couleur de leur poil, qu'ils sont par conséquent plus anciennement domestiques, puisque tous les animaux domestiques varient par la couleur beaucoup plus que les animaux sauvages de la même espèce; que la plupart des chevaux sauvages dont parlent les voyageurs, sont de petite taille, & ont, comme les ânes, le poil gris, la queue nue, hérissée à l'extrémité, & qu'il y a des chevaux sauvages, & même des chevaux domestiques qui ont la raie noire sur le dos, & d'autres caractères qui les rapprochent encore des ânes sauvages & domestiques. D'autre côté, si l'on considère les différences du tempérament, du naturel, des mœurs, du résultat, en un mot, de l'organisation de ces deux animaux, & sur-tout l'impossibilité de les mêler pour en faire une espèce commune, ou même une espèce intermédiaire qui puisse se renouveler, on paroît

encore mieux fondé à croire que ces deux animaux sont chacun d'une espèce aussi ancienne l'une que l'autre & originairement aussi essentiellement différentes qu'elles le sont aujourd'hui, d'autant plus que l'âne ne laisse pas de différer matériellement du cheval par la petitesse de la taille, la grosseur de la tête, la longueur des oreilles, la dureté de la peau, la nudité de la queue, la forme de la croupe, & aussi par les dimensions des parties qui en sont voisines, par la voix, l'appétit, la manière de boire, &c. L'âne & le cheval viennent-ils donc originairement de la même souche? sont-ils, comme le disent les nomenclateurs *(a)*, de la même *famille!* ou ne sont-ils pas, & n'ont-ils pas toujours été des animaux différens?

Cette question, dont les Physiciens sentiront bien la généralité, la difficulté, les conséquences, & que nous avons cru devoir traiter dans cet article, parce qu'elle se présente pour la première fois,

(a) Equus caudâ undique setosâ, le cheval. *Equus caudâ extremo setosâ*, l'âne. Linnæi systema Naturæ, Class. I, ord. 4.

tient à la production des êtres de plus près qu'aucune autre, & demande, pour être éclaircie, que nous considérions la Nature sous un nouveau point de vue. Si, dans l'immense variété que nous présentent tous les êtres animés qui peuplent l'Univers, nous choisissons un animal, ou même le corps de l'homme pour servir de base à nos connoissances, & y rapporter, par la voie de la comparaison, les autres êtres organisés, nous trouverons que, quoique tous ces êtres existent solitairement, & que tous varient par des différences graduées à l'infini, il existe en même temps un dessein primitif & général qu'on peut suivre très-loin, & dont les dégradations sont bien plus lentes que celles des figures & des autres rapports apparens; car sans parler des organes de la digestion, de la circulation & de la génération, qui appartiennent à tous les animaux, & sans lesquels l'animal cesseroit d'être animal & ne pourroit ni subsister ni se reproduire, il y a dans les parties mêmes qui contribuent le plus à la variété de la forme extérieure, une prodigieuse ressemblance qui nous rap-

pelle nécessairement l'idée d'un premier dessein, sur lequel tout semble avoir été conçu : le corps du cheval, par exemple, qui du premier coup d'œil paroît si différent du corps de l'homme lorsqu'on vient à le comparer en détail & partie par partie, au lieu de surprendre par la difference, n'étonne plus que par la ressemblance singulière & presque complète qu'on y trouve : en effet, prenez le squelette de l'homme, inclinez les os du bassin, raccourcissez les os des cuisses, des jambes & des bras, alongez ceux des pieds & des mains, soudez ensemble les phalanges, alongez les mâchoires en raccourcissant l'os frontal, & enfin alongez aussi l'épine du dos, ce squelette cessera de représenter la dépouille d'un homme, & sera le squelette d'un cheval, car on peut aisément supposer qu'en alongeant l'épine du dos & les mâchoires, on augmente en même temps le nombre des vertèbres, des côtes & des dents, & ce n'est en effet que par le nombre de ces os, qu'on peut regarder comme accessoires, & par l'alongement, le raccourcissement ou la

jonction des autres, que la charpente du corps de cet animal diffère de la charpente du corps humain. On vient de voir dans la description du cheval ces faits trop bien établis pour pouvoir en douter; mais, pour suivre ces rapports encore plus loin, que l'on considère séparément quelques parties essentielles à la forme, les côtes, par exemple, on les trouvera dans tous les quadrupèdes, dans les oiseaux, dans les poissons, & on en suivra les vestiges jusque dans la tortue, où elles paroissent encore dessinées par les sillons qui sont sous son écaille; que l'on considère, comme l'a remarqué M. Daubenton, que le pied d'un cheval, en apparence si différent de la main de l'homme, est cependant composé des mêmes os, & que nous avons à l'extrémité de chacun de nos doigts, le même osselet en fer-à-cheval qui termine le pied de cet animal; & l'on jugera si cette ressemblance cachée n'est pas plus merveilleuse que les différences apparentes, si cette conformité constante & ce dessein suivi de l'homme aux quadrupèdes, des quadrupèdes aux

cétacés, des cétacés aux oiseaux, des oiseaux aux reptiles, des reptiles aux poissons, &c. dans lesquels les parties essentielles, comme le cœur, les intestins, l'épine du dos, les sens, &c. se trouvent toujours, ne semblent pas indiquer qu'en créant les animaux, l'Être suprême n'a voulu employer qu'une idée, & la varier en même temps de toutes les manières possibles, afin que l'homme pût admirer également, & la magnificence de l'exécution, & la simplicité du dessein.

Dans ce point de vue, non-seulement l'âne & le cheval, mais même l'homme, le singe, les quadrupèdes & tous les animaux, pourroient être regardés comme ne faisant que la même *famille*; mais en doit-on conclure que dans cette grande & nombreuse *famille*, que Dieu seul a conçue & tirée du néant, il y ait d'autres petites *familles* projetées par la Nature & produites par le temps, dont les unes ne seroient composées que de deux individus, comme le cheval & l'âne, d'autres de plusieurs individus, comme celle de la belette, de la martre, du furet, de la fouine, &c. & de même que

dans les végétaux il y ait des *familles* de dix, vingt & trente, &c. plantes! Si ces *familles* existoient en effet, elles n'auroient pu se former que par le mélange, la variation successive, & la dégénération des espèces originaires; & si l'on admet une fois qu'il y ait des *familles* dans les plantes & dans les animaux, que l'âne soit de la *famille* du cheval, & qu'il n'en differe que parce qu'il a dégénéré, on pourra dire également que le singe est de la famille de l'homme, que c'est un homme dégénéré, que l'homme & le singe ont eu une origine commune comme le cheval & l'âne, que chaque *famille*, tant dans les animaux que dans les végétaux, n'a eu qu'une seule souche; & même que tous les animaux sont venus d'un seul animal, qui, dans la succession des temps, a produit, en se perfectionnant & en dégénérant, toutes les races des autres animaux.

Les Naturalistes qui établissent si légèrement des familles dans les animaux & dans les végétaux, ne paroissent pas avoir assez senti toute l'étendue de ces conséquences, qui réduiroient le produit

immédiat de la création à un nombre d'individus aussi petit que l'on voudroit: car s'il étoit une fois prouvé qu'on pût établir ces *familles* avec raison, s'il étoit acquis que dans les animaux, & même dans les végétaux, il y eût, je ne dis pas plusieurs espèces, mais une seule qui eût été produite par la dégénération d'une autre espèce; s'il étoit vrai que l'âne ne fût qu'un cheval dégénéré, il n'y auroit plus de bornes à la puissance de la Nature, & l'on n'auroit pas tort de supposer que d'un seul être elle a su tirer avec le temps tous les autres êtres organisés.

Mais non, il est certain par la révélation, que tous les animaux ont également participé à la grâce de la création, que les deux premiers de chaque espèce & de toutes les espèces, sont sortis tout formés des mains du Créateur, & l'on doit croire qu'ils étoient tels alors à peu près qu'ils nous sont aujourd'hui représentés par leurs descendans: d'ailleurs, depuis qu'on a observé la Nature, depuis le temps d'Aristote jusqu'au nôtre, l'on n'a pas vu paroître d'espèce nou-

velle, malgré le mouvement rapide qui entraîne, amoncelle ou diſſipe les parties de la matière, malgré le nombre infini de combinaiſons qui ont dû ſe faire pendant ces vingt ſiècles, malgré les accouplemens fortuits ou forcés des animaux d'eſpèces éloignées ou voiſines, dont il n'a jamais réſulté que des individus viciés & ſtériles, & qui n'ont pu faire ſouche pour de nouvelles générations. La reſſemblance, tant extérieure qu'intérieure, fût-elle dans quelques animaux encore plus grande qu'elle ne l'eſt dans le cheval & dans l'âne, ne doit donc pas nous porter à confondre ces animaux dans la même *famille*, non plus qu'à leur donner une commune origine; car s'ils venoient de la même ſouche, s'ils étoient en effet de la même *famille*, on pourroit les rapprocher, les allier de nouveau, & défaire avec le temps ce que le temps auroit fait.

Il faut de plus conſidérer, que quoique la marche de la Nature ſe faſſe par nuances & par degrés, ſouvent imperceptibles, les intervalles de ces degrés ou de ces nuances ne ſont pas tous

égaux à beaucoup près ; que plus les espèces sont élevées, moins elles sont nombreuses, & plus les intervalles des nuances qui les séparent y sont grands ; que les petites espèces au contraire sont très-nombreuses, & en même temps plus voisines les unes des autres, en sorte qu'on est d'autant plus tenté de les confondre ensemble dans une même *famille*, qu'elles nous embarrassent & nous fatiguent davantage par leur multitude & par leurs petites différences, dont nous sommes obligés de nous charger la mémoire : mais il ne faut pas oublier que ces *familles* sont notre ouvrage, que nous ne les avons faites que pour le soulagement de notre esprit, que s'il ne peut comprendre la suite réelle de tous les êtres, c'est notre faute & non pas celle de la Nature, qui ne connoît point ces prétendues *familles*, & ne contient en effet que des individus.

Un individu est un être à part isolé, détaché, & qui n'a rien de commun avec les autres êtres, sinon qu'il leur ressemble ou bien qu'il en diffère : tous

les individus semblables qui existent sur la surface de la terre, sont regardés comme composant l'espèce de ces individus; cependant ce n'est ni le nombre ni la collection des individus semblables qui fait l'espèce, c'est la succession constante & le renouvellement non interrompu de ces individus qui la constituent; car un être qui dureroit toujours ne seroit pas une espèce, non plus qu'un million d'êtres semblables qui dureroient aussi toujours : l'espèce est donc un mot abstrait & général, dont la chose n'existe qu'en considérant la Nature dans la succession des temps, & dans la destruction constante & le renouvellement tout aussi constant des êtres : c'est en comparant la Nature d'aujourd'hui à celle des autres temps, & les individus actuels aux individus passés, que nous avons pris une idée nette de ce que l'on appelle *espèce*, & la comparaison du nombre ou de la ressemblance des individus n'est qu'une idée accessoire, & souvent indépendante de la première; car l'âne ressemble au cheval plus que le barbet au levrier, & cependant le

barbet & le levrier ne ſont qu'une même eſpèce, puiſqu'ils produiſent enſemble des individus qui peuvent eux-mêmes en produire d'autres ; au lieu que le cheval & l'âne ſont certainement de différentes eſpèces, puiſqu'ils ne produiſent enſemble que des individus viciés & inféconds.

C'eſt donc dans la diverſité caractériſtique des eſpèces que les intervalles des nuances de la Nature ſont le plus ſenſibles & le mieux marqués, on pourroit même dire que ces intervalles entre les eſpèces ſont les plus égaux & les moins variables de tous, puiſqu'on peut toujours tirer une ligne de ſéparation entre deux eſpèces, c'eſt-à-dire, entre deux ſucceſſions d'individus qui ſe reproduiſent & ne peuvent ſe mêler, comme l'on peut auſſi réunir en une ſeule eſpèce deux ſucceſſions d'individus qui ſe reproduiſent en ſe mêlant : ce point eſt le plus fixe que nous ayons en Hiſtoire Naturelle, toutes les autres reſſemblances & toutes les autres différences que l'on pourroit ſaiſir dans la comparaiſon des êtres, ne ſeroient, ni ſi conſtantes, ni

ſi

si réelles, ni si certaines; ces intervalles seront aussi les seules lignes de séparation que l'on trouvera dans notre ouvrage, nous ne diviserons pas les êtres autrement qu'ils le sont en effet, chaque espèce, chaque succession d'individus qui se reproduisent & ne peuvent se mêler, sera considérée à part & traitée séparément, & nous ne nous servirons des *familles*, des genres, des ordres & des classes, pas plus que ne s'en sert la Nature.

L'espèce n'étant donc autre chose qu'une succession constante d'individus semblables & qui se reproduisent, il est clair que cette dénomination ne doit s'étendre qu'aux animaux & aux végétaux, & que c'est par un abus des termes ou des idées que les nomenclateurs l'ont employée pour désigner les différentes sortes de minéraux: on ne doit donc pas regarder le fer comme une espèce, & le plomb comme une autre espèce; mais seulement comme deux métaux différens; & l'on verra dans notre discours sur les minéraux, que les lignes de séparation que nous emploierons dans

la division des matières minérales, seront bien différentes de celles que nous employons pour les animaux & pour les végétaux.

Mais pour en revenir à la dégénération des êtres, & particulièrement à celle des animaux, observons & examinons encore de plus près les mouvemens de la Nature dans les variétés qu'elle nous offre; & comme l'espèce humaine nous est la mieux connue, voyons jusqu'où s'étendent ces mouvemens de variation. Les hommes diffèrent du blanc au noir par la couleur, du double au simple par la hauteur de la taille, la grosseur, la légèreté, la force, &c. & du tout au rien pour l'esprit; mais cette dernière qualité n'appartenant point à la matière, ne doit point être ici considérée: les autres sont les variations ordinaires de la Nature qui viennent de l'influence du climat & de la nourriture; mais ces différences de couleur & de dimension dans la taille n'empêchent pas que le Nègre & le Blanc, le Lappon & le Patagon, le géant & le nain, ne produisent ensemble des individus qui peuvent eux-mêmes

se reproduire, & que par conséquent ces hommes si différens en apparence, ne soient tous d'une seule & même espèce, puisque cette reproduction constante est ce qui constitue l'espèce. Après ces variations générales, il y en a d'autres qui sont plus particulières & qui ne laissent pas de se perpétuer, comme les énormes jambes des hommes qu'on appelle *de la race de S.t Thomas (b) dans l'île de Ceylan*, les yeux rouges & les cheveux blancs des Dariens & des Chacrelas: les six doigts *(c)* aux mains & aux pieds dans certaines familles, &c. ces variétés singulières sont des défauts ou des excès accidentels qui, s'étant d'abord trouvés dans quelques individus, se sont ensuite propagés de race en race, comme les autres vices & maladies héréditaires; mais ces différences, quoique constantes, ne doivent être regardées

(b) Voyez le cinquième volume de cette Histoire Naturelle, article *Variétés dans l'espèce humaine.*

(c) Voyez cette observation curieuse dans les lettres de M. de Maupertuis, où vous trouverez aussi plusieurs idées philosophiques très-élevées sur la génération & sur différens autres sujets.

que comme des variétés individuelles qui ne séparent pas ces individus de leur espèce, puisque les races extraordinaires de ces hommes à grosses jambes ou à six doigts peuvent se mêler avec la race ordinaire, & produire des individus qui se reproduisent eux-mêmes. On doit dire la même chose de toutes les autres difformités ou monstruosités qui se communiquent des pères & mères aux enfans: voilà jusqu'où s'étendent les erreurs de la Nature, voilà les plus grandes limites de ses variétés dans l'homme; & s'il y a des individus qui dégénèrent encore davantage, ces individus ne reproduisant rien, n'altèrent ni la constance ni l'unité de l'espèce: ainsi il n'y a dans l'homme qu'une seule & même espèce, & quoique cette espèce soit peut-être la plus nombreuse & la plus abondante en individus, & en même temps la plus inconséquente & la plus irrégulière dans toutes ses actions, on ne voit pas que cette prodigieuse diversité de mouvemens, de nourriture, de climat, & de tant d'autres combinaisons que l'on peut supposer, ait produit des êtres assez

différens des autres pour faire de nouvelles souches, & en même temps assez semblables à nous pour ne pouvoir nier de leur avoir appartenu.

Si le Nègre & le Blanc ne pouvoient produire ensemble, si même leur production demeuroit inféconde, si le Mulâtre étoit un vrai mulet, il y auroit alors deux espèces bien distinctes; le Nègre seroit à l'homme ce que l'âne est au cheval, ou plutôt, si le Blanc étoit homme, le Nègre ne seroit plus un homme, ce seroit un animal à part, comme le singe, & nous serions en droit de penser que le Blanc & le Nègre n'auroient point eu une origine commune; mais cette supposition même est démentie par le fait, & puisque tous les hommes peuvent communiquer & produire ensemble, tous les hommes viennent de la même souche & sont de la même famille.

Que deux individus ne puissent produire ensemble, il ne faut pour cela que quelques légères disconvenances dans le tempérament, ou quelque défaut accidentel dans les organes de la génération

de l'un ou de l'autre de ces deux individus; que deux individus de différentes espèces, & que l'on joint ensemble, produisent d'autres individus qui ne ressemblant ni à l'un ni à l'autre, ne ressemblent à rien de fixe, & ne peuvent par conséquent rien produire de semblable à eux, il ne faut pour cela qu'un certain degré de convenance entre la forme du corps & les organes de la génération de ces animaux différens; mais quel nombre immense & peut-être infini de combinaisons ne faudroit il pas pour pouvoir seulement supposer que deux animaux, mâle & femelle, d'une certaine espèce, ont non-seulement assez dégénéré pour n'être plus de cette espèce, c'est-à-dire pour ne pouvoir plus produire avec ceux auxquels ils étoient semblables, mais encore dégénéré tous deux précisément au même point, & à ce point nécessaire pour ne pouvoir produire qu'ensemble! & ensuite quelle autre prodigieuse immensité de combinaisons ne faudroit-il pas encore pour que cette nouvelle production de ces deux animaux dégénérés suivît exacte-

ment les mêmes loix qui s'obſervent dans la production des animaux parfaits ! car un animal dégénéré eſt lui-même une production viciée ; & comment ſe pourroit-il qu'une origine viciée, qu'une dépravation, une négation, pût faire ſouche, & non-ſeulement produire une ſucceſſion d'êtres conſtans, mais même les produire de la même façon & ſuivant les mêmes loix que ſe reproduiſent en effet les animaux dont l'origine eſt pure !

Quoiqu'on ne puiſſe donc pas démontrer que la production d'une eſpèce par la dégénération, ſoit une choſe impoſſible à la Nature, le nombre des probabilités contraires eſt ſi énorme, que philoſophiquement même on n'en peut guère douter ; car ſi quelque eſpèce a été produite par la dégénération d'une autre, ſi l'eſpèce de l'âne vient de l'eſpèce du cheval, cela n'a pu ſe faire que ſucceſſivement & par nuances, il y auroit eu entre le cheval & l'âne un grand nombre d'animaux intermédiaires, dont les premiers ſe ſeroient peu à peu éloignés de la nature du cheval, & les derniers ſe ſeroient approchés peu à peu de

celle de l'âne; & pourquoi ne verrions-nous pas aujourd'hui les représentans, les descendans de ces espèces intermédiaires! pourquoi n'en est-il demeuré que les deux extrêmes!

L'âne est donc un âne, & n'est point un cheval dégénéré, un cheval à queue nue; il n'est ni étranger, ni intrus, ni bâtard; il a, comme tous les autres animaux, sa famille, son espèce & son rang; son sang est pur, & quoique sa noblesse soit moins illustre, elle est toute aussi bonne, toute aussi ancienne que celle du cheval; pourquoi donc tant de mépris pour cet animal, si bon, si patient, si sobre, si utile! Les hommes mépriseroient-ils jusque dans les animaux, ceux qui les servent trop bien & à trop peu de frais! On donne au cheval de l'éducation, on le soigne, on l'instruit, on l'exerce, tandis que l'âne, abandonné à la grossièreté du dernier des valets, ou à la malice des enfans, bien loin d'acquérir ne peut que perdre par son éducation; & s'il n'avoit pas un grand fonds de bonnes qualités, il les perdroit en effet par la manière dont on le traite;

Il eſt le jouet, le plaſtron, le bardeau des ruſtres qui le conduiſent le bâton à la main, qui le frappent, le ſurchargent, l'excèdent ſans précautions, ſans ménagement. On ne fait pas attention que l'âne ſeroit par lui-même, & pour nous, le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus diſtingué des animaux, ſi dans le monde il n'y avoit point de cheval; il eſt le ſecond au lieu d'être le premier, & par cela ſeul il ſemble n'être plus rien: c'eſt la comparaiſon qui le dégrade; on le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au cheval; on oublie qu'il eſt âne, qu'il a toutes les qualités de ſa nature, tous les dons attachés à ſon eſpèce, & on ne penſe qu'à la figure & aux qualités du cheval, qui lui manquent, & qu'il ne doit pas avoir.

Il eſt de ſon naturel auſſi humble, auſſi patient, auſſi tranquille, que le cheval eſt fier, ardent, impétueux, il ſouffre avec conſtance, & peut-être avec courage, les châtimens & les coups; il eſt ſobre, & ſur la quantité, & ſur la qualité de la nourriture; il ſe contente des herbes les plus dures & les plus

désagréables, que le cheval & les autres animaux lui laissent & dédaignent; il est fort délicat sur l'eau, il ne veut boire que de la plus claire & aux ruisseaux qui lui sont connus: il boit aussi sobrement qu'il mange, & n'enfonce point du tout son nez dans l'eau par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ses oreilles *(d)*: comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère, & sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut, & semble par-là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui; car il ne se vautre pas comme le cheval dans la fange & dans l'eau, il craint même de se mouiller les pieds, & se détourne pour éviter la boue; aussi a-t-il la jambe plus sèche & plus nette que le cheval; il est susceptible d'éducation & l'on en a vu d'assez bien dressés *(e)* pour faire curiosité de spectacle.

(d) Voyez Cardan, *de subtilitate*, lib. x.

(e) *Vide Aldrovand. de quadrud. solidiped.* lib. pag. 308.

Dans la première jeunesse il est gai, & même assez joli, il a de la légèreté & de la gentillesse, mais il la perd bientôt, soit par l'âge, soit par les mauvais traitemens, & il devient lent, indocile & têtu; il n'est ardent que pour le plaisir, ou plutôt il en est furieux au point que rien ne peut le retenir, & que l'on en a vu s'excéder & mourir quelques instans après; & comme il aime avec une espèce de fureur, il a aussi pour sa progéniture le plus fort attachement. Pline nous assure que lorsqu'on sépare la mère de son petit, elle passe à travers les flammes pour aller le rejoindre; il s'attache aussi à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement maltraité, il le sent de loin & le distingue de tous les autres hommes; il reconnoît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés; il a les yeux bons, l'odorat admirable, sur-tout pour les corpuscules de l'ânesse, l'oreille excellente, ce qui a encore contribué à le faire mettre au nombre des animaux timides, qui ont tous, à ce qu'on prétend, l'ouïe très-fine & les oreilles longues; lorsqu'on le

ſurcharge, il le marque en inclinant la tête & baiſſant les oreilles; lorſqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche & retire les lèvres d'une manière très-déſagréable, ce qui lui donne l'air moqueur & dériſoire; ſi on lui couvre les yeux, il reſte immobile, & lorſqu'il eſt couché ſur le côté, ſi on lui place la tête de manière que l'œil ſoit appuyé ſur la terre, & qu'on couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois, il reſtera dans cette ſituation ſans faire aucun mouvement & ſans ſe ſecouer pour ſe relever: il marche, il trotte & il galoppe comme le cheval, mais tous ces mouvemens ſont petits & beaucoup plus lents; quoiqu'il puiſſe d'abord courir avec aſſez de vîteſſe, il ne peut fournir qu'une petite carrière, pendant un petit eſpace de temps; & quelque allure qu'il prenne, ſi on le preſſe il eſt bientôt rendu.

Le cheval hennit & l'âne brait, ce qui ſe fait par un grand cri très-long, très-déſagréable, & diſcordant par diſſonances alternatives de l'aigu au grave & du grave à l'aigu; ordinairement il ne crie que lorſqu'il eſt preſſé d'amour ou

d'appétit; l'ânesse a la voix plus claire & plus perçante; l'âne qu'on fait hongre ne brait qu'à basse voix, & quoiqu'il paroisse faire autant d'efforts & les mêmes mouvemens de la gorge, son cri ne se fait pas entendre de loin.

De tous les animaux couverts de poil, l'âne est celui qui est le moins sujet à la vermine, jamais il n'a de poux, ce qui vient apparemment de la dureté & de la sécheresse de sa peau qui est en effet plus dure que celle de la plupart des autres quadrupèdes; & c'est par la même raison qu'il est bien moins sensible que le cheval au fouet & à la piqûre des mouches.

A deux ans & demi les premières dents incisives du milieu tombent, & ensuite les autres incisives à côté des premières tombent aussi & se renouvellent dans le même temps & dans le même ordre que celles du cheval: l'on connoît aussi l'âge de l'âne par les dents, les troisièmes incisives de chaque côté le marquent comme dans le cheval.

Dès l'âge de deux ans l'âne est en état d'engendrer; la femelle est encore

plus précoce que le mâle, & elle est tout aussi lascive, c'est par cette raison qu'elle est très-peu féconde, elle rejette au dehors la liqueur qu'elle vient de recevoir dans l'accouplement, à moins qu'on n'ait soin de lui ôter promptement la sensation du plaisir, en lui donnant des coups pour calmer la suite des convulsions & des mouvemens amoureux, sans cette précaution elle ne retiendroit que très-rarement : le temps le plus ordinaire de la chaleur est le mois de mai & celui de juin ; lorsqu'elle est pleine, la chaleur cesse bientôt, & dans le dixième mois, le lait paroît dans les mamelles ; elle met bas dans le douzième mois, & souvent il se trouve des morceaux solides dans la liqueur de l'amnios, semblables à l'hippomanès du poulain ; sept jours après l'accouchement la chaleur se renouvelle, & l'ânesse est en état de recevoir le mâle, en sorte qu'elle peut, pour ainsi dire, continuellement engendrer & nourrir ; elle ne produit qu'un petit, & si rarement deux, qu'à peine en a-t-on des exemples : au bout de cinq ou six mois on

peut sevrer l'ânon, & cela est même nécessaire si la mère est pleine, pour qu'elle puisse mieux nourrir son fœtus. L'âne étalon doit être choisi parmi les plus grands & les plus forts de son espèce, il faut qu'il ait au moins trois ans, & qu'il n'en passe pas dix, qu'il ait les jambes hautes, le corps étoffé, la tête élevée & légère, les yeux vifs, les naseaux gros, l'encolure un peu longue, le poitrail large, les reins charnus, la côte large, la croupe platte, la queue courte, le poil luisant, doux au toucher & d'un gris foncé.

L'âne, qui comme le cheval est trois ou quatre ans à croître, vit aussi comme lui vingt-cinq ou trente ans; on prétend seulement que les femelles vivent ordinairement plus long-temps que les mâles, mais cela ne vient peut-être que de ce qu'étant souvent pleines, elles sont un peu plus ménagées, au lieu qu'on excède continuellement les mâles de fatigue & de coups; ils dorment moins que les chevaux, & ne se couchent pour dormir que quand ils sont excédés: l'âne étalon dure aussi plus

long-temps que le cheval étalon ; plus il est vieux, plus il paroît ardent, & en général la santé de cet animal est bien plus ferme que celle du cheval ; il est moins delicat, & il n'est pas sujet, à beaucoup près, à un aussi grand nombre de maladies ; les Anciens même ne lui en connoissoient guère d'autres que celle de la morve, à laquelle il est, comme nous l'avons dit, encore bien moins sujet que le cheval.

Il y a parmi les ânes différentes races comme parmi les chevaux, mais que l'on connoît moins, parce qu'on ne les a ni soignés ni suivis avec la même attention ; seulement on ne peut guère douter que tous ne soient originaires des climats chauds : Aristote *(f)* assure qu'il n'y en avoit point de son temps en Scythie, ni dans les autres pays septentrionaux qui avoisinent la Scythie, ni même dans les Gaules, dont le climat, dit-il, ne laisse pas d'être froid ; & il ajoute que le climat froid, ou les empêche de produire, ou les fait dégénérer, & que c'est par cette dernière

(f) Vide Aristot. de generat. animal. lib. II.

raison que dans l'Illyrie, la Thrace & l'Épire ils sont petits & foibles; ils sont encore tels en France, quoiqu'ils y soient déjà assez anciennement naturalisés, & que le froid du climat soit bien diminué depuis deux mille ans par la quantité de forêts abattues & de marais desséchés; mais ce qui paroît encore plus certain, c'est qu'ils sont nouveaux *(g)* pour la Suède & pour les autres pays du nord; ils paroissent être venus originairement d'Arabie, & avoir passé d'Arabie en Égypte, d'Égypte en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie en France, & ensuite en Allemagne, en Angleterre, & enfin en Suède, &c. car ils sont en effet d'autant moins forts & d'autant plus petits, que les climats sont plus froids.

Cette migration paroît assez bien prouvée par le rapport des voyageurs. Chardin *(h)* dit « qu'il y a de deux sortes d'ânes en Perse, les ânes du pays, « qui sont lents & pesans, & dont on ne «

(g) Vide Linnæi Faunam suecicam.

(h) Voyez le voyage de Chardin, *tome II, pages 26 & 27.*

» se sert que pour porter des fardeaux,
» & une race d'ânes d'Arabie, qui sont
» de fort jolies bêtes & les premiers
» ânes du monde; ils ont le poil poli,
» la tête haute, les pieds légers, ils les
» lèvent avec action, marchant bien, &
» l'on ne s'en sert que pour montures;
» les selles qu'on leur met sont comme
» des bâts ronds & plats par-dessus,
» elles sont de drap ou de tapisserie avec
» les harnois & les étriers, on s'assied
» dessus plus vers la croupe que vers le
» cou: il y a de ces ânes qu'on achette
» jusqu'à quatre cents livres, & l'on n'en
» sauroit avoir à moins de vingt-cinq
» pistoles; on les panse comme les che-
» vaux, mais on ne leur apprend autre
» chose qu'à aller l'amble, & l'art de les
» y dresser est de leur attacher les jambes,
» celles de devant & celles de derrière
» du même côté, par deux cordes de
» coton, qu'on fait de la mesure du
» pas de l'âne qui va l'amble, & qu'on
» suspend par une autre corde passée
» dans la sangle à l'endroit de l'étrier;
» des espèces d'écuyers les montent soir

& matin & les exercent à cette alure; « on leur fend les naseaux afin de leur « donner plus d'haleine, & ils vont si « vîte, qu'il faut galopper pour les « suivre. »

Les Arabes, qui sont dans l'habitude de conserver avec tant de soin & depuis si long-temps les races de leurs chevaux, prendroient-ils la même peine pour les ânes? ou plutôt ceci ne semble-t-il pas prouver que le climat d'Arabie est le premier & le meilleur climat pour les uns & pour les autres! de-là ils ont passé en Barbarie *(i)*, en Égypte, où ils sont beaux & de grande taille, aussi-bien que dans les climats excessivement chauds, comme aux Indes & en Guinée *(k)*, où ils sont plus grands, plus forts & meilleurs que les chevaux du pays; ils sont même en grand honneur à Maduré *(l)*, où l'une des plus

(i) Voyez le Voyage de Shaw, *tome I, page 308.*

(k) Voy. le voyage de Guinée de Bosman. *Utrecht, 1705, pages 239 & 240.*

(l) Voyez les Lettres édifiantes, douzième recueil, *page 96.*

conſidérables & des plus nobles tribus des Indes les révère particulièrement, parce qu'ils croient que les ames de toute la nobleſſe paſſent dans le corps des ânes; enfin l'on trouve les ânes en plus grande quantité que les chevaux dans tous les pays méridionaux, depuis le Sénégal, jusqu'à la Chine; on y trouve auſſi des ânes ſauvages plus communément que des chevaux ſauvages. Les Latins, d'après les Grecs, ont appelé l'âne ſauvage *onager*, onagre, qu'il ne faut pas confondre comme l'ont fait quelques Naturaliſtes & pluſieurs voyageurs, avec le zèbre, dont nous donnerons l'hiſtoire à part, parce que le zèbre eſt un animal d'une eſpèce différente de celle de l'âne. L'onagre ou l'âne ſauvage n'eſt point rayé comme le zèbre; & il n'eſt pas à beaucoup près d'une figure auſſi élégante: on trouve des ânes ſauvages dans quelques îles de l'Archipel, & particulièrement dans celle *(m)* de Cérigo; il y en a beaucoup dans les déſerts de

(m) Voyez le recueil de Dapper, *pages 185 & 378.*

Lybie & de Numidie *(n)*, ils sont gris & courent si vîte, qu'il n'y a que les chevaux barbes qui puissent les atteindre à la course; lorsqu'ils voient un homme, ils jettent un cri, font une ruade, s'arrêtent, & ne fuient que lorsqu'on les approche; on les prend dans des piéges & dans les lacs de corde, ils vont par troupes pâturer & boire, on en mange la chair. Il y avoit aussi du temps de Marmol, que je viens de citer, des ânes sauvages dans l'île de Sardaigne, mais plus petits que ceux d'Afrique; & Pietro della Valle, dit *(o)* avoir vu un âne sauvage à Bassora; sa figure n'étoit point différente de celle des ânes domestiques, il étoit seulement d'une couleur plus claire, & il avoit depuis la tête jusqu'à la queue, une raie de poil blond, il étoit aussi beaucoup plus vif & plus léger à la course que les ânes ordinaires.

(y) Vide Leonis Afric. de Africæ descript. tom. II, pag. 52; & l'Afrique de Marmol, *tome I, page 53.*

(o) Voyez les voyages de Pietro della Valle, *tome VIII, page 49.*

Olearius *(p)* rapporte qu'un jour le roi de Perſe le fit monter avec lui dans un petit bâtiment en forme de théâtre pour faire collation de fruits & de confitures ; qu'après le repas on fit entrer trente-deux ânes ſauvages ſur leſquels le Roi tira quelques coups de fuſil & de flèche, & qu'il permit enſuite aux Ambaſſadeurs & autres Seigneurs de tirer ; que ce n'étoit pas un petit divertiſſement de voir ces ânes, chargés qu'ils étoient quelquefois de plus de dix flèches, dont ils incommodoient & bleſſoient les autres quand ils ſe mêloient avec eux, de ſorte qu'ils ſe mettoient à ſe mordre & à ruer les uns contre les autres d'une étrange façon, & que quand on les eut tous abattus & couchés de rang devant le Roi, on les envoya à Iſpahan à la cuiſine de la Cour ; les Perſans faiſant un ſi grand état de la chair de ces ânes ſauvages, qu'ils en ont fait un proverbe, &c. Mais il n'y a pas apparence que ces trente-deux ânes ſauvages fuſſent tous pris dans les

(p) Voyez le voyage d'Adam Olearius. *Paris, 1656, tome I, page 511.*

forêts, & c'étoient probablement des ânes qu'on élevoit dans de grands parcs pour avoir le plaisir de les chasser & de les manger.

On n'a point trouvé d'ânes en Amérique, non plus que de chevaux, quoique le climat, sur-tout celui de l'Amérique méridionale, leur convienne autant qu'aucun autre; ceux que les Espagnols y ont transportés d'Europe, & qu'ils ont abandonnés dans les grandes îles & dans le continent, y ont beaucoup multiplié, & l'on y trouve *(q)* en plusieurs endroits des ânes sauvages qui vont par troupes, & que l'on prend dans des piéges comme les chevaux sauvages.

L'ane avec la jument produit les grands mulets, le cheval avec l'ânesse produit les petits mulets, différens des premiers à plusieurs égards, mais nous nous réservons de traiter en particulier de la génération des mulets, des jumars, &c. & nous terminerons l'histoire de l'âne par celle de ses propriétés & des

(q) Voyez le nouveau voyage aux îles de l'Amérique. *Paris, 1722, tome II, page 293.*

usages auxquels nous pouvons l'employer.

Comme les ânes sauvages sont inconnus dans ces climats, nous ne pouvons pas dire si leur chair est en effet bonne à manger; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que celle des ânes domestiques est très-mauvaise, & plus mauvaise, plus dure, plus désagréablement insipide que celle du cheval; Galien *(r)* dit même que c'est un aliment pernicieux & qui donne des maladies; le lait d'ânesse au contraire est un remède éprouvé & spécifique pour certains maux, & l'usage de ce remède s'est conservé depuis les Grecs jusqu'à nous; pour l'avoir de bonne qualité, il faut choisir une ânesse jeune, saine, bien en chair, qui ait mis bas depuis peu de temps, & qui n'ait pas été couverte depuis; il faut lui ôter l'ânon qu'elle alaite, la tenir propre, la bien nourrir de foin, d'avoine, d'orge & d'herbes dont les qualités salutaires puissent influer sur la maladie, avoir attention de ne pas laisser refroidir le lait, & même ne le pas exposer à l'air, ce

(r) *Vide Galen. de aliment. facult.* lib. III.

qui

qui le gâteroit en peu de temps.

Les Anciens attribuoient aussi beaucoup de vertus médicinales au sang, à l'urine, &c. de l'âne, & beaucoup d'autres qualités spécifiques à la cervelle, au cœur, au foie, &c. de cet animal; mais l'expérience a détruit, ou du moins n'a pas confirmé ce qu'ils nous en disent.

Comme la peau de l'âne est très-dure & très-élastique, on l'emploie utilement à différens usages, on en fait des cribles, des tambours, & de très-bons souliers; on en fait du gros parchemin pour les tablettes de poche, que l'on enduit d'une couche légère de plâtre; c'est aussi avec le cuir de l'âne que les Orientaux font le sagri *(s)*, que nous appelons *chagrin*. Il y a apparence que les os, comme la peau de cet animal, sont aussi plus durs que les os des autres animaux, puisque les Anciens en faisoient des flûtes, & qu'ils les trouvoient plus sonnantes que tous les autres os.

L'âne est peut-être de tous les animaux celui qui, relativement à son volume, peut porter les plus grands poids; &

(s) Voyez le voyage de Thévenot. *T. II, p. 64.*

comme il ne coûte presque rien à nourrir, & qu'il ne demande, pour ainsi dire, aucun soin, il est d'une grande utilité à la campagne, au moulin, &c. Il peut aussi servir de monture, toutes ses allures sont douces, & il bronche moins que le cheval; on le met souvent à la charrue dans les pays où le terrein est léger, & son fumier est un excellent engrais pour les terres fortes & humides.



LE BŒUF.

LA ſurface de la terre, parée de ſa verdure, eſt le fonds inépuiſable & commun duquel l'homme & les animaux tirent leur ſubſiſtance ; tout ce qui a vie dans la Nature vit ſur ce qui végète, & les végétaux vivent à leur tour des débris de tout ce qui a vécu & végète ; pour vivre il faut détruire, & ce n'eſt en effet qu'en détruiſant des êtres que les animaux peuvent ſe nourrir & ſe multiplier. Dieu en créant les premiers individus de chaque eſpèce d'animal & de végétal, a non-ſeulement donné la forme à la pouſſière de la terre, mais il l'a rendue vivante & animée, en renfermant dans chaque individu une quantité plus ou moins grande de principes actifs, de molécules organiques vivantes, indeſtructibles *(a)* & communes à tous les êtres organiſés : ces molécules paſſent de corps en corps, & ſervent également

(a) Voyez le chapitre VI & ſuivans du troiſième volume de cette Hiſtoire Naturelle.

à la vie actuelle & à la continuation de la vie, à la nutrition, à l'accroissement de chaque individu; & après la dissolution du corps, après sa destruction, sa réduction en cendres, ces molécules organiques, sur lesquelles la mort ne peut rien, survivent, circulent dans l'Univers, passent dans d'autres êtres & y portent la nourriture & la vie : toute production, tout renouvellement, tout accroissement par la génération, par la nutrition, par le développement, supposent donc une destruction précédente, une conversion de substance, un transport de ces molécules organiques qui ne se multiplient pas, mais qui, subsistant toujours en nombre égal, rendent la Nature toujours également vivante, la terre également peuplée, & toujours également resplendissante de la première gloire de celui qui l'a créée.

À prendre les êtres en général, le total de la quantité de vie est donc toujours le même, & la mort qui semble tout détruire, ne détruit rien de cette vie primitive & commune à toutes les espèces d'êtres organisés : comme toutes

les autres puiſſances ſubordonnées & ſubalternes, la mort n'attaque que les individus, ne frappe que la ſurface, ne détruit que la forme, ne peut rien ſur la matière, & ne fait aucun tort à la Nature qui n'en brille que davantage, qui ne lui permet pas d'anéantir les eſpèces, mais la laiſſe moiſſonner les individus & les détruire avec le temps, pour ſe montrer elle-même indépendante de la mort & du temps, pour exercer à chaque inſtant ſa puiſſance toujours active, manifeſter ſa plénitude par ſa fécondité, & faire de l'Univers, en reproduiſant, en renouvelant les êtres, un théâtre toujours rempli, un ſpectacle toujours nouveau.

Pour que les êtres ſe ſuccèdent, il eſt donc néceſſaire qu'ils ſe détruiſent entr'eux; pour que les animaux ſe nourriſſent & ſubſiſtent, il faut qu'ils détruiſent des végétaux ou d'autres animaux; & comme avant & après la deſtruction la quantité de vie reſte toujours la même, il ſemble qu'il devroit être indifférent à la Nature que telle ou

telle eſpèce détruisît plus ou moins; cependant, comme une mère économe, au ſein même de l'abondance, elle a fixé des bornes à la dépenſe & prévenu le dégât apparent, en ne donnant qu'à peu d'eſpèces d'animaux l'inſtinct de ſe nourrir de chair, elle a même réduit à un aſſez petit nombre d'individus ces eſpèces voraces & carnaſſières, tandis qu'elle a multiplié bien plus abondamment & les eſpèces & les individus de ceux qui ſe nourriſſent de plantes, & que dans les végétaux elle ſemble avoir prodigué les eſpèces, & répandu dans chacune avec profuſion le nombre & la fécondité. L'homme a peut-être beaucoup contribué à ſeconder ſes vues, à maintenir & même à établir cet ordre ſur la terre; car dans la mer on retrouve cette indifférence que nous ſuppoſions, toutes les eſpèces ſont preſque également voraces, elles vivent ſur elles-mêmes ou ſur les autres, & s'entre-dévorent perpétuellement ſans jamais ſe détruire, parce que la fécondité y eſt auſſi grande que la déprédation, & que

presque toute la nourriture ; toute la consommation tourne au profit de la reproduction.

L'homme sait user en maître de sa puissance sur les animaux, il a choisi ceux dont la chair flatte son goût, il en a fait des esclaves domestiques, il les a multipliés plus que la Nature ne l'auroit fait, il en a formé des troupeaux nombreux, & par les soins qu'il prend de les faire naître, il semble avoir acquis le droit de se les immoler ; mais il étend ce droit bien au-delà de ses besoins, car indépendamment de ces espèces qu'il s'est assujetties, & dont il dispose à son gré, il fait aussi la guerre aux animaux sauvages, aux oiseaux, aux poissons, il ne se borne pas même à ceux du climat qu'il habite, il va chercher au loin, & jusqu'au milieu des mers, de nouveaux mets, & la Nature entière semble suffire à peine à son intempérance & à l'inconstante variété de ses appétits ; l'homme consomme, engloutit lui seul plus de chair que tous les animaux ensemble n'en dévorent ; il est donc le plus grand destructeur, &

c'est plus par abus que par nécessité; au lieu de jouir modérément des biens qui lui sont offerts, au lieu de les dispenser avec équité, au lieu de réparer à mesure qu'il détruit, de renouveler lorsqu'il anéantit, l'homme riche met toute sa gloire à consommer, toute sa grandeur à perdre en un jour à sa table plus de biens qu'il n'en faudroit pour faire subsister plusieurs familles; il abuse également & des animaux & des hommes, dont le reste demeure affamé, languit dans la misère, & ne travaille que pour satisfaire à l'appétit immodéré & à la vanité encore plus insatiable de cet homme, qui, détruisant les autres par la disette, se détruit lui-même par les excès.

Cependant l'homme pourroit, comme l'animal, vivre de végétaux; la chair qui paroît être si analogue à la chair, n'est pas une nourriture meilleure que les graines ou le pain, ce qui fait la vraie nourriture, celle qui contribue à la nutrition, au développement, à l'accroissement & à l'entretien du corps, n'est pas cette matière brute qui com-

poſe à nos yeux la texture de la chair ou de l'herbe, mais ce ſont les molécules organiques que l'un & l'autre contiennent, puiſque le bœuf, en paiſſant l'herbe, acquiert autant de chair que l'homme ou que les animaux qui ne vivent que de chair & de ſang : la ſeule différence réelle qu'il y ait entre ces alimens, c'eſt qu'à volume égal, la chair, le blé, les graines contiennent beaucoup plus de molécules organiques que l'herbe, les feuilles, les racines & les autres parties des plantes, comme nous nous en ſommes aſſurés en obſervant les infuſions de ces différentes matières ; en ſorte que l'homme & les animaux dont l'eſtomac & les inteſtins n'ont pas aſſez de capacité pour admettre un très-grand volume d'alimens, ne pourroient pas prendre aſſez d'herbe pour en tirer la quantité de molécules organiques néceſſaire à leur nutrition ; & c'eſt par cette raiſon que l'homme & les autres animaux qui n'ont qu'un eſtomac ne peuvent vivre que de chair ou de graines, qui dans un petit volume contiennent une très-grande quantité

de ces molécules organiques nutritives, tandis que le bœuf & les autres animaux ruminans qui ont plusieurs estomacs, dont l'un est d'une très-grande capacité, & qui par conséquent peuvent se remplir d'un grand volume d'herbe en tirent assez de molécules organiques pour se nourrir, croître & multiplier; la quantité compense ici la qualité de la nourriture, mais le fonds en est le même, c'est la même matière, ce sont les mêmes molécules organiques qui nourrissent le bœuf, l'homme & tous les animaux.

On ne manquera pas de m'opposer que le cheval n'a qu'un estomac, & même assez petit; que l'âne, le lièvre & d'autres animaux qui vivent d'herbe n'ont aussi qu'un estomac, & que par conséquent cette explication, quoique vraisemblable, n'en est peut-être ni plus vraie, ni mieux fondée; cependant, bien loin que ces exceptions apparentes la détruisent, elles me paroissent au contraire la confirmer, car quoique le cheval & l'âne n'aient qu'un estomac, ils ont des poches dans les intestins,

d'une ſi grande capacité, qu'on peut les comparer à la panſe des animaux ruminans, & les lièvres ont l'inteſtin cœcum d'une ſi grande longueur & d'un tel diamètre, qu'il équivaut au moins à un ſecond eſtomac; ainſi il n'eſt pas étonnant que ces animaux puiſſent ſe nourrir d'herbe, & en général on trouvera toujours que c'eſt de la capacité totale de l'eſtomac & des inteſtins que dépend dans les animaux la diverſité de leur manière de ſe nourrir; car les ruminans, comme le bœuf, le bélier, le chameau, &c. ont quatre eſtomacs & des inteſtins d'une longueur prodigieuſe; auſſi vivent-ils d'herbe, & l'herbe ſeule leur ſuffit: les chevaux, les ânes, les lièvres, les lapins, les cochons d'inde, &c. n'ont qu'un eſtomac, mais ils ont un cœcum qui équivaut à un ſecond eſtomac, & ils vivent d'herbe & de graines; les ſangliers, les hériſſons, les écureuils, &c. dont l'eſtomac & les boyaux ſont d'une moindre capacité, ne mangent que peu d'herbe, & vivent de graines, de fruits & de racines; & ceux qui, comme les loups, les

renards, les tigres, &c. ont l'estomac & les intestins d'une plus petite capacité que tous les autres, relativement au volume de leur corps, sont obligés, pour vivre, de choisir les nourritures les plus succulentes, les plus abondantes en molécules organiques, & de manger de la chair & du sang, des graines & des fruits.

C'est donc sur ce rapport physique & nécessaire, beaucoup plus que sur la convenance du goût, qu'est fondée la diversité que nous voyons dans les appétits des animaux; car si la nécessité ne les déterminoit pas plus souvent que le goût, comment pourroient-ils dévorer la chair infecte & corrompue avec autant d'avidité que la chair succulente & fraîche! pourquoi mangeroient-ils également de toutes sortes de chair! nous voyons que les chiens domestiques qui ont de quoi choisir refusent assez constamment certaines viandes, comme la bécasse, la grive, le cochon, &c. tandis que les chiens sauvages, les loups, les renards, &c. mangent également, & la chair du cochon, & la bécasse, & les oiseaux de toutes espèces, & même

les grenouilles, car nous en avons trouvé deux dans l'eſtomac d'un loup; & lorſque la chair ou le poiſſon leur manque, ils mangent des fruits, des graines, des raiſins, &c. & ils préfèrent toujours tout ce qui, dans un petit volume, contient une grande quantité de parties nutritives, c'eſt-à-dire, de molécules organiques propres à la nutrition & à l'entretien du corps.

Si ces preuves ne paroiſſent pas ſuffiſantes, que l'on conſidère encore la manière dont on nourrit le bétail que l'on veut engraiſſer; on commence par la caſtration, ce qui ſupprime la voie par laquelle les molécules organiques s'échappent en plus grande abondance; enſuite, au lieu de laiſſer le bœuf à ſa pâture ordinaire & à l'herbe pour toute nourriture, on lui donne du ſon, du grain, des navets, des alimens en un mot plus ſubſtantiels que l'herbe, & en très-peu de temps la quantité de la chair de l'animal augmente, les ſucs & la graiſſe abondent, & font d'une chair aſſez dure & aſſez sèche par

elle-même, une viande ſucculente & ſi bonne, qu'elle fait la baſe de nos meilleurs repas.

Il réſulte auſſi de ce que nous venons de dire, que l'homme, dont l'eſtomac & les inteſtins ne ſont pas d'une très-grande capacité relativement au volume de ſon corps, ne pourroit pas vivre d'herbe ſeule; cependant il eſt prouvé par les faits, qu'il pourroit bien vivre de pain, de légumes & d'autres graines de plantes, puiſqu'on connoît des nations entières & des ordres d'hommes auxquels la religion défend de manger de rien qui ait eu vie; mais ces exemples appuyés même de l'autorité de Pythagore & recommandés par quelques Médecins trop amis de la diète, ne me paroiſſent pas ſuffiſans pour nous convaincre qu'il y eût à gagner pour la ſanté des hommes & pour la multiplication du genre humain à ne vivre que de légumes & de pain, d'autant plus que les gens de la campagne, que le luxe des villes & la ſomptuoſité de nos tables réduiſent à

cette façon de vivre, languiſſent & dépériſſent plus tôt que les hommes de l'état mitoyen, auxquels l'inanition & les excès ſont également inconnus.

Après l'homme, les animaux qui ne vivent que de chair ſont les plus grands deſtructeurs, ils ſont en même temps & les ennemis de la Nature & les rivaux de l'homme; ce n'eſt que par une attention toujours nouvelle & par des ſoins prémédités & ſuivis qu'il peut conſerver ſes troupeaux, ſes volailles, &c. en les mettant à l'abri de la ſerre de l'oiſeau de proie & de la dent carnaſſière du loup, du renard, de la fouine, de la belette, &c. ce n'eſt que par une guerre continuelle qu'il peut défendre ſon grain, ſes fruits, toute ſa ſubſiſtance, & même ſes vêtemens, contre la voracité des rats, des chenilles, des ſcarabées, des mites, &c. car les inſectes ſont auſſi de ces bêtes qui dans le monde font plus de mal que de bien; au lieu que le bœuf, le mouton & les autres animaux qui paiſſent l'herbe, non-ſeulement ſont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme,

puisqu'ils le nourrissent, mais sont encore ceux qui consomment & dépensent le moins; le bœuf sur-tout est à cet égard l'animal par excellence, car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, & même il améliore le fonds sur lequel il vit, il engraisse son pâturage, au lieu que le cheval & la plupart des autres animaux amaigrissent en peu d'années les meilleures prairies.

Mais ce ne sont pas là les seuls avantages que le bétail procure à l'homme; sans le bœuf les pauvres & les riches auroient beaucoup de peine à vivre, la terre demeureroit inculte, les champs, & même les jardins seroient secs & stériles; c'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne, il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre, il fait toute la force de l'agriculture; autrefois il faisoit toute la richesse des hommes, & aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des États, qui ne peuvent se soutenir & fleurir que par la culture des terres & par l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls biens réels,

tous les autres, & même l'or & l'argent, n'étant que des biens arbitraires, des repréſentations, des monnoies de crédit, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval, l'âne, le chameau, &c. pour porter des fardeaux, la forme de ſon dos & de ſes reins le démontre, mais la groſſeur de ſon cou & la largeur de ſes épaules indiquent aſſez qu'il eſt propre à tirer & à porter le joug, c'eſt auſſi de cette manière qu'il tire le plus avantageuſement, & il eſt ſingulier que cet uſage ne ſoit pas général, & que dans des provinces entières on l'oblige à tirer par les cornes; la ſeule raiſon qu'on ait pu m'en donner, c'eſt que quand il eſt attelé par les cornes on le conduit plus aiſément; il a la tête très-forte & il ne laiſſe pas de tirer aſſez bien de cette façon, mais avec beaucoup moins d'avantage que quand il tire par les épaules; il ſemble avoir été fait exprès pour la charrue, la maſſe de ſon corps, la lenteur de ſes mou-

vemens, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité & à sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, & plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante & toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts : le cheval, quoique peut-être aussi fort que le bœuf, est moins propre à cet ouvrage, il est trop élevé sur ses jambes, ses mouvemens sont trop grands, trop brusques, & d'ailleurs il s'impatiente & se rebute trop aisément ; on lui ôte même toute la légèreté, toute la souplesse de ses mouvemens, toute la grâce de son attitude & de sa démarche, lorsqu'on le réduit à ce travail pesant, pour lequel il faut plus de constance que d'ardeur, plus de masse que de vîtesse, & plus de poids que de ressorts.

Dans les espèces d'animaux dont l'homme a fait des troupeaux & où la multiplication est l'objet principal, la femelle est plus nécessaire, plus utile que le mâle; le produit de la vache est un bien qui croît & qui se renouvelle

à chaque inſtant; la chair du veau eſt une nourriture auſſi abondante que ſaine & délicate, le lait eſt l'aliment des enfans, le beurre l'aſſaiſonnement de la plupart de nos mets, le fromage la nourriture la plus ordinaire des habitans de la campagne: que de pauvres familles ſont aujourd'hui réduites à vivre de leur vache! ces mêmes hommes qui tous les jours, & du matin au ſoir, gémiſſent dans le travail & ſont courbés ſur la charrue, ne tirent de la terre que du pain noir, & ſont obligés de céder à d'autres la fleur, la ſubſtance de leur grain, c'eſt par eux & ce n'eſt pas pour eux que les moiſſons ſont abondantes; ces mêmes hommes qui élèvent, qui multiplient le bétail, qui le ſoignent & s'en occupent perpétuellement, n'oſent jouir du fruit de leurs travaux, la chair de ce bétail eſt une nourriture dont ils ſont forcés de s'interdire l'uſage, réduits par la néceſſité de leur condition, c'eſt-à-dire, par la dureté des autres hommes, à vivre comme les chevaux, d'orge & d'avoine ou de légumes groſſiers, & de lait aigre.

On peut auſſi faire ſervir la vache à la charrue, & quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi forte que le bœuf, elle ne laiſſe pas de le remplacer ſouvent : mais lorſqu'on veut l'employer à cet uſage, il faut avoir attention de l'aſſortir, autant qu'on le peut, avec un bœuf de ſa taille & de ſa force, ou avec une autre vache, afin de conſerver l'égalité du trait & de maintenir le ſoc en équilibre entre ces deux puiſſances ; moins elles ſont inégales, & plus le labour de la terre en eſt régulier : au reſte, on emploie ſouvent ſix & juſqu'à huit bœufs dans les terreins fermes ; & ſur-tout dans les friches, qui ſe lèvent par groſſes mottes & par quartiers, au lieu que deux vaches ſuffiſent pour labourer les terreins meubles & ſablonneux : on peut auſſi dans ces terreins légers pouſſer à chaque fois le ſillon beaucoup plus loin que dans les terreins forts. Les Anciens avoit borné à une longueur de cent vingt pas la plus grande étendue du ſillon que le bœuf devoit tracer par une continuité non interrompue d'efforts & de mouvemens, après quoi,

ſiſoient-ils, il faut ceſſer de l'exciter & le laiſſer reprendre haleine pendant quelques momens avant de pourſuivre le même ſillon ou d'en commencer un autre; mais les Anciens faiſoient leurs délices de l'étude de l'agriculture, & mettoient leur gloire à labourer eux-mêmes, ou du moins à favoriſer le laboureur, à épargner la peine du cultivateur & du bœuf; & parmi nous ceux qui jouiſſent le plus des biens de cette terre, ſont ceux qui ſavent le moins eſtimer, encourager, ſoutenir l'art de la cultiver.

Le taureau ſert principalement à la propagation de l'eſpèce, & quoiqu'on puiſſe auſſi le ſoumettre au travail, on eſt moins ſûr de ſon obéiſſance, & il faut être en garde contre l'uſage qu'il peut faire de ſa force: la Nature a fait cet animal indocile & fier, dans le temps du rut il devient indomptable, & ſouvent furieux; mais par la caſtration l'on détruit la ſource de ces mouvemens impétueux, & l'on ne retranche rien à ſa force, il n'en eſt que plus gros, plus maſſif, plus peſant & plus propre

à l'ouvrage auquel on le destine ; il devient aussi plus traitable, plus patient, plus docile & moins incommode aux autres : un troupeau de taureaux ne seroit qu'une troupe effrénée que l'homme ne pourroit ni dompter ni conduire.

La manière dont se fait cette opération est assez connue des gens de la campagne, cependant il y a sur cela des usages très-différens dont on n'a peut-être pas assez observé les différens effets ; en général l'âge le plus convenable à la castration est l'âge qui précède immédiatement la puberté, pour le bœuf c'est dix-huit mois ou deux ans, ceux qu'on y soumet plus tôt périssent presque tous ; cependant les jeunes veaux auxquels on ôte les testicules quelque temps après leur naissance, & qui survivent à cette opération si dangereuse à cet âge, deviennent des bœufs plus grands, plus gros, plus gras que ceux auxquels on ne fait la castration qu'à deux, trois ou quatre ans ; mais ceux-ci paroissent conserver plus de courage & d'activité, & ceux

qui ne la ſubiſſent qu'à l'âge de ſix, ſept ou huit ans ne perdent preſque rien des autres qualités du ſexe maſculin, ils ſont plus impétueux, plus indociles que les autres bœufs : & dans le temps de la chaleur des femelles ils cherchent encore à s'en approcher, mais il faut avoir ſoin de les en écarter; l'accouplement & même le ſeul attouchement du bœuf, fait naître à la vulve de la vache des eſpèces de carnoſités ou de verrues, qu'il faut détruire & guérir en y appliquant un fer rouge; ce mal peut provenir de ce que ces bœufs qu'on n'a que *biſtournés*, c'eſt-à-dire, auxquels on a ſeulement comprimé les teſticules, & ſerré & tordu les vaiſſeaux qui y aboutiſſent, ne laiſſent pas de répandre une liqueur apparemment à demi purulente, & qui peut cauſer des ulcères à la vulve de la vache, leſquels dégénèrent enſuite en carnoſités.

Le printemps eſt la ſaiſon où les vaches ſont le plus communément en chaleur; la plupart dans ce pays-ci reçoivent le taureau & deviennent pleines

depuis le 15 avril jusqu'au 15 juillet, mais il ne laisse pas d'y en avoir beaucoup dont la chaleur est plus tardive, & d'autres dont la chaleur est plus précoce, elles portent neuf mois, & mettent bas au commencement du dixième; on a donc des veaux en quantité depuis le 15 janvier jusqu'au 15 avril, on en a aussi pendant tout l'été assez abondamment, & l'automne est le temps où ils sont le plus rares. Les signes de la chaleur de la vache ne sont point équivoques, elle mugit alors très-fréquemment & plus violemment que dans les autres temps, elle saute sur les vaches, sur les bœufs, & même sur les taureaux, la vulve est gonflée & proéminente au dehors; il faut profiter du temps de cette forte chaleur pour lui donner le taureau; si on laissoit diminuer cette ardeur la vache ne retiendroit pas aussi sûrement.

Le taureau doit être choisi, comme le cheval étalon, parmi les plus beaux de son espèce, il doit être gros, bien fait & en bonne chair, il doit avoir l'œil noir, le regard fier, le front ouvert,

la

la tête courte, les cornes grosses, courtes & noires, les oreilles longues & velues, le muffle grand, le nez court & droit, le cou charnu & gros, les épaules & la poitrine larges, les reins fermes, le dos droit, les jambes grosses & charnues, la queue longue & bien couverte de poil, l'alure ferme & sûre &, le poil rouge *(b)*. Les vaches retiennent souvent dès la première, seconde ou troisième fois, & si-tôt qu'elles sont pleines le taureau refuse de les couvrir, quoiqu'il y ait encore apparence de chaleur; mais ordinairement la chaleur cesse presque aussitôt qu'elles ont conçu, & elles refusent aussi elles-mêmes les approches du taureau.

Les vaches sont aussi sujettes à avorter lorsqu'on ne les ménage pas & qu'on les met à la charrue, au charroi, &c. Il faut même les soigner davantage & les suivre de plus près lorsqu'elles sont pleines que dans les autres temps, afin de les empêcher de sauter des haies, des fossés, &c. il faut aussi les mettre

(b) Voyez la nouvelle maison rustique. *Paris*, 1749; *tome I, page 198.*

dans les pâturages les plus gras, & dans un terrein qui, sans être trop humide & marécageux, soit cependant très-abondant en herbe : six semaines ou deux mois avant qu'elles mettent bas, on les nourrira plus largement qu'à l'ordinaire, en leur donnant à l'étable de l'herbe pendant l'été, & pendant l'hiver du son le matin ou de la luzerne, du sainfoin, &c. on cessera aussi de les traire dans ce même temps, le lait leur est alors plus nécessaire que jamais pour la nourriture de leur fœtus; aussi y a-t-il des vaches dont le lait tarit absolument un mois ou six semaines avant qu'elles mettent bas, celles qui ont du lait jusqu'aux derniers jours sont les meilleures mères & les meilleures nourrices; mais ce lait des derniers temps est généralement mauvais & peu abondant. Il faut les mêmes attentions pour l'accouchement de la vache que pour celui de la jument, & même il paroît qu'il en faut davantage, car la vache qui met bas paroît être plus épuisée, plus fatiguée que la jument; on ne peut se dispenser de la mettre dans une étable

éparée, où il faut qu'elle ſoit chaude-
nent & commodément ſur de la bonne
tière, & de la bien nourrir, en lui
lonnant pendant dix ou douze jours
le la farine de fèves, de blé ou d'a-
oine, &c. délayée avec de l'eau ſalée,
: abondamment de la luzerne, du ſain-
oin ou de bonne herbe bien mûre;
e temps ſuffit ordinairement pour la
établir, après quoi on la remet par
egrés à la vie commune & au pâturage,
eulement il faut encore avoir l'atten-
ion de lui laiſſer tout ſon lait pendant
es deux premiers mois, le veau profi-
era davantage, & d'ailleurs le lait de
es premiers temps n'eſt pas de bonne
ualité.

On laiſſe le jeune veau auprès de ſa
nère pendant les cinq ou ſix premiers
ours, afin qu'il ſoit toujours chaude-
nent, & qu'il puiſſe teter auſſi ſouvent
u'il en a beſoin; mais il croît & ſe
ortifie aſſez dans ces cinq ou ſix jours,
our qu'on ſoit dès-lors obligé de l'en
éparer ſi l'on veut la ménager, car il
épuiſeroit s'il étoit toujours auprès
'elle; il ſuffira de le laiſſer teter deux

ou trois fois par jour, & si l'on veut lui faire une bonne chair & l'engraisser promptement, on lui donnera tous les jours des œufs cruds, du lait bouilli, de la mie de pain; au bout de quatre ou cinq semaines ce veau sera excellent à manger: on pourra donc ne laisser teter que trente ou quarante jours les veaux qu'on voudra livrer au boucher, mais il faudra laisser au lait pendant deux mois au moins ceux qu'on voudra nourrir, plus on les laissera teter, plus ils deviendront gros & forts; on préférera pour les élever ceux qui seront nés aux mois d'avril, mai & juin, les veaux qui naissent plus tard ne peuvent acquérir assez de force pour résister aux injures de l'hiver suivant, ils languissent par le froid, & périssent presque tous. A deux, trois ou quatre mois on sévrera donc les veaux qu'on veut nourrir, & avant de leur ôter le lait absolument, on leur donnera un peu de bonne herbe ou de foin fin, pour qu'ils commencent à s'accoutumer à cette nouvelle nourriture, après quoi on les séparera tout-à-fait de leur mère, & on ne les

en laiſſera point approcher ni à l'étable ni au pâturage, où cependant on les mènera tous les jours, & où on les laiſſera du matin au ſoir pendant l'été; mais dès que le froid commencera à ſe faire ſentir en automne, il ne faudra les laiſſer ſortir que tard dans la matinée & les ramener de bonne heure le ſoir; & pendant l'hiver, comme le grand froid leur eſt extrêmement contraire, on les tiendra chaudement dans une étable bien fermée & bien garnie de litière, on leur donnera, avec l'herbe ordinaire, du ſainfoin, de la luzerne, &c. & on ne les laiſſera ſortir que par les temps doux; il leur faut beaucoup de ſoins pour paſſer ce premier hiver, c'eſt le temps le plus dangereux de leur vie, car ils ſe fortifieront aſſez pendant l'été ſuivant, pour ne plus craindre le froid du ſecond hiver.

La vache eſt à dix-huit mois en pleine puberté, & le taureau à deux ans, mais quoiqu'ils puiſſent déjà engendrer à cet âge, on fera bien d'attendre juſqu'à trois ans avant de leur permettre de s'accoupler; ces animaux

ſont dans leur grande force depuis trois ans juſqu'à neuf, après cela les vaches & les taureaux ne ſont plus propres qu'à être engraiſſés & livrés au boucher : comme ils prennent en deux ans la plus grande partie de leur accroiſſement, la durée de leur vie eſt auſſi, comme dans la plupart des autres eſpèces d'animaux, à peu près de ſept fois deux ans, & communément ils ne vivent guère que quatorze ou quinze ans.

Dans tous les animaux quadrupèdes, la voix du mâle eſt plus forte & plus grave que celle de la femelle, & je ne crois pas qu'il y ait d'exception à cette règle; quoique les Anciens aient écrit que la vache, le bœuf & même le veau avoient la voix plus grave que le taureau, il eſt très-certain que le taureau a la voix beaucoup plus forte, puiſqu'il ſe fait entendre de bien plus loin que la vache, le bœuf ou le veau : ce qui a fait croire qu'il avoit la voix moins grave, c'eſt que ſon mugiſſement n'eſt pas un ſon ſimple, mais un ſon compoſé de deux ou trois octaves, dont la plus élevée frappe le plus l'oreille ; & en y

faiſant attention, l'on entend en même temps un ſon grave, & plus grave que celui de la voix de la vache, du bœuf & du veau, dont les mugiſſemens ſont auſſi bien plus courts : le taureau ne mugit que d'amour, la vache mugit plus ſouvent de peur & d'horreur que d'amour, & le veau mugit de douleur, de beſoin de nourriture & de deſir de ſa mère.

Les animaux les plus peſans & les plus pareſſeux ne ſont pas ceux qui dorment le plus profondément ni le plus long-temps : le bœuf dort, mais d'un ſommeil court & léger, il ſe réveille au moindre bruit ; il ſe couche ordinairement ſur le côté gauche, & le rein ou rognon de ce côté gauche eſt toujours plus gros & plus chargé de graiſſe que le rognon du côté droit.

Les bœufs, comme les autres animaux domeſtiques, varient pour la couleur ; cependant le poil roux paroît être le plus commun, & plus il eſt rouge, plus il eſt eſtimé : on fait cas auſſi du poil noir, & on prétend que les bœufs ſous poil bai durent long - temps ; que

les bruns durent moins & ſe rebutent de bonne heure ; que les gris, les pommelés & les blancs ne valent rien pour le travail & ne ſont propres qu'à être engraiſſés ; mais de quelque couleur que ſoit le poil du bœuf, il doit être luiſant, épais & doux au toucher, car s'il eſt rude, mal uni ou dégarni, on a raiſon de ſuppoſer que l'animal ſouffre, ou du moins qu'il n'eſt pas d'un fort tempérament. Un bon bœuf pour la charrue ne doit être ni trop gras, ni trop maigre, il doit avoir la tête courte & ramaſſée, les oreilles grandes, bien velues & bien unies, les cornes fortes, luiſantes & de moyenne grandeur, le front large, les yeux gros & noirs, le muffle gros & camus, les naſeaux bien ouverts, les dents blanches & égales, les lèvres noires, le cou charnu, les épaules groſſes & peſantes, la poitrine large, le *fanon,* c'eſt-à-dire, la peau du devant pendante juſque ſur les genoux, les reins fort larges, le ventre ſpacieux & tombant, les flancs grands, les hanches longues, la croupe épaiſſe, les jambes & les cuiſſes groſſes

& nerveuſes; le dos droit & plein, la queue pendante juſqu'à terre & garnie de poils touffus & fins, les pieds fermes, le cuir groſſier & maniable, les muſcles élevés & l'ongle court & large *(c)*; il faut auſſi qu'il ſoit ſenſible à l'aiguillon, obéiſſant à la voix & bien dreſſé, mais ce n'eſt que peu à peu, & en s'y prenant de bonne heure, qu'on peut accoutumer le bœuf à porter le joug volontiers, & à ſe laiſſer conduire aiſément : dès l'âge de deux ans & demi ou trois ans au plus tard, il faut commencer à l'apprivoiſer & à le ſubjuguer; ſi l'on attend plus tard il devient indocile, & ſouvent indomptable; la patience, la douceur, & même les careſſes, ſont les ſeuls moyens qu'il faut employer, la force & les mauvais traitemens ne ſerviroient qu'à le rebuter pour toujours; il faut donc lui frotter le corps, le careſſer, lui donner de temps en temps de l'orge bouilli, des fèves concaſſées, & d'autres nourritures de cette eſpèce, dont il eſt le

(c) Voyez la nouvelle maiſon ruſtique, *tome I, page 279.*

plus friand, & toutes mêlées de sel qu'il aime beaucoup; en même temps on lui liera souvent les cornes, quelques jours après on le mettra au joug, & on lui fera traîner la charrue avec un autre bœuf de même taille & qui sera tout dressé; on aura soin de les attacher ensemble à la mangeoire, de les mener de même au pâturage, afin qu'ils se connoissent & s'habituent à n'avoir que des mouvemens communs, & l'on n'emploiera jamais l'aiguillon dans les commencemens, il ne serviroit qu'à le rendre plus intraitable; il faudra aussi le ménager & ne le faire travailler qu'à petites reprises, car il se fatigue beaucoup tant qu'il n'est pas tout-à-fait dressé, & par la même raison, on le nourrira plus largement alors que dans les autres temps.

Le bœuf ne doit servir que depuis trois ans jusqu'à dix, on fera bien de le tirer alors de la charrue pour l'engraisser & le vendre, la chair en sera meilleure que si l'on attendoit plus long-temps. On reconnoît l'âge de cet animal par les dents & par les cornes;

ſes premières dents du devant tombent à dix mois, & ſont remplacées par d'autres qui ne ſont pas ſi blanches & qui ſont plus larges, à ſeize mois les dents voiſines de celles du milieu tombent & ſont auſſi remplacées par d'autres, & à trois ans toutes les dents inciſives ſont renouvelées, elles ſont alors égales, longues & aſſez blanches; à meſure que le bœuf avance en âge elles s'uſent & deviennent inégales & noires: c'eſt la même choſe pour le taureau & pour la vache, ainſi la caſtration ni le ſexe ne changent rien à la crue & à la chute des dents; cela ne change rien non plus à la chute des cornes, car elles tombent également à trois ans au taureau, au bœuf & à la vache, & elles ſont remplacées par d'autres cornes qui, comme les ſecondes dents, ne tombent plus; celles du bœuf & de la vache deviennent ſeulement plus groſſes & plus longues que celles du taureau, l'accroiſſement de ces ſecondes cornes ne ſe fait pas d'une manière uniforme & par un développement égal; la première année, c'eſt-à-dire, la

quatrième année de l'âge du bœuf, il lui pousse deux petites cornes pointues, nettes, unies & terminées vers la tête par une espèce de bourrelet, l'année suivante ce bourrelet s'éloigne de la tête, poussé par un cylindre de corne qui se forme & qui se termine aussi par un autre bourrelet, & ainsi de suite, car tant que l'animal vit, les cornes croissent: ces bourrelets deviennent des nœuds annulaires, qu'il est aisé de distinguer dans la corne, & par lesquels l'âge se peut aisément compter, en prenant pour trois ans la pointe de la corne jusqu'au premier nœud, & pour un an de plus chacun des intervalles entre les autres nœuds.

Le cheval mange nuit & jour, lentement, mais presque continuellement; le bœuf au contraire mange vîte & prend en assez peu de temps toute la nourriture qu'il lui faut, après quoi il cesse de manger & se couche pour ruminer: cette différence vient de la différente conformation de l'estomac de ces animaux; le bœuf, dont les deux premiers estomacs ne forment

qu'un même ſac d'une très-grande capacité, peut ſans inconvénient prendre à la fois beaucoup d'herbe & le remplir en peu de temps, pour ruminer enſuite & digérer à loiſir; le cheval, qui n'a qu'un petit eſtomac, ne peut y recevoir qu'une petite quantité d'herbe & le remplir ſucceſſivement à meſure qu'elle s'affaiſſe & qu'elle paſſe dans es inteſtins, où ſe fait principalement a décompoſition de la nourriture; car ayant obſervé dans le bœuf & dans le cheval le produit ſucceſſif de la digeſtion, & ſur-tout la décompoſition du foin, nous avons vu dans le bœuf qu'au ſortir de la partie de la panſe, qui forme le ſecond eſtomac & qu'on appelle le *bonnet*, il eſt réduit en une eſpèce de pâte verte, ſemblable à des épinards hachés & bouillis; que c'eſt ſous cette forme qu'il eſt retenu & contenu dans les plis ou livrets du troiſième eſtomac, qu'on appelle le *feuillet;* que la décompoſition en eſt entière dans le quatrième eſtomac, qu'on appelle la *caillette;* & que ce n'eſt, pour ainſi dire, que le marc qui paſſe

dans les inteſtins, au lieu que dans le cheval le foin ne ſe décompoſe guère, ni dans l'eſtomac, ni dans les premiers boyaux, où il devient ſeulement plus ſouple & plus flexible, comme ayant été macéré & pénétré de la liqueur active dont il eſt environné; qu'il arrive au cœcum & au colon ſans grande altération; que c'eſt principalement dans ces deux inteſtins, dont l'énorme capacité répond à celle de la panſe des ruminans, que ſe fait dans le cheval la décompoſition de la nourriture, & que cette décompoſition n'eſt jamais auſſi entière que celle qui ſe fait dans le quatrième eſtomac du bœuf.

Par ces mêmes conſidérations & par la ſeule inſpection des parties, il me ſemble qu'il eſt aiſé de concevoir comment ſe fait la rumination, & pourquoi le cheval ne rumine ni ne vomit, au lieu que le bœuf & les autres animaux qui ont pluſieurs eſtomacs, ſemblent ne digerer l'herbe qu'à meſure qu'ils ruminent. La rumination n'eſt qu'un vomiſſement ſans effort, occaſionné par

la réaction du premier estomac sur les alimens qu'il contient. Le bœuf remplit ces deux premiers estomacs, c'est-à-dire, la panse & le bonnet, qui n'est qu'une portion de la panse, tout autant qu'ils peuvent l'être; cette membrane tendue réagit donc alors avec force sur l'herbe qu'elle contient, qui n'est que très-peu mâchée, à peine hachée, & dont le volume augmente beaucoup par la fermentation : si l'aliment étoit liquide, cette force de contraction le feroit passer par le troisième estomac qui ne communique à l'autre que par un conduit étroit dont même l'orifice est situé à la partie postérieure du premier, & presque aussi haut que celui de l'œsophage; ainsi ce conduit ne peut pas admettre cet aliment sec, ou du moins il n'en admet que la partie la plus coulante, il est donc nécessaire que les parties les plus sèches remontent dans l'œsophage, dont l'orifice est plus large que celui du conduit; elles y remontent en effet, l'animal les remâche, les macère, les imbibe de nouveau de sa salive, & rend ainsi peu à peu l'aliment

plus coulant, il le réduit en pâte aſſez liquide pour qu'elle puiſſe couler dans ce conduit qui communique au troiſième eſtomac, où elle ſe macère encore avant de paſſer dans le quatrième ; & c'eſt dans ce dernier eſtomac que s'achève la décompoſition du foin qui eſt réduit en parfait mucilage : ce qui confirme la vérité de cette explication, c'eſt que tant que ces animaux tètent ou ſont nourris de lait & d'autres alimens liquides & coulans, ils ne ruminent pas, & qu'ils ruminent beaucoup plus en hiver & lorſqu'on les nourrit d'alimens ſecs, qu'en été, pendant lequel ils paiſſent l'herbe tendre; dans le cheval au contraire l'eſtomac eſt très-petit, l'orifice de l'œſophage eſt fort étroit, & celui du pylore eſt fort large; cela ſeul ſuffiroit pour rendre impoſſible la rumination, car l'aliment contenu dans ce petit eſtomac, quoique peut-être plus fortement comprimé que dans le grand eſtomac du bœuf, ne doit pas remonter, puiſqu'il peut aiſément deſcendre par le pylore qui eſt fort large ; il n'eſt pas même néceſſaire que le foin ſoit

réduit en pâte molle & coulante pour y entrer, la force de contraction de l'estomac y pousse l'aliment encore presque sec, & il ne peut remonter par l'œsophage, parce que ce conduit est fort petit en comparaison de celui du pylore; c'est donc par cette différence générale de conformation que le bœuf rumine, & que le cheval ne peut ruminer; mais il y a encore une différence particulière dans le cheval, qui fait que non-seulement il ne peut ruminer, c'est-à-dire, vomir sans effort, mais même qu'il ne peut absolument vomir, quelque effort qu'il puisse faire, c'est que le conduit de l'œsophage arrivant très-obliquement dans l'estomac du cheval, dont les membranes forment une épaisseur considérable, ce conduit fait dans cette épaisseur une espèce de gouttière si oblique, qu'il ne peut que se serrer davantage, au lieu de s'ouvrir par les convulsions de l'estomac *(d)*. Quoique

(d) Voy. dans le *tome VII*, *partie II.e* de l'édition de cette Histoire Naturelle, en trente-un volumes, la description de l'estomac du cheval; & le Mémoire de M. Bertin, dans le volume des Mém. de l'Académie des Sciences, *année 1746.*

cette différence, auſſi-bien que les autres différences de conformation qu'on peut remarquer dans le corps des animaux, dépendent toutes de la Nature lorſqu'elles ſont conſtantes, cependant il y a dans le développement, & ſur-tout dans celui des parties molles, des différences conſtantes en apparence, qui néanmoins pourroient varier, & qui même varient par les circonſtances; la grande capacité de la panſe du bœuf, par exemple, n'eſt pas dûe en entier à la Nature, la panſe n'eſt pas telle par ſa conformation primitive, elle ne le devient que ſucceſſivement & par le grand volume des alimens; car dans le veau qui vient de naître, & même dans le veau qui eſt encore au lait & qui n'a pas mangé d'herbe, la panſe, comparée à la caillette, eſt beaucoup plus petite que dans le bœuf: cette grande capacité de la panſe, ne vient donc que de l'extenſion qu'occaſionne le grand volume des alimens, j'en ai été convaincu par une expérience qui me paroît déciſive. J'ai fait nourrir deux agneaux de même âge

& ſevrés en même temps, l'un de pain & l'autre d'herbe; les ayant ouverts au bout d'un an, j'ai vu que la panſe de l'agneau qui avoit vécu d'herbe, étoit devenue plus grande de beaucoup que la panſe de celui qui avoit été nourri de pain.

On prétend que les bœufs qui mangent lentement réſiſtent plus long-temps au travail que ceux qui mangent vîte; que les bœufs des pays élevés & ſecs ſont plus vifs, plus vigoureux, & plus ſains que ceux des pays bas & humides; que tous deviennent plus forts lorſqu'on les nourrit de foin ſec que quand on ne leur donne que de l'herbe molle; qu'ils s'accoutument plus difficilement que les chevaux au changement de climat, & que par cette raiſon l'on ne doit jamais acheter que dans ſon voiſinage des bœufs pour le travail.

En hiver, comme les bœufs ne font rien, il ſuffira de les nourrir de paille & d'un peu de foin, mais dans le temps des ouvrages on leur donnera beaucoup plus de foin que de paille,

& même un peu de ſon ou d'avoine avant de les faire travailler ; l'été, ſi le foin manque on leur donnera de l'herbe fraîchement coupée, ou bien de jeunes pouſſes & des feuilles de frêne, d'orme, de chêne, &c. mais en petite quantité, l'excès de cette nourriture, qu'ils aiment beaucoup, leur cauſant quelquefois un piſſement de ſang ; la luzerne, le ſainfoin, la veſce, ſoit en vert ou en ſec, les lupins, les navets, l'orge bouilli, &c. ſont auſſi de très-bons alimens pour les bœufs ; il n'eſt pas néceſſaire de régler la quantité de leur nourriture, ils n'en prennent jamais plus qu'il ne leur en faut, & l'on fera bien de leur en donner toujours aſſez pour qu'ils en laiſſent ; on ne les mettra au pâturage que vers le 15 de mai, les premières herbes ſont trop crues, & quoiqu'ils les mangent avec avidité, elles ne laiſſent pas de les incommoder ; on les fera pâturer pendant tout l'été, & vers le 15 octobre on les remetira au fourrage, en obſervant de ne les pas faire paſſer bruſquement du vert au ſec & du ſec

au vert, mais de les amener par degrés à ce changement de nourriture.

La grande chaleur incommode ces animaux, peut-être plus encore que le grand froid, il faut pendant l'été les mener au travail dès la pointe du jour, les ramener à l'étable ou les laiſſer dans les bois pâturer à l'ombre pendant la grande chaleur, & ne les remettre à l'ouvrage qu'à trois ou quatre heures du ſoir; au printemps, en hiver & en automne on pourra les faire travailler ſans interruption depuis huit ou neuf heures du matin juſqu'à cinq ou ſix heures du ſoir. Ils ne demandent pas autant de ſoin que les chevaux, cependant ſi l'on veut les entretenir ſains & vigoureux, on ne peut guère ſe diſpenſer de les étriller tous les jours, de les laver & de leur graiſſer la corne des pieds, &c. il faut auſſi les faire boire au moins deux fois par jour, ils aiment l'eau nette & fraîche, au lieu que le cheval l'aime trouble & tiède.

La nourriture & le ſoin ſont à peu près les mêmes & pour la vache & pour le bœuf, cependant la vache à

lait exige des attentions particulières, tant pour la bien choisir que pour la bien conduire : on dit que les vaches noires sont celles qui donnent le meilleur lait, & que les blanches sont celles qui en donnent le plus, mais de quelque poil que soit la vache à lait, il faut qu'elle soit en bonne chair, qu'elle ait l'œil vif; la démarche légère, qu'elle soit jeune, & que son lait soit, s'il se peut, abondant & de bonne qualité; on la traira deux fois par jour en été & une fois seulement en hiver, & si l'on veut augmenter la quantité du lait, il n'y aura qu'à la nourrir avec des alimens plus succulens que de l'herbe.

Le bon lait n'est ni trop épais ni trop clair, sa consistance doit être telle que lorsqu'on en prend une petite goutte elle conserve sa rondeur sans couler, il doit aussi être d'un beau blanc, celui qui tire sur le jaune ou sur le bleu ne vaut rien, sa saveur doit être douce, sans aucune amertume & sans âcreté, il faut aussi qu'il soit de bonne odeur ou sans odeur; il est meilleur au mois de mai & pendant l'été que pendant

l'hiver, & il n'eſt parfaitement bon que quand la vache eſt en bon âge & en bonne ſanté; le lait des jeunes geniſſes eſt trop clair, celui des vieilles vaches eſt trop ſec, & pendant l'hiver il eſt trop épais : ces différentes qualités du lait ſont relatives à la quantité plus ou moins grande des parties butireuſes, caſéeuſes & ſéreuſes qui le compoſent; le lait trop clair eſt celui qui abonde trop en parties ſéreuſes, le lait trop épais eſt celui qui en manque, & le lait trop ſec n'a pas aſſez de parties butireuſes & ſéreuſes; le lait d'une vache en chaleur n'eſt pas bon, non plus que celui d'une vache qui approche de ſon terme ou qui a mis bas depuis peu de temps. On trouve dans le troiſième & dans le quatrième eſtomac du veau qui tète, des grumeaux de lait caillé, ces grumeaux de lait ſéchés à l'air ſont la préſure dont on ſe ſert pour faire cailler le lait; plus on garde cette préſure, meilleure elle eſt, & il n'en faut qu'une très-petite quantité pour faire un grand volume de fromage.

Les vaches & les bœufs aiment

beaucoup le vin, le vinaigre, le sel, ils dévorent avec avidité une salade assaisonnée : en Espagne & dans quelques autres pays, on met auprès du jeune veau à l'étable une de ces pierres qu'on appelle *salègres*, & qu'on trouve dans les mines de sel gemme, il lèche cette pierre salée pendant tout le temps que sa mère est au pâturage, ce qui excite si fort l'appétit ou la soif, qu'au moment que la vache arrive le jeune veau se jette à la mamelle, en tire avec avidité beaucoup de lait, s'engraisse & croît bien plus vîte que ceux auxquels on ne donne point de sel; c'est par la même raison que quand les bœufs ou les vaches sont dégoûtés, on leur donne de l'herbe trempée dans du vinaigre ou saupoudrée d'un peu de sel; on peut leur en donner aussi lorsqu'ils se portent bien & que l'on veut exciter leur appétit pour les engraisser en peu de temps; c'est ordinairement à l'âge de dix ans qu'on les met à l'engrais, si l'on attend plus tard on est moins sûr de réussir, & leur chair n'est pas si bonne; on peut
les

les engraiſſer en toutes ſaiſons, mais l'été eſt celle qu'on préfère, parce que l'engrais ſe fait à moins de frais, & qu'en commençant aux mois de mai ou de juin, on eſt preſque ſûr de les voir gras avant la fin d'octobre : dès qu'on voudra les engraiſſer, on ceſſera de les faire travailler, on les fera boire beaucoup plus ſouvent, on leur donnera des nourritures ſucculentes en abondance, quelquefois mêlées d'un peu de ſel, & on les laiſſera ruminer à loiſir & dormir à l'étable pendant les grandes chaleurs ; en moins de quatre ou cinq mois ils deviendront ſi gras qu'ils auront de la peine à marcher, & qu'on ne pourra les conduire au loin qu'à très-petites journées. Les vaches, & même les taureaux biſtournés, peuvent s'engraiſſer auſſi, mais la chair de la vache eſt plus sèche, & celle du taureau biſtourné eſt plus rouge & plus dure que la chair du bœuf, & elle a toujours un goût déſagréable & fort.

Les taureaux, les vaches & les bœufs ſont fort ſujets à ſe lécher, ſur-tout

dans le temps qu'ils sont en plein repos; & comme l'on croit que cela les empêche d'engraisser, on a soin de frotter de leur fiente tous les endroits de leur corps auxquels ils peuvent atteindre; lorsqu'on ne prend pas cette précaution, ils enlèvent le poil avec la langue, qu'ils ont fort rude, & ils avalent ce poil en grande quantité; comme cette substance ne peut se digérer, elle reste dans leur estomac & y forme des pelottes rondes qu'on a appelées *égagropiles*, & qui sont quelquefois d'une grosseur si considérable, qu'elles doivent les incommoder par leur volume, & les empêcher de digérer par leur séjour dans l'estomac; ces pelottes se revêtent avec le temps d'une croûte brune assez solide, qui n'est cependant qu'un mucilage épaissi, mais qui par le frottement & la coction devient dur & luisant, elles ne se trouvent jamais que dans la panse; & s'il entre du poil dans les autres estomacs, il n'y séjourne pas, non plus que dans les boyaux, il passe apparemment avec le marc des alimens.

Les animaux qui ont des dents incisives, comme le cheval & l'âne, aux deux mâchoires, broutent plus aisément l'herbe courte que ceux qui manquent de dents incisives à la mâchoire supérieure ; & si le mouton & la chèvre la coupent de très-près, c'est parce qu'ils sont petits & que leurs lèvres sont minces ; mais le bœuf, dont les lèvres sont épaisses, ne peut brouter que l'herbe longue, & c'est par cette raison qu'il ne fait aucun tort au pâturage sur lequel il vit ; comme il ne peut pincer que l'extrémité des jeunes herbes, il n'en ébranle point la racine, & n'en retarde que très-peu l'accroissement ; au lieu que le mouton & la chèvre les coupent de si près, qu'ils détruisent la tige & gâtent la racine : d'ailleurs le cheval choisit l'herbe la plus fine, & laisse grener & se multiplier la grande herbe, dont les tiges sont dures, au lieu que le bœuf coupe ces grosses tiges & détruit peu à peu l'herbe la plus grossière, ce qui fait qu'au bout de quelques années la prairie sur laquelle le cheval a vécu n'est plus qu'un mauvais

pré, au lieu que celle que le bœuf a brouté devient un pâturage fin.

L'espèce de nos bœufs qu'il ne faut pas confondre avec celles de l'aurocks, du buffle & du bison, paroît être originaire de nos climats tempérés, la grande chaleur les incommodant autant que le froid excessif ; d'ailleurs cette espèce, si abondante en Europe, ne se trouve point dans les pays méridionaux ; & ne s'est pas étendue au-delà de l'Arménie & de la Perse *(e)* en Asie, & au-delà de l'Égypte & de la Barbarie en Afrique ; car aux Indes aussi-bien que dans le reste de l'Afrique, & même en Amérique, ce sont des bisons qui ont une bosse sur le dos, ou d'autres animaux auxquels les voyageurs ont donné le nom de *bœuf*, mais qui sont d'une espèce différente de celle de nos bœufs ; ceux qu'on trouve au cap de Bonne-espérance & en plusieurs contrées de l'Amérique, y ont été transportés d'Europe par les Hollandois & par les Espagnols ;

(e) Voyez le voyage de Chardin, *tome II, page 28.*

en général il paroît que les pays un peu froids conviennent mieux à nos bœufs que les pays chauds, & qu'ils sont d'autant plus gros & plus grands, que le climat est plus humide & plus abondant en pâturages. Les bœufs de Danemarck, de la Podolie, de l'Ukraine & de la Tartarie, qu'habitent les Calmouques *(f)*, sont les plus grands de tous; ceux d'Irlande, d'Angleterre, de Hollande & de Hongrie, sont aussi plus grands que ceux de Perse, de Turquie, de Grèce, d'Italie, de France & d'Espagne, & ceux de Barbarie sont les plus petits de tous; on assure même que les Hollandois tirent tous les ans du Danemarck un grand nombre de vaches grandes & maigres, & que ces vaches donnent en Hollande beaucoup plus de lait que les vaches de France: c'est apparemment cette même race de vaches à lait qu'on a transportée & multipliée en Poitou, en Aunis & dans les marais de

(f) Voyez le voyage de Regnard. *Paris, 1742, tome I, page 217;* & l'histoire générale des voyages, *tome VII, page 13.*

Charente, où on les appelle *vaches flandrines :* ces vaches sont en effet beaucoup plus grandes & plus maigres que les vaches communes, & elles donnent une fois autant de lait & de beurre, elles donnent aussi des veaux beaucoup plus grands & plus forts, elles ont du lait en tout temps, & on peut les traire toute l'année, à l'exception de quatre ou cinq jours avant qu'elles mettent bas, mais il faut pour ces vaches des pâturages excellens; quoiqu'elles ne mangent guère plus que les vaches communes, comme elles sont toujours maigres, toute la surabondance de la nourriture se tourne en lait, au lieu que les vaches ordinaires deviennent grasses & cessent de donner du lait dès qu'elles ont vécu pendant quelque temps dans des pâturages trop gras. Avec un taureau de cette race & des vaches communes, on fait une autre race qu'on appelle *bâtarde*, & qui est plus féconde & plus abondante en lait que la race commune; ces vaches bâtardes donnent souvent deux veaux à la fois, & fournissent du lait pendant toute l'année: ce sont ces bonnes

vaches à lait qui font une partie des richesses de la Hollande; d'où il sort tous les ans pour des sommes considérables de beurre & de fromage; ces vaches qui fournissent une ou deux fois autant de lait que les vaches de France, en donnent six fois autant que celles de Barbarie *(g)*.

En Irlande, en Angleterre, en Hollande, en Suisse & dans le Nord on sale & on fume la chair du bœuf en grande quantité, soit pour l'usage de la marine, soit pour l'avantage du commerce; il sort aussi de ces pays une grande quantité de cuirs: la peau du bœuf, & même celle du veau servent, comme l'on sait, à une infinité d'usages; la graisse est aussi une matière utile, on la mêle avec le suif du mouton: le fumier du bœuf est le meilleur engrais pour les terres sèches & légères; la corne de cet animal est le premier vaisseau dans lequel on ait bu, le premier instrument dans lequel on ait soufflé pour augmenter le son, la première

(g) Voyez le voyage de M. Shaw, *tome I, page 311.*

matière tranſparente que l'on ait employée pour faire des vitres, des lanternes, & que l'on ait ramollie, travaillée, moulée pour ſaire des boîtes, des peignes & mille autres ouvrages : mais finiſſons, car l'Hiſtoire Naturelle doit finir où commence l'hiſtoire des arts.





Brunt sculp.

LA BREBIS.

L'ON ne peut guère douter que les animaux actuellement domestiques, n'aient été sauvages auparavant; ceux dont nous avons donné l'histoire en ont fourni la preuve, & l'on trouve encore aujourd'hui des chevaux, des ânes & des taureaux sauvages. Mais l'homme, qui s'est soumis tant de millions d'individus, peut-il se glorifier d'avoir conquis une seule espèce entière? Comme toutes ont été créées sans sa participation, ne peut-on pas croire que toutes ont eu ordre de croître & de multiplier sans son secours? Cependant, si l'on fait attention à la foiblesse & à la stupidité de la brebis; si l'on considère en même temps que cet animal sans défense ne peut même trouver son salut dans la fuite; qu'il a pour ennemis tous les animaux carnassiers, qui semblent le chercher de préférence & le dévorer par goût; que d'ailleurs cette espèce produit peu, que chaque individu

ne vit que peu de temps, &c. on seroit tenté d'imaginer que dès les commencemens la brebis a été confiée à la garde de l'homme, qu'elle a eu besoin de sa protection pour subsister, & de ses soins pour se multiplier, puisqu'en effet on ne trouve point de brebis sauvages dans les déserts; que dans tous les lieux où l'homme ne commande pas, le lion, le tigre, le loup règnent par la force & par la cruauté; que ces animaux de sang & de carnage vivent plus long-temps & multiplient tous beaucoup plus que la brebis; & qu'enfin, si l'on abandonnoit encore aujourd'hui dans nos campagnes les troupeaux nombreux de cette espèce que nous avons tant multipliée, ils seroient bientôt détruits sous nos yeux, & l'espèce entière anéantie par le nombre & la voracité des espèces ennemies.

Il paroît donc que ce n'est que par notre secours & par nos soins que cette espèce a duré, dure & pourra durer encore : il paroît qu'elle ne subsisteroit pas par elle-même. La brebis est absolument sans ressource & sans défense; le bélier

n'a que de foibles armes, son courage n'est qu'une pétulance inutile pour lui-même, incommode pour les autres, & qu'on détruit par la castration : les moutons sont encore plus timides que les brebis ; c'est par crainte qu'ils se rassemblent si souvent en troupeaux, le moindre bruit extraordinaire suffit pour qu'ils se précipitent & se serrent les uns contre les autres, & cette crainte est accompagnée de la plus grande stupidité ; car ils ne savent pas fuir le danger, ils semblent même ne pas sentir l'incommodité de leur situation : ils restent où ils se trouvent, à la pluie, à la neige, ils y demeurent opiniâtrément, & pour les obliger à changer de lieu & à prendre une route, il leur faut un chef, qu'on instruit à marcher le premier, & dont ils suivent tous les mouvemens pas à pas : ce chef demeureroit lui-même avec le reste du troupeau, sans mouvement, dans la même place, s'il n'étoit chassé par le berger ou excité par le chien commis à leur garde, lequel sait en effet veiller à leur sûreté, les défendre, les diriger, les séparer, les rassembler & leur com-

muniquer les mouvemens qui leur manquent.

Ce sont donc de tous les animaux quadrupèdes les plus stupides, ce sont ceux qui ont le moins de ressource & d'instinct : les chèvres, qui leur ressemblent à tant d'autres égards, ont beaucoup plus de sentiment; elles savent se conduire, elles évitent les dangers, elles se familiarisent aisément avec les nouveaux objets, au lieu que la brebis ne sait ni fuir, ni s'approcher; quelque besoin qu'elle ait de secours, elle ne vient point à l'homme aussi volontiers que la chèvre, &, ce qui dans les animaux paroît être le dernier degré de la timidité ou de l'insensibilité, elle se laisse enlever son agneau sans le défendre, sans s'irriter, sans résister & sans marquer sa douleur par un cri différent du bêlement ordinaire.

Mais cet animal si chétif en lui-même, si dépourvu de sentiment, si dénué de qualités intérieures, est pour l'homme l'animal le plus précieux, celui dont l'utilité est la plus immédiate & la plus étendue; seul il peut suffire aux besoins

de première néceſſité, il fournit tout-à-la-fois de quoi ſe nourrir & ſe vêtir, ſans compter les avantages particuliers que l'on ſait tirer du ſuif, du lait, de la peau, & même des boyaux, des os & du fumier de cet animal, auquel il ſemble que la Nature n'ait, pour ainſi dire, rien accordé en propre, rien donné que pour le rendre à l'homme.

L'amour, qui dans les animaux eſt le ſentiment le plus vif & le plus général, eſt auſſi le ſeul qui ſemble donner quelque vivacité, quelque mouvement au bélier, il devient pétulant, il ſe bat, il s'élance contre les autres béliers, quelquefois même il attaque ſon berger; mais la brebis, quoiqu'en chaleur, n'en paroît pas plus animée, pas plus émue; elle n'a qu'autant d'inſtinct qu'il en faut pour ne pas refuſer les approches du mâle, pour choiſir ſa nourriture & pour reconnoître ſon agneau. L'inſtinct eſt d'autant plus ſûr qu'il eſt plus machinal, &, pour ainſi dire, plus inné; le jeune agneau cherche lui-même dans un nombreux troupeau, trouve & ſaiſit la mamelle

de sa mère sans jamais se méprendre. L'on dit aussi que les moutons sont sensibles aux douceurs du chant, qu'ils paissent avec plus d'assiduité, qu'ils se portent mieux, qu'ils engraissent au son du chalumeau, que la musique a pour eux des attraits ; mais l'on dit encore plus souvent, & avec plus de fondement, qu'elle sert au moins à charmer l'ennui du berger, & que c'est à ce genre de vie oisive & solitaire que l'on doit rapporter l'origine de cet art.

Ces animaux, dont le naturel est si simple, sont aussi d'un tempérament très-foible, ils ne peuvent marcher long-temps, les voyages les affoiblissent & les exténuent ; dès qu'ils courent, ils palpitent, & sont bientôt essouflés ; la grande chaleur, l'ardeur du soleil les incommodent autant que l'humidité, le froid & la neige ; ils sont sujets à grand nombre de maladies, dont la plupart sont contagieuses ; la surabondance de la graisse les fait quelquefois mourir, & toujours elle empêche les brebis de produire ; elles mettent bas difficilement,

elles avortent fréquemment & demandent plus de soin qu'aucun des autres animaux domestiques.

Lorsque la brebis est prête à mettre bas, il faut la séparer du reste du troupeau, & la veiller, afin d'être à portée d'aider à l'accouchement ; l'agneau se présente souvent de travers ou par les pieds, & dans ces cas la mère court risque de la vie si elle n'est aidée : lorsqu'elle est délivrée, on lève l'agneau & on le met droit sur ses pieds, on tire en même temps le lait qui est contenu dans les mamelles de la mère ; ce premier lait est gâté & feroit beaucoup de mal à l'agneau, on attend donc qu'elles se remplissent d'un nouveau lait avant que de lui permettre de teter ; on le tient chaudement, & on l'enferme pendant trois ou quatre jours avec sa mère pour qu'il apprenne à la connoître: dans ces premiers temps, pour rétablir la brebis, on la nourrit de bon foin & d'orge moulu ou de son mêlé d'un peu de sel, on lui fait boire de l'eau un peu tiède & blanchie avec de la farine de blé, de fèves ou de millet ; au bout de quatre

ou cinq jours on pourra la remettre par degrés à la vie commune & la faire sortir avec les autres, on observera seulement de ne la pas mener trop loin pour ne pas échauffer son lait : quelque temps après, lorsque l'agneau qui la tette aura pris de la force & qu'il commencera à bondir, on pourra lui laisser suivre sa mère aux champs.

On livre ordinairement au boucher tous les agneaux qui paroissent foibles, & l'on ne garde, pour les élever, que ceux qui sont les plus vigoureux, les plus gros & les plus chargés de laine ; les agneaux de la première portée ne sont jamais si bons que ceux des portées suivantes : si l'on veut élever ceux qui naissent aux mois d'octobre, novembre, décembre, janvier, février, on les garde à l'étable pendant l'hiver, on ne les en fait sortir que le soir & le matin pour teter, & on ne les laisse point aller aux champs avant le commencement d'avril : quelque temps auparavant on leur donne tous les jours un peu d'herbe, afin de les accoutumer peu à peu à cette nouvelle nourriture. On peut les sevrer à

un mois, mais il vaut mieux ne le faire qu'à ſix ſemaines ou deux mois : on préfere toujours les agneaux blancs & ſans taches aux agneaux noirs ou tachés, la laine blanche ſe vendant mieux que la laine noire ou mêlée.

La caſtration doit ſe faire à l'âge de cinq ou ſix mois, ou même un peu plus tard, au printemps ou en automne, dans un temps doux. Cette opération ſe fait de deux manières : la plus ordinaire eſt l'inciſion, on tire les teſticules par l'ouverture qu'on vient de faire, & on les enlève aiſément; l'autre ſe fait ſans inciſion, on lie ſeulement, en ſerrant fortement avec une corde, les bourſes au-deſſus des teſticules, & l'on détruit par cette compreſſion les vaiſſeaux qui y aboutiſſent. La caſtration rend l'agneau malade & triſte, & l'on fera bien de lui donner du ſon mêlé d'un peu de ſel pendant deux ou trois jours, pour prévenir le dégoût qui ſouvent ſuccède à cet état.

A un an les béliers, les brebis & les moutons perdent les deux dents du devant de la mâchoire inférieure; ils manquent,

comme l'on fait, de dents incisives à la mâchoire supérieure : à dix-huit mois les deux dents voisines des deux premières tombent aussi, & à trois ans elles sont toutes remplacées, elles sont alors égales & assez blanches, mais à mesure que l'animal vieillit, elles se déchaussent, s'émoussent, & deviennent inégales & noires. On connoît aussi l'âge du bélier par les cornes, elles paroissent dès la première année, souvent dès la naissance, & croissent tous les ans d'un anneau jusqu'à l'extrémité de la vie. Communément les brebis n'ont pas de cornes, mais elles ont sur la tête des proéminences osseuses aux mêmes endroits où naissent les cornes des béliers. Il y a cependant quelques brebis qui ont deux & même quatre cornes : ces brebis sont semblables aux autres, leurs cornes sont longues de cinq ou six pouces, moins contournées que celles des béliers ; & lorsqu'il y a quatre cornes, les deux cornes extérieures sont plus courtes que les deux autres.

Le bélier est en état d'engendrer dès l'âge de dix-huit mois, & à un an la

brebis peut produire ; mais on fera bien d'attendre que la brebis ait deux ans, & que le bélier en ait trois, avant de leur permettre de s'accoupler ; le produit trop précoce, & même le premier produit de ces animaux, est toujours foible & mal conditionné. Un bélier peut aisément suffire à vingt-cinq ou trente brebis : on le choisit parmi les plus forts & les plus beaux de son espèce : il faut qu'il ait des cornes, car il y a des béliers qui n'en ont pas, & ces béliers sans cornes sont dans ces climats, moins vigoureux & moins propres à la propagation. Un beau & bon bélier doit avoir la tête forte & grosse, le front large, les yeux gros & noirs, le nez camus, les oreilles grandes, le cou épais, le corps long & élevé, les reins & la croupe larges, les testicules gros, & la queue longue : les meilleurs de tous sont les blancs, bien chargés de laine sur le ventre, sur la queue, sur la tête, sur les oreilles & jusque sur les yeux. Les brebis, dont la laine est la plus abondante, la plus touffue, la plus longue, la plus soyeuse & la plus blanche, sont aussi les meilleures

pour la propagation, sur-tout si elles ont en même temps le corps grand, le cou épais & la démarche légère. On observe aussi que celles qui sont plutôt maigres que grasses, produisent plus sûrement que les autres.

La saison de la chaleur des brebis est depuis le commencement de novembre jusqu'à la fin d'avril; cependant elles ne laissent pas de concevoir en tout temps, si on leur donne, aussi-bien qu'au bélier, des nourritures qui les échauffent, comme de l'eau salée & du pain de chenevis. On les laisse couvrir trois ou quatre fois chacune, après quoi on les sépare du bélier, qui s'attache de préférence aux brebis âgées & dédaigne les plus jeunes. L'on a soin de ne les pas exposer à la pluie ou aux orages dans le temps de l'accouplement, l'humidité les empêche de retenir, & un coup de tonnerre suffit pour les faire avorter. Un jour ou deux après qu'elles ont été couvertes, on les remet à la vie commune, & l'on cesse de leur donner de l'eau salée, dont l'usage continuel, aussi-bien que celui du pain de chenevis & des

autres nourritures chaudes, ne manqueroit pas de les faire avorter. Elles portent cinq mois, & mettent bas au commencement du sixième; elles ne produisent ordinairement qu'un agneau, & quelquefois deux: dans les climats chauds, elles peuvent produire deux fois par an; mais en France & dans les pays plus froids, elles ne produisent qu'une fois l'année. On donne le bélier à quelques-unes vers la fin de juillet & au commencement d'août, afin d'avoir des agneaux dans le mois de janvier, on le donne ensuite à un plus grand nombre dans les mois de septembre, d'octobre & de novembre, & l'on a des agneaux abondamment aux mois de février, de mars & d'avril: on peut aussi en avoir en quantité aux mois de mai, juin, juillet, août & septembre, & ils ne sont rares qu'aux mois d'octobre, novembre & décembre. La brebis a du lait pendant sept ou huit mois, & en grande abondance, ce lait est une assez bonne nourriture pour les enfans & pour les gens de la campagne; on en fait aussi de fort bons fromages, sur-tout en le mêlant avec celui de vache.

L'heure de traire les brebis est immédiatement avant qu'elles aillent aux champs, ou aussitôt après qu'elles en sont revenues; on peut les traire deux fois par jour en été, & une fois en hiver.

Les brebis engraissent dans le temps qu'elles sont pleines, parce qu'elles mangent plus alors que dans les autres temps: comme elles se blessent souvent & qu'elles avortent fréquemment, elles deviennent quelquefois stériles, & font assez souvent des monstres; cependant, lorsqu'elles sont bien soignées, elles peuvent produire pendant toute leur vie, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de dix ou douze ans; mais ordinairement elles sont vieilles & maléficiées dès l'âge de sept ou huit ans. Le bélier qui vit douze ou quatorze ans, n'est bon que jusqu'à huit pour la propagation; il faut le bistourner à cet âge & l'engraisser avec les vieilles brebis. La chair du bélier, quoique bistourné & engraissé, a toujours un mauvais goût; celle de la brebis est mollasse & insipide, au lieu que celle du mouton est la plus succulente & la meilleure de toutes les viandes communes.

Les gens qui veulent former un troupeau & en tirer du profit, achettent des brebis & des moutons de l'âge de dix-huit mois ou deux ans ; on en peut mettre cent ſous la conduite d'un ſeul berger : s'il eſt vigilant & aidé d'un bon chien, il en perdra peu ; il doit les précéder lorſqu'il les conduit aux champs, & les accoutumer à entendre ſa voix, à le ſuivre ſans s'arrêter & ſans s'écarter dans les blés, dans les vignes, dans les bois & dans les terres cultivées, où ils ne manqueroient pas de cauſer du dégât. Les côteaux, & les plaines élevées au-deſſus des collines ſont les lieux qui leur conviennent le mieux ; on évite de les mener paître dans les endroits bas, humides & marécageux. On les nourrit pendant l'hiver à l'étable, de ſon, de navets, de foin, de paille, de luzerne, de ſainfoin, de feuilles d'orme, de frêne, &c. On ne laiſſe pas de les faire ſortir tous les jours, à moins que le temps ne ſoit fort mauvais, mais c'eſt plutôt pour les promener que pour les nourrir, & dans cette mauvaiſe ſaiſon, on ne les conduit aux champs que ſur les dix heures du

matin, on les y laisse pendant quatre ou cinq heures, après quoi on les fait boire & on les ramène vers les trois heures après midi. Au printemps & en automne au contraire, on les fait sortir aussitôt que le soleil a dissipé la gelée ou l'humidité, & on ne les ramène qu'au soleil couchant: il suffit aussi dans ces deux saisons de les faire boire une seule fois par jour avant de les ramener à l'étable, où il faut qu'ils trouvent toujours du fourrage, mais en plus petite quantité qu'en hiver. Ce n'est que pendant l'été qu'ils doivent prendre aux champs toute leur nourriture, on les y mène deux fois par jour, & on les fait boire aussi deux fois; on les fait sortir du grand matin, on attend que la rosée soit tombée pour les laisser paître pendant quatre ou cinq heures, ensuite on les fait boire & on les ramène à la bergerie ou dans quelqu'autre endroit à l'ombre: sur les trois ou quatre heures du soir, lorsque la grande chaleur commence à diminuer, on les mène paître une seconde fois jusqu'à la fin du jour; il faudroit même les laisser passer toute la nuit aux champs, comme on les fait

fait en Angleterre, si l'on n'avoit rien à craindre du loup, ils n'en seroient que plus vigoureux, plus propres & plus sains. Comme la chaleur trop vive les incommode beaucoup, & que les rayons du soleil leur étourdissent la tête & leur donnent des vertiges, on fera bien de choisir les lieux opposés au soleil, & de les mener le matin sur des côteaux exposés au levant, & l'après-midi sur des côteaux exposés au couchant, afin qu'ils aient en paissant la tête à l'ombre de leur corps ; enfin il faut éviter de les faire passer par des endroits couverts d'épines, de ronces, d'ajoncs, de chardons, si l'on veut qu'ils conservent leur laine.

Dans les terreins secs, dans les lieux élevés, où le serpolet & les autres herbes odoriférantes abondent, la chair du mouton est de bien meilleure qualité que dans les plaines basses & dans les vallées humides, à moins que ces plaines ne soient sablonneuses & voisines de la mer, parce qu'alors toutes les herbes sont salées, & la chair du mouton n'est nulle part aussi bonne que dans ces pacages

ou prés ſalés; le lait des brebis y eſt auſſi plus abondant & de meilleur goût. Rien ne flatte plus l'appétit de ces animaux que le ſel, rien auſſi ne leur eſt plus ſalutaire, lorſqu'il leur eſt donné modérément; & dans quelques endroits on met dans la bergerie un ſac de ſel ou une pierre ſalée qu'ils vont tous lécher tour à tour.

Tous les ans il faut trier dans le troupeau les bêtes qui commencent à vieillir, & qu'on veut engraiſſer: comme elles demandent un traitement différent de celui des autres, on doit en faire un troupeau ſéparé; & ſi c'eſt en été, on les mènera aux champs avant le lever du ſoleil, afin de leur faire paître l'herbe humide & chargée de roſée. Rien ne contribue plus à l'engrais des moutons que l'eau priſe en grande quantité, & rien ne s'y oppoſe davantage que l'ardeur du ſoleil; ainſi on les ramènera à la bergerie ſur les huit ou neuf heures du matin avant la grande chaleur, & on leur donnera du ſel pour les exciter à boire, on les mènera une ſeconde fois ſur les quatre heures du ſoir dans les

pacages les plus frais & les plus humides. Ces petits soins continués pendant deux ou trois mois suffisent pour leur donner toutes les apparences de l'embonpoint, & même pour les engraisser autant qu'ils peuvent l'être, mais cette graisse qui ne vient que de la grande quantité d'eau qu'ils ont bue, n'est, pour ainsi dire, qu'une bouffissure, un œdème qui les feroit périr de pourriture en peu de temps, & qu'on ne prévient qu'en les tuant immédiatement après qu'ils se sont chargés de cette fausse graisse; leur chair même, loin d'avoir acquis des sucs & pris de la fermeté, n'en est souvent que plus insipide & plus fade: il faut lorsqu'on veut leur faire une bonne chair, ne se pas borner à leur laisser paître la rosée & boire beaucoup d'eau, mais leur donner en même temps des nourritures plus succulentes que l'herbe. On peut les engraisser en hiver & dans toutes les saisons, en les mettant dans une étable à part, & en les nourrissant de farines d'orge, d'avoine, de froment, de fèves, &c. mêlées de sel afin de les exciter à boire plus souvent & plus abondamment;

mais de quelque manière & dans quelque ſaiſon qu'on les ait engraiſſés, il faut s'en défaire auſſitôt, car on ne peut jamais les engraiſſer deux fois, & ils périſſent preſque tous par des maladies du foie.

On trouve ſouvent des vers dans le foie des animaux, on peut voir la deſcription des vers du foie des moutons & des bœufs dans le Journal des Savans *(a)* & dans les Éphémérides d'Allemagne *(b)*. On croyoit que ces vers ſinguliers ne ſe trouvoient que dans le foie des animaux ruminans, mais M. Daubenton en a trouvé de tout ſemblables dans le foie de l'âne *(c)*, & il eſt probable qu'on en trouvera de ſemblables auſſi dans le foie de pluſieurs autres animaux. Mais on prétend encore avoir trouvé des papillons dans le foie des moutons; M. Roüillé Miniſtre & Secrétaire d'État des affaires étrangères, a eu la bonté de me communiquer une lettre

(a) Année 1668.

(b) Tome V, années 1675 & 1676.

(c) Voyez dans le *tome VIII* de cette Hiſtoire Naturelle, de l'édition en trente-un volumes, la deſcription de l'âne.

qui lui a été écrite en 1749, par M. Gachet de Beaufort, Docteur en Médecine à Montier en Tarantaise, dont voici l'extrait. « L'on a remarqué depuis long-temps que les moutons (qui dans nos « Alpes sont les meilleurs de l'Europe) « maigrissent quelquefois à vue d'œil, « ayant les yeux blancs, chassieux & con- « centrés, le sang séreux, sans presque « aucune partie rouge sensible, la langue « aride & resserrée, le nez rempli d'un « mucus jaunâtre, glaireux & purulent, « avec une débilité extrême, quoique « mangeant beaucoup, & qu'enfin toute « l'économie animale tomboit en déca- « dence. Plusieurs recherches exactes « ont appris que ces animaux avoient « dans le foie, des papillons blancs « ayant des ailes assorties, la tête semi- « ovale, velue, & de la grosseur de « ceux des vers à soie : plus de soixante- « dix que j'ai fait sortir en comprimant « les deux lobes, m'ont convaincu de « la réalité du fait ; le foie se dilanioit en « même temps sur toute la partie con- « vexe ; l'on n'en a remarqué que dans « les veines, & jamais dans les artères ; «

» on en a trouvé de petits, avec de
» petits vers, dans le conduit cystique.
» La veine-porte & la capsule de Glisson,
» qui paroissent s'y manifester comme
» dans l'homme, cédoient au toucher le
» plus doux. Le poumon & les autres
viscères étoient sains, &c. » Il seroit à desirer que M. le Docteur Gachet de Beaufort nous eût donné une description plus détaillée de ces papillons, afin d'ôter le soupçon qu'on doit avoir, que ces animaux qu'il a vus ne sont que les vers ordinaires du foie du mouton, qui sont fort plats, fort larges, & d'une figure si singulière, que du premier coup d'œil on les prendroit plutôt pour des feuilles que pour des vers.

Tous les ans on fait la tonte de la laine des moutons, des brebis & des agneaux : dans les pays chauds, où l'on ne craint pas de mettre l'animal tout-à-fait nu, l'on ne coupe pas la laine, mais on l'arrache, & on en fait souvent deux récoltes par an; en France, & dans les climats plus froids, on se contente de la couper une fois par an, avec de grands ciseaux, & on laisse aux moutons

une partie de leur toiſon, afin de les garantir de l'intempérie du climat. C'eſt au mois de mai que ſe fait cette opération, après les avoir bien lavés, afin de rendre la laine auſſi nette qu'elle peut l'être : au mois d'avril il fait encore trop froid, & ſi l'on attendoit les mois de juin & de juillet, la laine ne croîtroit pas aſſez pendant le reſte de l'été, pour les garantir du froid pendant l'hiver. La laine des moutons eſt ordinairement plus abondante & meilleure que celle des brebis ; celle du cou & du deſſus du dos eſt la laine de la première qualité, celle des cuiſſes, de la queue, du ventre, de la gorge, &c. n'eſt pas ſi bonne, & celle que l'on prend ſur des bêtes mortes ou malades eſt la plus mauvaiſe. On préfère auſſi la laine blanche à la griſe, à la brune & à la noire, parce qu'à la teinture elle peut prendre toutes ſortes de couleurs : pour la qualité, la laine liſſe vaut mieux que la laine crêpue ; on prétend même que les moutons dont la laine eſt trop friſée, ne ſe portent pas auſſi bien que les autres. On peut encore tirer des moutons un avantage conſidé-

rable, en les faisant parquer, c'est-à-dire, en les laissant séjourner sur les terres qu'on veut améliorer : il faut pour cela enclorre le terrein, & y renfermer le troupeau toutes les nuits pendant l'été ; le fumier, l'urine & la chaleur du corps de ces animaux ranimeront en peu de temps les terres épuisées, ou froides & infertiles ; cent moutons amélioreront, en un été, huit arpens de terre pour six ans.

Les Anciens ont dit que tous les animaux ruminans avoient du suif; cependant cela n'est exactement vrai que de la chèvre & du mouton, & celui du mouton est plus abondant, plus blanc, plus sec, plus ferme & de meilleure qualité qu'aucun autre. La graisse diffère du suif en ce qu'elle reste toujours molle, au lieu que le suif durcit en se refroidissant. C'est sur-tout autour des reins que le suif s'amasse en grande quantité, & le rein gauche en est toujours plus chargé que le droit; il y en a aussi beaucoup dans l'épiploon & autour des intestins, mais ce suif n'est pas à beaucoup près aussi ferme ni aussi bon

que celui des reins, de la queue & des autres parties du corps. Les moutons n'ont pas d'autre graiſſe que le ſuif, & cette matière domine ſi fort dans l'habitude de leur corps, que toutes les extrémités de la chair en ſont garnies; le ſang même en contient une aſſez grande quantité, & la liqueur ſéminale en eſt ſi fort chargée, qu'elle paroît être d'une conſiſtance différente de celle de la liqueur ſéminale des autres animaux: la liqueur de l'homme, celle du chien, du cheval, de l'âne, & probablement celle de tous les animaux qui n'ont pas de ſuif, ſe liquéfie par le froid, ſe délaie à l'air, & devient d'autant plus fluide qu'il y a plus de temps qu'elle eſt ſortie du corps de l'animal; la liqueur ſéminale du bélier, & probablement celle du bouc & des autres animaux qui ont du ſuif, au lieu de ſe délayer à l'air, ſe durcit comme le ſuif, & perd toute ſa liquidité avec ſa chaleur. J'ai reconnu cette différence en obſervant au microſcope ces liqueurs ſéminales; celle du bélier ſe fige quelques ſecondes après qu'elle eſt ſortie du corps, & pour y voir les

molécules organiques vivantes qu'elle contient en prodigieuse quantité, il faut chauffer le porte-objet du microscope, afin de la conserver dans son état de fluidité.

Le goût de la chair du mouton, la finesse de la laine, la quantité du suif, & même la grandeur & la grosseur du corps de ces animaux varient beaucoup suivant les différens pays. En France, le Berri est la province où ils sont plus abondans; ceux des environs de Beauvais sont les plus gras & les plus chargés de suif, aussi-bien que ceux de quelques autres endroits de la Normandie; ils sont très-bons en Bourgogne, mais les meilleurs de tous sont ceux des côtes sablonneuses de nos provinces maritimes. Les laines d'Italie, d'Espagne, & même d'Angleterre, sont plus fines que les laines de France. Il y a en Poitou, en Provence, aux environs de Bayonne, & dans quelques autres endroits de la France, des brebis qui paroissent être de races étrangères, & qui sont plus grandes, plus fortes & plus chargées de laine que celles de la race commune;

ces brebis produiſent auſſi beaucoup plus que les autres, & donnent ſouvent deux agneaux à la fois ou deux agneaux par an, les béliers de cette race engendrent avec les brebis ordinaires, ce qui produit une race intermédiaire qui participe des deux dont elle ſort. En Italie & en Eſpagne il y a encore un plus grand nombre de variétés dans les races des brebis, mais toutes doivent être regardées comme ne formant qu'une ſeule & même eſpèce avec nos brebis, & cette eſpèce ſi abondante & ſi variée ne s'étend guère au-delà de l'Europe. Les animaux à longue & large queue qui ſont communs en Afrique & en Aſie, & auxquels les voyageurs ont donné le nom de *moutons de Barbarie*, paroiſſent être d'une eſpèce différente de nos moutons, auſſi-bien que la vigogne & le lama d'Amérique.

Comme la laine blanche eſt plus eſtimée que la noire, on détruit preſque par-tout avec ſoin les agneaux noirs ou tachés; cependant il y a des endroits où preſque toutes les brebis ſont noires, & par-tout on voit ſouvent naître d'un

bélier blanc & d'une brebis blanche des agneaux noirs. En France, il n'y a que des moutons blancs, bruns, noirs & tachés; en Eſpagne, il y a des moutons roux; en Écoſſe, il y en a de jaunes; mais ces différences & ces variétés dans la couleur ſont encore plus accidentelles que les différences & les variétés des races, qui ne viennent cependant que de la différence de la nourriture & de l'influence du climat.





Brouet Sculp.

L'ABREBIS

LA CHÈVRE.

QUOIQUE les eſpèces dans les animaux ſoient toutes ſéparées par un intervalle que la Nature ne peut franchir, quelques-unes ſemblent ſe rapprocher par un ſi grand nombre de rapports, qu'il ne reſte, pour ainſi dire, entr'elles que l'eſpace néceſſaire pour tirer la ligne de ſéparation ; & lorſque nous comparons ces eſpèces voiſines, & que nous les conſidérons relativement à nous, les unes ſe préſentent comme des eſpèces de première utilité, & les autres ſemblent n'être que des eſpèces auxiliaires, qui pourroient, à bien des égards, remplacer les premières, & nous ſervir aux mêmes uſages. L'âne pourroit preſque remplacer le cheval ; & de même, ſi l'eſpèce de la brebis venoit à nous manquer, celle de la chèvre pourroit y ſuppléer. La chèvre fournit du lait comme la brebis, & même en plus grande abondance ; elle donne auſſi du

ſuif en quantité : ſon poil, quoique plus rude que la laine, ſert à faire de très-bonnes étoffes : ſa peau vaut mieux que celle du mouton : la chair du chevreau approche aſſez de celle de l'agneau, &c. Ces eſpèces auxiliaires ſont plus agreſtes, plus robuſtes que les eſpèces principales ; l'âne & la chèvre ne demandent pas autant de ſoin que le cheval & la brebis : par-tout ils trouvent à vivre & broutent également les plantes de toute eſpèce, les herbes groſſières, les arbriſſeaux chargés d'épines : ils ſont moins affectés de l'intempérie du climat, ils peuvent mieux ſe paſſer du ſecours de l'homme : moins ils nous appartiennent, plus ils ſemblent appartenir à la Nature ; & au lieu d'imaginer que ces eſpèces ſubalternes n'ont été produites que par la dégénération des eſpèces premières, au lieu de regarder l'âne comme un cheval dégénéré, il y auroit plus de raiſon de dire que le cheval eſt un âne perfectionné ; que la brebis n'eſt qu'une eſpèce de chèvre plus délicate que nous avons ſoignée, perfectionnée, propagée pour notre utilité, & qu'en général les eſpèces

les plus parfaites, ſur-tout dans les animaux domeſtiques, tirent leur origine de l'eſpèce moins parfaite des animaux ſauvages qui en approchent le plus, la Nature ſeule ne pouvant faire autant que la Nature & l'homme réunis.

Quoi qu'il en ſoit, la chèvre eſt une eſpèce diſtincte, & peut-être encore plus éloignée de celle de la brebis, que l'eſpèce de l'âne ne l'eſt de celle du cheval. Le bouc s'accouple volontiers avec la brebis, comme l'âne avec la jument, & le bélier ſe joint avec la chèvre, comme le cheval avec l'âneſſe; mais quoique ces accouplemens ſoient aſſez fréquens, & quelquefois prolifiques, il ne s'eſt point formé d'eſpèce intermédiaire entre la chèvre & la brebis: ces deux eſpèces ſont diſtinctes, demeurent conſtamment ſéparées & toujours à la même diſtance l'une de l'autre; elles n'ont donc point été altérées par ces mélanges, elles n'ont point fait de nouvelles ſouches, de nouvelles races d'animaux mitoyens, elles n'ont produit que des différences individuelles, qui n'influent pas ſur l'unité de chacune des

eſpèces primitives, & qui confirment au contraire la réalité de leur différence caractériſtique.

Mais il y a bien des cas où nous ne pouvons ni diſtinguer ces caractères, ni prononcer ſur leurs différences avec autant de certitude; il y en a beaucoup d'autres où nous ſommes obligés de ſuſpendre notre jugement, & encore une infinité d'autres ſur leſquels nous n'avons aucune lumière; car indépendamment de l'incertitude où nous jette la contrariété des témoignages ſur les faits qui nous ont été tranſmis, indépendamment du doute qui réſulte du peu d'exactitude de ceux qui ont obſervé la Nature, le plus grand obſtacle qu'il y ait à l'avancement de nos connoiſſances, eſt l'ignorance preſque forcée dans laquelle nous ſommes d'un très-grand nombre d'effets que le temps ſeul n'a pu préſenter à nos yeux, & qui ne ſe dévoileront même à ceux de la poſtérité que par des expériences & des obſervations combinées; en attendant, nous errons dans les ténèbres, ou nous marchons avec perplexité entre des préjugés & des probabilités,

ignorant même jusqu'à la possibilité des choses, & confondant à tout moment les opinions des hommes avec les actes de la Nature. Les exemples se présentent en foule ; mais sans en prendre ailleurs que dans notre sujet, nous savons que le bouc & la brebis s'accouplent & produisent ensemble, mais personne ne nous a dit encore s'il en résulte un mulet stérile, ou un animal fécond qui puisse faire souche pour des générations nouvelles ou semblables aux premières : de même, quoique nous sachions que le bélier s'accouple avec la chèvre, nous ignorons s'ils produisent ensemble & quel est ce produit ; nous croyons que les mulets en général, c'est-à-dire, les animaux qui viennent du mélange de deux espèces différentes, sont stériles, parce qu'il ne paroît pas que les mulets qui viennent de l'âne & de la jument, non plus que ceux qui viennent du cheval & de l'ânesse, produisent rien entr'eux ou avec ceux dont ils viennent : cependant cette opinion est mal fondée peut-être; les Anciens disent positivement que le mulet peut produire

à l'âge de sept ans, & qu'il produit avec la jument *(a)*; ils nous disent que la mule peut concevoir, quoiqu'elle ne puisse perfectionner son fruit *(b)*. Il seroit donc nécessaire de détruire ou de confirmer ces faits, qui répandent de l'obscurité sur la distinction réelle des animaux, & sur la théorie de la génération : d'ailleurs, quoique nous connoissions assez distinctement les espèces de tous les animaux qui nous avoisinent, nous ne savons pas ce que produiroit leur mélange entr'eux ou avec des animaux étrangers ; nous ne sommes que très mal informés des jumars, c'est-à-dire, du produit de la vache & de l'âne, ou de la jument & du taureau : nous ignorons si le zèbre ne produiroit pas avec le cheval ou l'âne ; si l'animal à large queue, auquel on a donné le nom de mouton de Barbarie, ne produiroit

(a) *Mulus septennis implere potest, & jàm cum equâ conjunctus hinnum procreavit.* Arist. Hist. animal. lib. VI, cap. XXIV.

(b) *Itaque concipere quidem aliquando mula potest, quod jàm factum est ; sed enutrire atque in finem perducere non potest. Mas generare interdùm potest.* Arist. de generat. animal. lib. II, cap. VI.

pas avec notre brebis ; ſi le chamois n'eſt pas une chèvre ſauvage, s'il ne formeroit pas avec nos chèvres quelque race intermédiaire ; ſi les ſinges diffèrent réellement par les eſpèces, ou s'ils ne ſont, comme les chiens, qu'une ſeule & même eſpèce, mais variée par un grand nombre de races différentes ; ſi le chien peut produire avec le renard & le loup ; ſi le cerf produit avec la vache, la biche avec le daim, &c. Notre ignorance ſur tous ces faits eſt, comme je l'ai dit, preſque forcée, les expériences qui pourroient les décider demandant plus de temps, de ſoins & de dépenſe que la vie & la fortune d'un homme ordinaire ne peuvent le permettre. J'ai employé quelques années à faire des tentatives de cette eſpèce : j'en rendrai compte lorſque je parlerai des mulets ; mais je conviendrai d'avance qu'elles ne m'ont fourni que peu de lumières, & que la plupart de ces épreuves ont été ſans ſuccès.

De-là dépendent cependant la connoiſſance entière des animaux, la diviſion exacte de leurs eſpèces, & l'inteligence

parfaite de leur hiſtoire ; de là dépendent auſſi la manière de l'écrire & l'art de la traiter : mais puiſque nous ſommes privés de ces connoiſſances ſi néceſſaires à notre objet; puiſqu'il ne nous eſt pas poſſible, faute de faits, d'établir des rapports, & de fonder nos raiſonnemens, nous ne pouvons mieux faire que d'aller pas à pas, de conſidérer chaque animal individuellement, de regarder comme des eſpèces différentes toutes celles qui ne ſe mêlent pas ſous nos yeux, & d'écrire leur hiſtoire par articles ſéparés, en nous réſervant de les joindre ou de les fondre enſemble, dès que, par notre propre expérience, ou par celle des autres, nous ſerons plus inſtruits.

C'eſt par cette raiſon que, quoiqu'il y ait pluſieurs animaux qui reſſemblent à la brebis & à la chèvre, nous ne parlons ici que de la chèvre & de la brebis domeſtiques. Nous ignorons ſi les eſpèces étrangères pourroient produire & former de nouvelles races avec ces eſpèces communes. Nous ſommes donc fondés à les regarder comme des eſpèces différentes, juſqu'à ce qu'il ſoit prouvé par

le fait, que les individus de chacune de ces eſpèces étrangères peuvent ſe mêler avec l'eſpèce commune, & produire d'autres individus qui produiroient entr'eux, ce caractère ſeul conſtituant la réalité & l'unité de ce que l'on doit appeler eſpèce, tant dans les animaux que dans les végétaux.

La chèvre a de ſa nature plus de ſentiment & de reſſource que la brebis, elle vient à l'homme volontiers, elle ſe familiariſe aiſément, elle eſt ſenſible aux careſſes & capable d'attachement; elle eſt auſſi plus forte, plus légère, plus agile & moins timide que la brebis; elle eſt vive, capricieuſe, laſcive & vagabonde. Ce n'eſt qu'avec peine qu'on la conduit, & qu'on peut la réduire en troupeau: elle aime à s'écarter dans les ſolitudes, à grimper ſur les lieux eſcarpés, à ſe placer & même à dormir ſur la pointe des rochers & ſur le bord des précipices; elle cherche le mâle avec empreſſement; elle s'accouple avec ardeur, & produit de très-bonne heure; elle eſt robuſte, aiſée à nourrir; preſque toutes les herbes lui ſont bonnes, & il

y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament, qui dans tous les animaux influe beaucoup ſur le naturel, ne paroît cependant pas dans la chèvre différer eſſentiellement de celui de la brebis. Ces deux eſpèces d'animaux, dont l'organiſation intérieure eſt preſque entièrement ſemblable, ſe nourriſſent, croiſſent & multiplient de la même manière, & ſe reſſemblent encore par le caractère des maladies, qui ſont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chèvre n'eſt pas ſujette; elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur; elle dort au ſoleil, & s'expoſe volontiers à ſes rayons les plus vifs, ſans en être incommodée, & ſans que cette ardeur lui cauſe ni étourdiſſemens, ni vertiges; elle ne s'effraie point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie, mais elle paroît être ſenſible à la rigueur du froid. Les mouvemens extérieurs, leſquels, comme nous l'avons dit, dépendent beaucoup moins de la conformation du corps, que de la force & de la variété des ſenſations relatives à l'appétit & au deſir, ſont par cette raiſon beaucoup

moins meſurés, beaucoup plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconſtance de ſon naturel ſe marque par l'irrégularité de ſes actions ; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle ſaute, s'approche, s'éloigne, ſe montre, ſe cache, ou fuit, comme par caprice, & ſans autre cauſe déterminante que celle de la vivacité bizarre de ſon ſentiment intérieur, & toute la ſoupleſſe des organes, tout le nerf du corps ſuffiſent à peine à la pétulance & à la rapidité de ces mouvemens, qui lui ſont naturels.

On a des preuves que ces animaux ſont naturellement amis de l'homme, & que dans les lieux inhabités, ils ne deviennent point ſauvages. En 1698, un vaiſſeau anglois ayant relâché à l'île de Bonaviſta, deux Nègres ſe préſentèrent à bord & offrirent *gratis* aux Anglois autant de boucs qu'ils en voudroient emporter. À l'étonnement que le Capitaine marqua de cette offre, les Nègres répondirent qu'il n'y avoit que douze perſonnes dans toute l'île, que les boucs & les chèvres s'y étoient multipliés juſqu'à

devenir incommodes, & que loin de donner beaucoup de peine à les prendre, ils suivoient les hommes avec une sorte d'obstination, comme les animaux domestiques *(c)*.

Le bouc peut engendrer à un an, & la chèvre dès l'âge de sept mois; mais les fruits de cette génération précoce sont foibles & défectueux, & l'on attend ordinairement que l'un & l'autre aient dix-huit mois ou deux ans avant de leur permettre de se joindre. Le bouc est un assez bel animal, très-vigoureux & très-chaud: un seul peut suffire à plus de cent cinquante chèvres pendant deux ou trois mois: mais cette ardeur qui le consume ne dure que trois ou quatre ans, & ces animaux sont énervés, & même vieux, dès l'âge de cinq ou six ans. Lorsque l'on veut donc faire choix d'un bouc pour la propagation, il faut qu'il soit jeune & de bonne figure, c'est-à-dire, âgé de deux ans, la taille grande, le cou court & charnu, la tête légère, les oreilles pendantes, les cuisses grosses,

(c) Voyez l'histoire générale des voyages, *tome I, page 518.*

les

les jambes fermes, le poil noir, épais & doux, la barbe longue & bien garnie. Il y a moins de choix à faire pour les chèvres; seulement on peut observer que celles dont le corps est grand, la croupe large, les cuisses fournies, la démarche légère, les mamelles grosses, les pis longs, le poil doux & touffu, sont les meilleures. Elles sont ordinairement en chaleur aux mois de septembre, octobre & novembre; & même pour peu qu'elles approchent du mâle en tout autre temps, elles sont bientôt disposées à le recevoir, & elles peuvent s'accoupler & produire dans toutes les saisons: cependant elles retiennent plus sûrement en automne, & l'on préfère encore les mois d'octobre & de novembre par une autre raison, c'est qu'il est bon que les jeunes chevreaux trouvent de l'herbe tendre lorsqu'ils commencent à paître pour la première fois. Les chèvres portent cinq mois, & mettent bas au commencement du sixième, elles allaitent leur petit pendant un mois ou cinq semaines; ainsi l'on doit compter environ six mois & demi entre le temps auquel on les aura fait couvrir

& celui où le chevreau pourra commencer à paître.

Lorsqu'on les conduit avec les moutons, elles ne restent pas à leur suite, elles précèdent toujours le troupeau ; il vaut mieux les mener séparément paître sur les collines, elles aiment mieux les lieux élevés & les montagnes, même les plus escarpées ; elles trouvent autant de nourriture qu'il leur en faut, dans les bruyères, dans les friches, dans les terreins incultes & dans les terres stériles : il faut les éloigner des endroits cultivés, les empêcher d'entrer dans les blés, dans les vignes, dans les bois ; elles font un grand dégât dans les taillis ; les arbres dont elles broutent avec avidité les jeunes pousses & les écorces tendres, périssent presque tous ; elles craignent les lieux humides, les prairies marécageuses, les pâturages gras : on en élève rarement dans les pays de plaines ; elles s'y portent mal, & leur chair est de mauvaise qualité. Dans la plupart des climats chauds, l'on nourrit des chèvres en grande quantité, & on ne leur donne point d'étable ; en France, elles péri-

roient ſi on ne les mettoit pas à l'abri pendant l'hiver. On peut ſe diſpenſer de leur donner de la litière en été, mais il leur en faut pendant l'hiver; & comme toute humidité les incommode beaucoup, on ne les laiſſe pas coucher ſur leur fumier, & on leur donne ſouvent de la litière fraîche. On les fait ſortir de grand matin pour les mener aux champs; l'herbe chargée de roſée, qui n'eſt pas bonne pour les moutons, fait grand bien aux chèvres. Comme elles ſont indociles & vagabondes, un homme, quelque robuſte & quelque agile qu'il ſoit, n'en peut guère conduire que cinquante. On ne les laiſſe pas ſortir pendant les neiges & les frimats; on les nourrit à l'étable, d'herbes & de petites branches d'arbres cueillies en automne, ou de choux, de navets & d'autres légumes. Plus elles mangent, plus la quantité de leur lait augmente; & pour entretenir ou augmenter encore cette abondance de lait, on les fait beaucoup boire, & on leur donne quelquefois du ſalpêtre ou de l'eau ſalée. On peut commencer à les traire quinze jours après

qu'elles ont mis bas ; elles donnent du lait en quantité pendant quatre à cinq mois, & elles en donnent ſoir & matin.

La chèvre ne produit ordinairement qu'un chevreau, quelquefois deux, très-rarement trois, & jamais plus de quatre ; elle ne produit que depuis l'âge d'un an ou dix-huit mois, juſqu'à ſept ans. Le bouc pourroit engendrer juſqu'à cet âge, & peut-être au-delà, ſi on le ménageoit davantage ; mais communément il ne ſert que juſqu'à l'âge de cinq ans. On le réforme alors pour l'engraiſſer avec les vieilles chèvres & les jeunes chevreaux mâles, que l'on coupe à l'âge de ſix mois, afin de rendre leur chair plus ſucculente & plus tendre. On les engraiſſe de la même manière que l'on engraiſſe les moutons ; mais, quelque ſoin qu'on prenne, & quelque nourriture qu'on leur donne, leur chair n'eſt jamais auſſi bonne que celle du mouton, ſi ce n'eſt dans les climats très-chauds, où la chair du mouton eſt fade & de mauvais goût. L'odeur forte du bouc ne vient pas de ſa chair, mais de ſa peau. On ne laiſſe pas vieillir ces animaux,

qui pourroient peut-être vivre dix ou douze ans : on s'en défait dès qu'ils cessent de produire, & plus ils sont vieux, plus leur chair est mauvaise. Communément les boucs & les chèvres ont des cornes, cependant il y a, quoiqu'en moindre nombre, des chèvres & des boucs sans cornes. Ils varient aussi beaucoup par la couleur du poil. On dit que les blanches & celles qui n'ont point de cornes, sont celles qui donnent le plus de lait, & que les noires sont les plus fortes & les plus robustes de toutes. Ces animaux, qui ne coûtent presque rien à nourrir, ne laissent pas de faire un produit assez considérable; on en vend la chair, le suif, le poil & la peau. Leur lait est plus sain & meilleur que celui de la brebis; il est d'usage dans la médecine, il se caille aisément, & l'on en fait de très-bons fromages : comme il ne contient que peu de parties butireuses, l'on ne doit pas en séparer la crême. Les chèvres se laissent teter aisément, même par les enfans, pour lesquels leur lait est une très-bonne nourriture; elles sont, comme les vaches & les brebis,

ſujettes à être tetées par la couleuvre, & encore par un oiſeau connu ſous le nom de *tete-chèvre* ou *crapaud-volant,* qui s'attache à leur mamelle pendant la nuit, & leur fait, dit-on, perdre leur lait.

Les chèvres n'ont point de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure; celles de la mâchoire inférieure tombent & ſe renouvellent dans le même temps & dans le même ordre que celles des brebis : les nœuds des cornes & des dents peuvent indiquer l'âge. Le nombre des dents n'eſt pas conſtant dans les chèvres; elles en ont ordinairement moins que les boucs, qui ont auſſi le poil plus rude, la barbe & les cornes plus longues que les chèvres. Ces animaux, comme les bœufs & les moutons, ont quatre eſtomacs & ruminent: l'eſpèce en eſt plus répandue que celle de la brebis; on trouve des chèvres ſemblables aux nôtres dans pluſieurs parties du monde; elles ſont ſeulement plus petites en Guinée & dans les autres pays chauds; elles ſont plus grandes en Moſcovie & dans les autres climats froids. Les chèvres d'Angora ou de Syrie, à oreilles pendantes, ſont de la même



Brcant Sc.

LE BOUC D'ANGORA


Breant Sculp.

LE BOUC



LA CHEVRE


Breant sculp.

LA CHEVRE D'ANGORA

eſpèce que les nôtres ; elles ſe mêlent & produiſent enſemble, même dans nos climats : le mâle a les cornes à peu près auſſi longues que le bouc ordinaire, mais dirigées & contournées d'une manière différente ; elles s'étendent horizontalement de chaque côté de la tête, & forment des ſpirales à peu près comme un tire-bourre. Les cornes de la femelle ſont courtes, & ſe recourbent en arrière, en bas & en avant ; de ſorte qu'elles aboutiſſent auprès de l'œil, & il paroît que leur contour & leur direction varient. Le bouc & la chèvre d'Angora, que nous avons vus à la Ménagerie du Roi, les avoient telles que nous venons de les décrire ; & ces chèvres ont, comme preſque tous les autres animaux de Syrie, le poil très-long, très-fourni, & ſi fin qu'on en fait des étoffes auſſi belles & auſſi luſtrées que nos étoffes de ſoie.



LE COCHON, LE COCHON DE SIAM, *ET* LE SANGLIER.

NOUS mettons enſemble le cochon, le cochon de Siam & le ſanglier, parce que tous trois ne font qu'une ſeule & même eſpèce ; l'un eſt l'animal ſauvage, les deux autres ſont l'animal domeſtique, & quoiqu'ils diffèrent par quelques marques extérieures, peut-être auſſi par quelques habitudes, comme ces différences ne ſont pas eſſentielles, qu'elles ſont ſeulement relatives à leur condition, que leur naturel n'eſt pas même fort altéré par l'état de domeſticité, qu'enfin ils produiſent enſemble des individus qui peuvent en produire d'autres, caractère qui conſtitue l'unité & la conſtance de l'eſpèce, nous n'avons pas dû les ſéparer.

Ces animaux ſont ſinguliers ; l'eſpèce en eſt, pour ainſi dire, unique ; elle eſt iſolée, elle ſemble exiſter plus ſolitairement qu'aucune autre ; elle n'eſt voiſine d'aucune eſpèce qu'on puiſſe regarder comme principale ni comme acceſſoire, telle que l'eſpèce du cheval relativement à celle de l'âne, ou l'eſpèce de la chèvre relativement à la brebis ; elle n'eſt pas ſujette à une grande variété de races comme celle du chien, elle participe de pluſieurs eſpèces, & cependant elle diffère eſſentiellement de toutes. Que ceux qui veulent réduire la Nature à de petits ſyſtèmes, qui veulent renfermer ſon immenſité dans les bornes d'une formule, conſidèrent avec nous cet animal, & voient s'il n'échappe pas à toutes leurs méthodes. Par les extrémités il ne reſſemble point à ceux qu'ils ont appelés *ſolipèdes*, puiſqu'il a le pied diviſé ; il ne reſſemble point à ceux qu'ils ont appelés *pieds fourchus*, puiſqu'il a réellement quatre doigts au dedans, quoiqu'il n'en paroiſſe que deux à l'extérieur ; il ne reſſemble point à ceux qu'ils ont appelés *fiſſipèdes*, puiſqu'il ne marche que ſur deux doigts,

& que les deux autres ne sont ni développés, ni posés comme ceux des fissipèdes, ni même assez alongés pour qu'il puisse s'en servir. Il a donc des caractères équivoques, des caractères ambigus, dont les uns sont apparens & les autres obscurs. Dira-t-on que c'est une erreur de la Nature; que ces phalanges, ces doigts, qui ne sont pas assez développés à l'extérieur, ne doivent point être comptés? mais cette erreur est constante, d'ailleurs cet animal ne ressemble point aux *pieds fourchus* par les autres os du pied, & il en diffère encore par les caractères les plus frappans; car ceux-ci ont des cornes & manquent de dents incisives à la mâchoire supérieure; ils ont quatre estomacs, ils ruminent, &c. Le cochon n'a point de cornes, il a des dents en haut comme en bas, il n'a qu'un estomac, il ne rumine point; il est donc évident qu'il n'est ni du genre des *solipèdes*, ni de celui des *pieds fourchus*; il n'est pas non plus de celui des *fissipèdes*, puisqu'il diffère de ces animaux non-seulement par l'extrémité du pied, mais encore par les dents, par l'estomac, par les

inteſtins, par les parties intérieures de la génération, &c. Tout ce que l'on pourroit dire, c'eſt qu'il fait la nuance, à certains égards, entre les *ſolipèdes* & les *pieds fourchus*, & à d'autres égards entre les *pieds fourchus* & les *fiſſipèdes* ; car il diffère moins des *ſolipèdes* que des autres, par l'ordre & le nombre des dents ; il leur reſſemble encore par l'alongement des mâchoires, il n'a, comme eux, qu'un eſtomac, qui ſeulement eſt beaucoup plus grand ; mais par une appendice qui y tient, auſſi-bien que par la poſition des inteſtins, il ſemble ſe rapprocher des *pieds fourchus* ou *ruminans* ; il leur reſſemble encore par les parties extérieures de la génération, & en même temps il reſſemble aux *fiſſipèdes* par la forme des jambes, par l'habitude du corps, par le produit nombreux de la génération. Ariſtote eſt le premier (*a*) qui ait diviſé les

(*a*) *Quadrupedum autem, quæ ſanguine conſtant ; eadem quæ animal generant, alia multifida ſunt ; quales hominis manus pedeſque habentur. Sunt enim quæ multiplici pedum fiſſurâ digitentur, ut canis, leo, panthera. Alia biſulca ſunt, quæ forcipem pro ungula habeant, ut oves, capræ, cervi, equi fluviatiles. Alia infiſſo ſunt pede, ut quæ ſolipedes nominantur, ut equus, mulus,*

animaux quadrupèdes en *solipèdes*, *pieds fourchus* & *fissipèdes*, & il convient que le cochon est d'un genre ambigu; mais la seule raison qu'il en donne, c'est que dans l'Illyrie, la Pœonie & dans quelques autres lieux il se trouve des cochons solipèdes. Cet animal est encore une espèce d'exception à deux règles générales de la Nature, c'est que plus les animaux sont gros, moins ils produisent, & que les fissipèdes sont de tous les animaux ceux qui produisent le plus; le cochon, quoique d'une taille fort au-dessus de la médiocre, produit plus qu'aucun des animaux fissipèdes ou autres; par cette fécondité, aussi-bien que par la conformation des testicules ou ovaires de la truie, il semble même faire l'extrémité des espèces vivipares, & s'approcher des espèces ovipares. Enfin il est en tout d'une nature équivoque, ambiguë, ou, pour mieux dire, il paroît tel à ceux qui croient que l'ordre

Genus sanè suillum ambiguum est; nam & in terra Illyriorum, & in Pæonia, & nonnullis aliis locis, sues solipedes gignuntur. Aristot. de Hist. animal. lib. II, cap. I.

hypothétique de leurs idées fait l'ordre réel des choſes, & qui ne voient, dans la chaîne infinie des êtres, que quelques points apparens auxquels ils veulent tout rapporter.

Ce n'eſt point en reſſerrant la ſphère de la Nature & en la renfermant dans un cercle étroit, qu'on pourra la connoître; ce n'eſt point en la faiſant agir par des vues particulières qu'on ſaura la juger, ni qu'on pourra la deviner; ce n'eſt point en lui prêtant nos idées qu'on approfondira les deſſeins de ſon Auteur: au lieu de reſſerrer les limites de ſa puiſſance, il faut les reculer, les étendre juſque dans l'immenſité; il faut ne rien voir d'impoſſible, s'attendre à tout, & ſuppoſer que tout ce qui peut être, eſt. Les eſpèces ambiguës, les productions irrégulières, les êtres anomaux ceſſeront dès-lors de nous étonner, & ſe trouveront auſſi néceſſairement que les autres, dans l'ordre infini des choſes, ils rempliſſent les intervalles de la chaîne, ils en forment les nœuds, les points intermédiaires, ils en marquent auſſi les extrémités: ces êtres ſont pour l'eſprit humain

des exemplaires précieux, uniques, où la Nature paroissant moins conforme à elle-même, se montre plus à découvert; où nous pouvons reconnoître des caractères singuliers, & des traits fugitifs qui nous indiquent que ses fins sont bien plus générales que nos vues, & que si elle ne fait rien en vain, elle ne fait rien non plus dans les desseins que nous lui supposons.

En effet, ne doit-on pas faire des réflexions sur ce que nous venons d'exposer! ne doit-on pas tirer des inductions de cette singulière conformation du cochon! il ne paroît pas avoir été formé sur un plan original, particulier & parfait, puisqu'il est un composé des autres animaux; il a évidemment des parties inutiles, ou plutôt des parties dont il ne peut faire usage, des doigts dont tous les os sont parfaitement formés, & qui cependant ne lui servent à rien. La Nature est donc bien éloignée de s'assujettir à des causes finales dans la composition des êtres; pourquoi n'y mettroit-elle pas quelquefois des parties surabondantes, puisqu'elle manque si

ſouvent d'y mettre des parties eſſentielles! combien n'y a-t-il pas d'animaux privés de ſens & de membres! pourquoi veut-on que dans chaque individu toute partie ſoit utile aux autres & néceſſaire au tout! ne ſuffit-il pas, pour qu'elles ſe trouvent enſemble, qu'elles ne ſe nuiſent pas, qu'elles puiſſent croître ſans obſtacle & ſe développer ſans s'oblitérer mutuellement! Tout ce qui ne ſe nuit point aſſez pour ſe détruire, tout ce qui peut ſubſiſter enſemble, ſubſiſte, & peut-être y a-t-il, dans la plupart des êtres, moins de parties relatives, utiles ou néceſſaires, que de parties indifférentes, inutiles ou ſurabondantes. Mais comme nous voulons toujours tout rapporter à un certain but, lorſque les parties n'ont pas des uſages apparens, nous leur ſuppoſons des uſages cachés, nous imaginons des rapports qui n'ont aucun fondement, qui n'exiſtent point dans la nature des choſes, & qui ne ſervent qu'à l'obſcurcir : nous ne faiſons pas attention que nous altérons la philoſophie, que nous en dénaturons l'objet, qui eſt de connoître le *comment* des choſes, la manière dont la Nature

agit ; & que nous substituons à cet objet réel une idée vaine, en cherchant à deviner le *pourquoi* des faits, la fin qu'elle se propose en agissant.

C'est pour cela qu'il faut recueillir avec soin les exemples qui s'opposent à cette prétention, qu'il faut insister sur les faits capables de détruire un préjugé général auquel nous nous livrons par goût, une erreur de méthode que nous adoptons par choix, quoiqu'elle ne tende qu'à voiler notre ignorance, & qu'elle soit inutile, & même opposée à la recherche & à la découverte des effets de la Nature. Nous pouvons, sans sortir de notre sujet, donner d'autres exemples par lesquels ces fins que nous supposons si vainement à la Nature, sont évidemment démenties.

Les phalanges ne sont faites, dit-on, que pour former des doigts ; cependant il y a dans le cochon des phalanges inutiles, puisqu'elles ne forment pas des doigts dont il puisse se servir ; & dans les animaux à pied fourchu, il y a de petits os *(a)* qui ne forment pas même

(a) M. Daubenton est le premier qui ait fait cette découverte,

des phalanges. Si c'eſt-là le but de la Nature, n'eſt-il pas évident que dans le cochon elle n'a exécuté que la moitié de ſon projet, & que dans les autres à peine l'a-t-elle commencé !

L'allantoïde eſt une membrane qui ſe trouve dans le produit de la génération de la truie, de la jument, de la vache & de pluſieurs autres animaux ; cette membrane tient au fond de la veſſie du fœtus ; elle eſt faite, dit-on, pour recevoir l'urine qu'il rend pendant ſon ſéjour dans le ventre de la mère : & en effet on trouve à l'inſtant de la naiſſance de l'animal, une certaine quantité de liqueur dans cette membrane, mais cette quantité n'eſt pas conſidérable; dans la vache, où elle eſt peut-être plus abondante que dans tout autre animal, elle ſe réduit à quelques pintes, & la capacité de l'allantoïde eſt ſi grande, qu'il n'y a aucune proportion entre ces deux objets. Cette membrane, lorſqu'on la remplit d'air, forme une eſpèce de double poche en forme de croiſſant, longue de treize à quatorze pieds ſur neuf, dix, onze, & même douze pouces de diamètre. Faut-il,

pour ne recevoir que trois ou quatre pintes de liqueur, un vaisseau dont la capacité contient plusieurs pieds cubes! La vessie seule du fœtus, si elle n'eût pas été percée par le fond, suffisoit pour contenir cette petite quantité de liqueur; comme elle suffit en effet dans l'homme, & dans les espèces d'animaux où l'on n'a pas encore découvert l'allantoïde. Cette membrane n'est donc pas faite dans la vue de recevoir l'urine du fœtus, ni même dans aucune autre de nos vues; car cette grande capacité est non-seulement inutile pour cet objet, mais aussi pour tout autre, puisqu'on ne peut pas même supposer qu'il soit possible qu'elle se remplisse, & que si cette membrane étoit pleine, elle formeroit un volume presque aussi gros que le corps de l'animal qui la contient, & ne pourroit par conséquent y être contenue : & comme elle se déchire au moment de la naissance, & qu'on la jette avec les autres membranes qui servoient d'enveloppe au fœtus, il est évident qu'elle est encore plus inutile alors qu'elle ne l'étoit auparavant.

Le nombre des mamelles eſt, dit-on, relatif, dans chaque eſpèce d'animal, au nombre de petits que la femelle doit produire & allaiter : mais pourquoi le mâle, qui ne doit rien produire, a-t-il ordinairement le même nombre de mamelles ? & pourquoi dans la truie, qui ſouvent produit dix-huit, & même vingt petits, n'y a-t-il que douze mamelles, ſouvent moins, & jamais plus ? ceci ne prouve-t-il pas que ce n'eſt pas par des cauſes finales que nous pouvons juger des ouvrages de la Nature, que nous ne devons pas lui prêter d'auſſi petites vues, la faire agir par des convenances morales ; mais examiner comment elle agit en effet, & employer pour la connoître, tous les rapports phyſiques que nous préſente l'immenſe variété de ſes productions ? J'avoue que cette méthode, la ſeule qui puiſſe nous conduire à quelques connoiſſances réelles, eſt incomparablement plus difficile que l'autre, & qu'il y a une infinité de faits dans la Nature, auxquels, comme aux exemples précédens, il ne paroît guère poſſible de l'appliquer avec ſuccès : cependant,

au lieu de chercher à quoi sert la grande capacité de l'allantoïde, & de trouver qu'elle ne sert & ne peut servir à rien; il est clair qu'on ne doit s'appliquer qu'à rechercher les rapports physiques qui peuvent nous indiquer quelle en peut être l'origine. En observant, par exemple, que dans le produit de la génération des animaux qui n'ont pas une grande capacité d'estomac & d'intestins, l'allantoïde est ou très-petite, ou nulle; que par conséquent la production de cette membrane a quelque rapport avec cette grande capacité d'intestins, &c. de même en considérant que le nombre des mamelles n'est point égal au nombre des petits, & en convenant seulement que les animaux qui produisent le plus, sont aussi ceux qui ont des mamelles en plus grand nombre, on pourra penser que cette production nombreuse dépend de la conformation des parties intérieures de la génération, & que les mamelles étant aussi des dépendances extérieures de ces mêmes parties de la génération, il y a entre le nombre ou l'ordre de ces parties & celui des mamelles, un rapport

physique qu'il faut tâcher de découvrir.

Mais je ne fais ici qu'indiquer la vraie route, & ce n'est pas le lieu de la suivre plus loin; cependant je ne puis m'empêcher d'observer en passant, que j'ai quelque raison de supposer que la production nombreuse dépend plutôt de la conformation des parties intérieures de la génération que d'aucune autre cause: car ce n'est point de la quantité plus abondante des liqueurs séminales que dépend le grand nombre dans la production, puisque le cheval, le cerf, le bélier, le bouc & les autres animaux qui ont une très-grande abondance de liqueur séminale, ne produisent qu'en petit nombre; tandis que le chien, le chat & d'autres animaux, qui n'ont qu'une moindre quantité de liqueur séminale, relativement à leur volume, produisent en grand nombre. Ce n'est pas non plus de la fréquence des accouplemens que ce nombre dépend; car l'on est assuré que le cochon & le chien n'ont besoin que d'un seul accouplement pour produire, & produire en grand nombre. La longue durée de l'accouplement, ou, pour

mieux dire, du temps de l'émission de la liqueur séminale, ne paroît pas non plus être la cause à laquelle on doive rapporter cet effet; car le chien ne demeure accouplé long-temps que parce qu'il est retenu par un obstacle qui naît de la conformation même des parties, & quoique le cochon n'ait point cet obstacle, & qu'il demeure accouplé plus long-temps que la plupart des autres animaux, on ne peut en rien conclure pour la nombreuse production, puisqu'on voit qu'il ne faut au coq qu'un instant pour féconder tous les œufs qu'une poule peut produire en un mois. J'aurai occasion de développer davantage les idées que j'accumule ici, dans la seule vue de faire sentir qu'une simple probabilité, un soupçon, pourvu qu'il soit fondé sur des rapports physiques, répand plus de lumière & produit plus de fruit que toutes les causes finales réunies.

Aux singularités que nous avons déjà rapportées, nous devons en ajouter une autre, c'est que la graisse du cochon est différente de celle de presque tous les

autres animaux quadrupèdes, non-ſeulement par ſa conſiſtance & ſa qualité, mais auſſi par ſa poſition dans le corps de l'animal. La graiſſe de l'homme & des animaux qui n'ont point de ſuif, comme le chien, le cheval, &c. eſt mêlée avec la chair aſſez également; le ſuif dans le bélier, le bouc, le cerf, &c. ne ſe trouve qu'aux extrémités de la chair: mais le lard du cochon n'eſt ni mêlé avec la chair, ni ramaſſé aux extrémités de la chair, il la recouvre par-tout, & forme une couche épaiſſe, diſtincte & continue entre la chair & la peau. Le cochon a cela de commun avec la baleine & les autres animaux cétacés, dont la graiſſe n'eſt qu'une eſpèce de lard à peu près de la même conſiſtance, mais plus huileux que celui du cochon: ce lard, dans les animaux cétacés, forme auſſi ſous la peau une couche de pluſieurs pouces d'épaiſſeur, qui enveloppe la chair.

Encore une ſingularité, même plus grande que les autres, c'eſt que le cochon ne perd aucune de ſes premières dents: les autres animaux, comme le cheval,

l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le chien, & même l'homme, perdent tous leurs premières dents incisives; ces dents de lait tombent avant la puberté, & sont bien-tôt remplacées par d'autres: dans le cochon, au contraire, les dents de lait ne tombent jamais, elles croissent même pendant toute la vie. Il a six dents au-devant de la mâchoire inférieure, qui sont incisives & tranchantes; il a aussi à la mâchoire supérieure six dents correspondantes; mais par une imperfection qui n'a pas d'exemple dans la Nature, ces six dents de la mâchoire supérieure sont d'une forme très-différente de celle des dents de la mâchoire inférieure: au lieu d'être incisives & tranchantes; elles sont longues, cylindriques & émoussées à la pointe; en sorte qu'elles forment un angle presque droit avec celles de la mâchoire inférieure, & qu'elles ne s'appliquent que très-obliquement les unes contre les autres par leurs extrémités.

Il n'y a que le cochon & deux ou trois autres espèces d'animaux qui aient des défenses ou des dents canines très-alongées;

alongées; elles diffèrent des autres dents en ce qu'elles sortent au dehors & qu'elles croissent pendant toute la vie. Dans l'éléphant & la vache marine elles sont cylindriques & longues de quelques pieds; dans le sanglier & le cochon mâle, elles se courbent en portion de cercle, elles sont plates & tranchantes, & j'en ai vu de neuf à dix pouces de longueur: elles sont enfoncées très-profondément dans l'alvéole, & elles ont aussi, comme celles de l'éléphant, une cavité à leur extrémité supérieure; mais l'éléphant & la vache marine n'ont des défenses qu'à la mâchoire supérieure, ils manquent même de dents canines à la mâchoire inférieure; au lieu que le cochon mâle & le sanglier en ont aux deux mâchoires, & celles de la mâchoire inférieure sont plus utiles à l'animal; elles sont aussi plus dangereuses, car c'est avec les défenses d'en bas que le sanglier blesse.

La truie, la laie & le cochon coupé ont aussi ces quatre dents canines à la mâchoire inférieure; mais elles croissent beaucoup moins que celles du mâle, & ne sortent presque point au dehors.

Outre ces ſeize dents, ſavoir, douze inciſives & quatre canines, ils ont encore vingt-huit dents mâchelières, ce qui fait en tout quarante-quatre dents. Le ſanglier a les défenſes plus grandes, le boutoir plus fort & la hure plus longue que le cochon domeſtique; il a auſſi les pieds plus gros, les pinces plus ſéparées & le poil toujours noir.

De tous les quadrupèdes, le cochon paroît être l'animal le plus brut; les imperfections de la forme ſemblent influer ſur le naturel, toutes ſes habitudes ſont groſſières, tous ſes goûts ſont immondes, toutes ſes ſenſations ſe réduiſent à une luxure furieuſe & à une gourmandiſe brutale, qui lui fait dévorer indiſtinctement tout ce qui ſe préſente, & même ſa progéniture au moment qu'elle vient de naître. Sa voracité dépend apparemment du beſoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de ſon eſtomac; & la groſſièreté de ſes appétits, de l'hébétation du ſens du goût & du toucher. La rudeſſe du poil, la dureté de la peau, l'épaiſſeur de la graiſſe, rendent ces animaux peu ſenſibles aux coups:

l'on a vu des souris se loger sur leur dos, & leur manger le lard & la peau sans qu'ils parussent le sentir. Ils ont donc le toucher fort obtus, & le goût aussi grossier que le toucher : leurs autres sens sont bons, les chasseurs n'ignorent pas que les sangliers voient, entendent & sentent de fort loin puisqu'ils sont obligés, pour les surprendre, de les attendre en silence pendant la nuit, & de se placer au-dessous du vent, pour dérober à leur odorat les émanations qui les frappent de loin, & toujours assez vivement pour leur faire sur le champ rebrousser chemin.

Cette imperfection dans les sens du goût & du toucher, est encore augmentée par une maladie qui les rend ladres, c'est-à-dire, presque absolument insensibles, & de laquelle il faut peut-être moins chercher la première origine dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal, que dans sa malpropreté naturelle, & dans la corruption qui doit résulter des nourritures infectes dont il se remplit quelquefois ; car le sanglier, qui n'a point de pareilles ordures à

dévorer, & qui vit ordinairement de grain, de fruits, de gland & de racines, n'est point sujet à cette maladie, non plus que le jeune cochon pendant qu'il tette : on ne la prévient même qu'en tenant le cochon domestique dans une étable propre, & en lui donnant abondamment des nourritures saines. Sa chair deviendra même excellente au goût, & le lard ferme & cassant, si, comme je l'ai vu pratiquer, on le tient pendant quinze jours ou trois semaines, avant de le tuer, dans une étable pavée & toujours propre, sans litière, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du grain de froment pur & sec, & ne le laissant boire que très-peu. On choisit pour cela un jeune cochon d'un an, en bonne chair & à moitié gras.

La manière ordinaire de les engraisser, est de leur donner abondamment de l'orge, du gland, des choux, des légumes cuits & beaucoup d'eau mêlée de son : en deux mois ils sont gras, le lard est abondant & épais, mais sans être bien ferme ni bien blanc, & la chair, quoique bonne, est toujours un peu

fade. On peut encore les engraiſſer avec moins de dépenſe dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, en les menant dans les forêts pendant l'automne, lorſque les glands tombent, & que la châtaigne & la faine quittent leurs enveloppes : ils mangent également de tous les fruits ſauvages, & ils engraiſſent en peu de temps, ſur-tout ſi le ſoir, à leur retour, on leur donne de l'eau tiède mêlée d'un peu de ſon & de farine d'ivroie; cette boiſſon les fait dormir & augmente tellement leur embonpoint, qu'on en a vu ne pouvoir plus marcher, ni preſque ſe remuer. Ils engraiſſent auſſi beaucoup plus promptement en automne dans le temps des premiers froids, tant à cauſe de l'abondance des nourritures, que parce qu'alors la tranſpiration eſt moindre qu'en été.

On n'attend pas, comme pour le reſte du bétail, que le cochon ſoit âgé pour l'engraiſſer : plus il vieillit, plus cela eſt difficile, & moins ſa chair eſt bonne. La caſtration, qui doit toujours précéder l'engrais, ſe fait ordinairement à l'âge de ſix mois, au printemps ou en

automne, & jamais dans le temps des grandes chaleurs ou des grands froids, qui rendroient également la plaie dangereuſe ou difficile à guérir; car c'eſt ordinairement par inciſion que ſe fait cette opération, quoiqu'on la faſſe auſſi quelquefois par une ſimple ligature, comme nous l'avons dit au ſujet des moutons. Si la caſtration a été faite au printemps, on les met à l'engrais dès l'automne ſuivante, & il eſt aſſez rare qu'on les laiſſe vivre deux ans; cependant ils croiſſent encore beaucoup pendant la ſeconde, & ils continueroient de croître pendant la troiſième, la quatrième, la cinquième, &c. année. Ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur & la groſſeur de leur corpulence, ne ſont que des cochons plus âgés, que l'on a mis pluſieurs fois à la glandée. Il paroît que la durée de leur accroiſſement ne ſe borne pas à quatre ou cinq ans: les *verrats* ou *cochons mâles* que l'on garde pour la propagation de l'eſpèce, groſſiſſent encore à cinq ou ſix ans; & plus un ſanglier eſt vieux, plus il eſt gros, dur & peſant.

La durée de la vie d'un ſanglier peut s'étendre juſqu'à vingt-cinq ou trente ans *. Ariſtote dit vingt ans pour les cochons en général, & il ajoute que les mâles engendrent & que les femelles produiſent juſqu'à quinze. Ils peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an; mais il vaut mieux attendre qu'ils aient dix-huit mois ou deux ans. La première portée de la truie n'eſt pas nombreuſe, les petits ſont foibles, & même imparfaits, quand elle n'a pas un an. Elle eſt en chaleur, pour ainſi dire, en tout temps; elle recherche les approches du mâle, quoiqu'elle ſoit pleine; ce qui peut paſſer pour un excès parmi les animaux, dont la femelle, dans preſque toutes les eſpèces, refuſe le mâle auſſitôt qu'elle a conçu. Cette chaleur de la truie, qui eſt preſque continuelle, ſe marque cependant par des accès & auſſi par des mouvemens immodérés, qui finiſſent toujours par ſe vautrer dans la boue; elle répand dans ce temps une liqueur blanchâtre aſſez épaiſſe & aſſez

* Voyez la Vénerie de du Fouilloux, *Paris*, 1614, *page* 57.

abondante ; elle porte quatre mois, met bas au commencement du cinquième, & bientôt elle recherche le mâle, devient pleine une seconde fois, & produit par conséquent deux fois l'année. La laie, qui ressemble à tous autres égards à la truie, ne porte qu'une fois l'an, apparemment par la disette de nourriture, & par la nécessité où elle se trouve d'allaiter & de nourrir pendant long-temps tous les petits qu'elle a produits ; au lieu qu'on ne souffre pas que la truie domestique nourrisse tous ses petits pendant plus de quinze jours ou trois semaines : on ne lui en laisse alors que huit ou neuf à nourrir, on vend les autres ; à quinze jours ils sont bons à manger : & comme l'on n'a pas besoin de beaucoup de femelles, & que ce sont les cochons coupés qui rapportent le plus de profit, & dont la chair est la meilleure, on se défait des cochons de lait femelles, & on ne laisse à la mère que deux femelles avec sept ou huit mâles.

Le mâle qu'on choisit pour propager l'espèce, doit avoir le corps court, ramassé, & plutôt carré que long, la tête

groſſe, le groin court & camus, les oreilles grandes & pendantes, les yeux petits & ardens, le cou grand & épais, le ventre avalé, les feſſes larges, les jambes courtes & groſſes, les ſoies épaiſſes & noires: les cochons blancs ne ſont jamais auſſi forts que les noirs. La truie doit avoir le corps long, le ventre ample & large, les mamelles longues: il faut qu'elle ſoit auſſi d'un naturel tranquille & d'une race féconde. Dès qu'elle eſt pleine, on la ſépare du mâle, qui pourroit la bleſſer; & lorſqu'elle met bas, on la nourrit largement, on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques-uns de ſes petits, & l'on a grand ſoin d'en éloigner le père, qui les ménageroit encore moins. On la fait couvrir au commencement du printemps, afin que les petits naiſſant en été, aient le temps de grandir, de ſe fortifier, & d'engraiſſer avant l'hiver: mais lorſque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de novembre, afin qu'elle mette bas au mois de mars, & on la fait couvrir une ſeconde fois au commencement de mai. Il y a même des truies qui

produisent régulièrement tous les cinq mois. La laie, qui, comme nous l'avons dit, ne produit qu'une fois par an, reçoit le mâle au mois de janvier ou de février, & met bas en mai ou juin ; elle allaite ses petits pendant trois ou quatre mois, elle les conduit, elle les suit, & les empêche de se séparer ou de s'écarter, jusqu'à ce qu'ils aient deux ou trois ans ; & il n'est pas rare de voir des laies accompagnées en même temps de leurs petits de l'année & de ceux de l'année précédente. On ne souffre pas que la truie domestique allaite ses petits pendant plus de deux mois ; on commence même, au bout de trois semaines, à les mener aux champs avec la mère, pour les accoutumer peu à peu à se nourrir comme elle : on les sèvre cinq semaines après, & on leur donne soir & matin du petit lait mêlé de son, ou seulement de l'eau tiède avec des légumes bouillis.

Ces animaux aiment beaucoup les vers de terre & certaines racines, comme celles de la carotte sauvage, c'est pour trouver ces vers & pour couper ces racines, qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir.

Le ſanglier, dont la hure eſt plus longue & plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément; il fouille auſſi preſque toujours en ligne droite dans le même ſillon, au lieu que le cochon fouille çà & là, & plus légèrement. Comme il fait beaucoup de dégât, il faut l'éloigner des terreins cultivés, & ne le mener que dans les bois & ſur les terres qu'on laiſſe repoſer.

On appelle en terme de chaſſe, *bêtes de compagnie*, les ſangliers qui n'ont pas paſſé trois ans, parce que juſqu'à cet âge ils ne ſe ſéparent pas les uns des autres, & qu'ils ſuivent tous leur mère commune: ils ne vont ſeuls que quand ils ſont aſſez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des eſpèces de troupes, & c'eſt de-là que dépend leur ſûreté: lorſqu'ils ſont attaqués, ils réſiſtent par le nombre, ils ſe ſecourent, ſe défendent; les plus gros font face en ſe preſſant en rond les uns contre les autres, & en mettant les plus petits au centre. Les cochons domeſtiques ſe défendent auſſi de la même manière, & l'on n'a pas

besoin de chiens pour les garder; mais comme ils sont indociles & durs, un homme agile & robuste n'en peut guère conduire que cinquante. En automne & en hiver, on les mène dans les forêts où les fruits sauvages sont abondans; l'été, on les conduit dans les lieux humides & marécageux, où ils trouvent des vers & des racines en quantité; & au printemps, on les laisse aller dans les champs & sur les terres en friche: on les fait sortir deux fois par jour, depuis le mois de mars jusqu'au mois d'octobre; on les laisse paître depuis le matin, après que la rosée est dissipée, jusqu'à dix heures, & depuis deux heures après midi jusqu'au soir. En hiver, on ne les mène qu'une fois par jour dans les beaux temps: la rosée, la neige & la pluie leur sont contraires. Lorsqu'il survient un orage ou seulement une pluie fort abondante, il est assez ordinaire de les voir déserter le troupeau les uns après les autres, & s'enfuir en courant toujours criant jusqu'à la porte de leur étable: les plus jeunes sont ceux qui crient le plus & le plus haut; ce cri est différent

de leur grognement ordinaire, c'eſt un cri de douleur ſemblable aux premiers cris qu'ils jettent lorſqu'on les garotte pour les égorger. Le mâle crie moins que la femelle. Il eſt rare d'entendre le ſanglier jeter un cri, ſi ce n'eſt lorſqu'il ſe bat & qu'un autre le bleſſe; la laie crie plus ſouvent: & quand ils ſont ſurpris & effrayés ſubitement, ils ſoufflent avec tant de violence, qu'on les entend à une grande diſtance.

Quoique ces animaux ſoient fort gourmands, ils n'attaquent ni ne dévorent pas, comme les loups, les autres animaux; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue: on a vu des ſangliers manger de la chair de cheval, & nous avons trouvé dans leur eſtomac de la peau de chevreuil & des pattes d'oiſeau; mais c'eſt peut-être plutôt néceſſité qu'inſtinct. Cependant on ne peut nier qu'ils ne ſoient avides de ſang & de chair ſanguinolente & fraîche, puiſque les cochons mangent leurs petits, & même des enfans au berceau: dès qu'ils trouvent quelque choſe de ſucculent, d'humide, de gras & d'onctueux, ils le lèchent &

finissent bientôt par l'avaler. J'ai vu plusieurs fois un troupeau entier de ces animaux s'arrêter, à leur retour des champs, autour d'un monceau de terre glaise nouvellement tirée; tous léchoient cette terre, qui n'étoit que très-légèrement onctueuse, & quelques-uns en avaloient une assez grande quantité. Leur gourmandise est, comme l'on voit, aussi grossière que leur naturel est brutal; ils n'ont aucun sentiment bien distinct, les petits reconnoissent à peine leur mère, ou du moins sont fort sujets à se méprendre, & à téter la première truie qui leur laisse saisir ses mamelles. La crainte & la nécessité donnent apparemment un peu plus de sentiment & d'instinct aux cochons sauvages, il semble que les petits soient fidèlement attachés à leur mère, qui paroît être aussi plus attentive à leurs besoins que ne l'est la truie domestique. Dans le temps du rut, le mâle cherche, suit la femelle, & demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais, les plus solitaires & les plus reculés. Il est alors plus farouche que jamais, & il devient même furieux

lorſqu'un autre mâle veut occuper ſa place; ils ſe battent, ſe bleſſent, & ſe tuent quelquefois. Pour la laie, elle ne devient furieuſe que quand on attaque ſes petits; & en général, dans preſque tous les animaux ſauvages, le mâle devient plus ou moins féroce lorſqu'il cherche à s'accoupler, & la femelle lorſqu'elle a mis bas.

On chaſſe le ſanglier à force ouverte, avec des chiens, ou bien on le tue par ſurpriſe pendant la nuit au clair de la lune: comme il ne fuit que lentement, qu'il laiſſe une odeur très-forte, qu'il ſe défend contre les chiens & les bleſſe toujours dangereuſement, il ne faut pas le chaſſer avec les bons chiens courans deſtinés pour le cerf & le chevreuil; cette chaſſe leur gâteroit le nez, & les accoutumeroit à aller lentement: des mâtins un peu dreſſés ſuffiſent pour la chaſſe du ſanglier. Il ne faut attaquer que les plus vieux, on les connoît aiſément aux traces: un jeune ſanglier de trois ans eſt difficile à forcer, parce qu'il court très-loin ſans s'arrêter, au lieu qu'un ſanglier plus âgé ne fuit pas loin, ſe laiſſe chaſſer

de près, n'a pas grand peur des chiens ; & s'arrête souvent pour leur faire tête. Le jour, il reste ordinairement dans sa bauge, au plus épais & dans le plus fort du bois ; le soir, à la nuit, il en sort pour chercher sa nourriture : en été, lorsque les grains sont mûrs, il est assez facile de le surprendre dans les blés & dans les avoines où il fréquente toutes les nuits. Dès qu'il est tué, les chasseurs ont grand soin de lui couper les *suites*, c'est-à-dire les testicules, dont l'odeur est si forte que si l'on passe seulement cinq ou six heures sans les ôter, toute la chair en est infectée. Au reste, il n'y a que la hure qui soit bonne dans un vieux sanglier ; au lieu que toute la chair du marcassin, & celle du jeune sanglier qui n'a pas encore un an, est délicate, & même assez fine. Celle du verrat, ou cochon domestique mâle, est encore plus mauvaise que celle du sanglier ; ce n'est que par la castration & l'engrais qu'on la rend bonne à manger. Les Anciens * étoient dans l'usage de faire la castration aux jeunes marcassins qu'on

* *Vide Arist. hist. animal. lib. VI, cap. XXVIII.*

pouvoit enlever à leur mère, après quoi on les reportoit dans les bois: ces sangliers coupés groſſiſſent beaucoup plus que les autres, & leur chair eſt meilleure que celle des cochons domeſtiques.

Pour peu qu'on ait habité la campagne, on n'ignore pas les profits qu'on tire du cochon, ſa chair ſe vend à peu près autant que celle du bœuf, le lard ſe vend au double, & même au triple; le ſang, les boyaux, les viſcères, les pieds, la langue, ſe préparent & ſe mangent: le fumier du cochon eſt plus froid que celui des autres animaux, & l'on ne doit s'en ſervir que pour les terres trop chaudes & trop sèches. La graiſſe des inteſtins & de l'épiploon, qui eſt différente du lard, fait le saindoux & le vieux-oing. La peau a ſes uſages, on en fait des cribles, comme l'on fait auſſi des vergettes, des broſſes, des pinceaux avec les ſoies. La chair de cet animal prend mieux le ſel, le ſalpêtre, & ſe conſerve ſalée plus longtemps qu'aucune autre.

Cette eſpèce, quoiqu'abondante & fort répandue en Europe, en Afrique

& en Asie, ne s'est point trouvée dans le continent du nouveau monde; elle y a été transportée par les Espagnols, qui ont jeté des cochons noirs dans le continent, & dans presque toutes les grandes îles de l'Amérique; ils se sont multipliés, & sont devenus sauvages en beaucoup d'endroits; ils ressemblent à nos sangliers, ils ont le corps plus court, la hure plus grosse, & la peau plus épaisse * que les cochons domestiques, qui, dans les climats chauds, sont tous noirs comme les sangliers.

Par un de ces préjugés ridicules que la seule superstition peut faire subsister, les Mahométans sont privés de cet animal utile: on leur a dit qu'il étoit immonde, ils n'osent donc ni le toucher, ni s'en nourrir. Les Chinois, au contraire, ont beaucoup de goût pour la chair du cochon; ils en élèvent de nombreux troupeaux, c'est leur nourriture la plus ordinaire, & c'est ce qui les a empêchés, dit-on, de recevoir la loi de Mahomet. Ces cochons de la Chine, qui sont aussi

* Voyez l'hist. gén. des Antilles, par le P. du Tertre. *Paris, 1667, tome II, page 295.*

ceux de Siam & de l'Inde, ſont un peu différens de ceux de l'Europe; ils ſont plus petits, ils ont les jambes beaucoup plus courtes; leur chair eſt plus blanche & plus délicate: on les connoît en France, & quelques perſonnes en élèvent; ils ſe mêlent & produiſent avec les cochons de la race commune. Les Nègres élèvent auſſi une grande quantité de cochons, & quoiqu'il y en ait peu chez les Maures, & dans tous les pays habités par les Mahométans, on trouve en Afrique & en Aſie des ſangliers auſſi abondamment qu'en Europe.

Ces animaux n'affectent donc point de climat particulier, ſeulement il paroît que dans les pays froids le ſanglier, en devenant animal domeſtique, a plus dégénéré que dans les pays chauds: un degré de température de plus ſuffit pour changer leur couleur; les cochons ſont communément blancs dans nos provinces ſeptentrionales de France, & même en Vivarais, tandis que dans la province du Dauphiné, qui en eſt très-voiſine, ils ſont tous noirs; ceux de Languedoc, de Provence, d'Eſpagne, d'Italie, des

Indes, de la Chine & de l'Amérique sont aussi de la même couleur: le cochon de Siam ressemble plus que le cochon de France au sanglier. Un des signes les plus évidens de la dégénération, sont les oreilles; elles deviennent d'autant plus souples, d'autant plus molles, plus inclinées & plus pendantes, que l'animal est plus altéré, ou, si l'on veut, plus adouci par l'éducation & par l'état de domesticité; & en effet, le cochon domestique a les oreilles beaucoup moins roides, beaucoup plus longues & plus inclinées que le sanglier, qu'on doit regarder comme le modele de l'espèce.

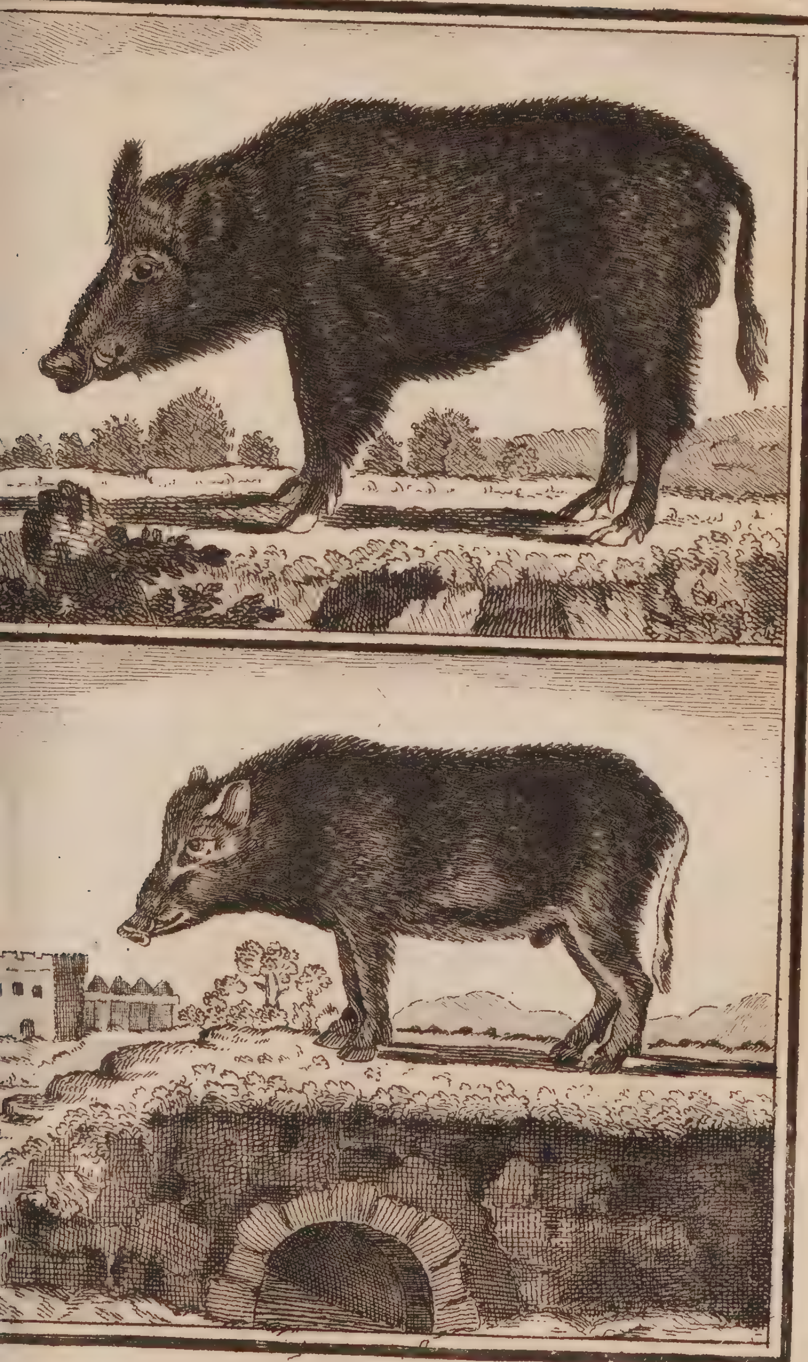




Breant Sculp.

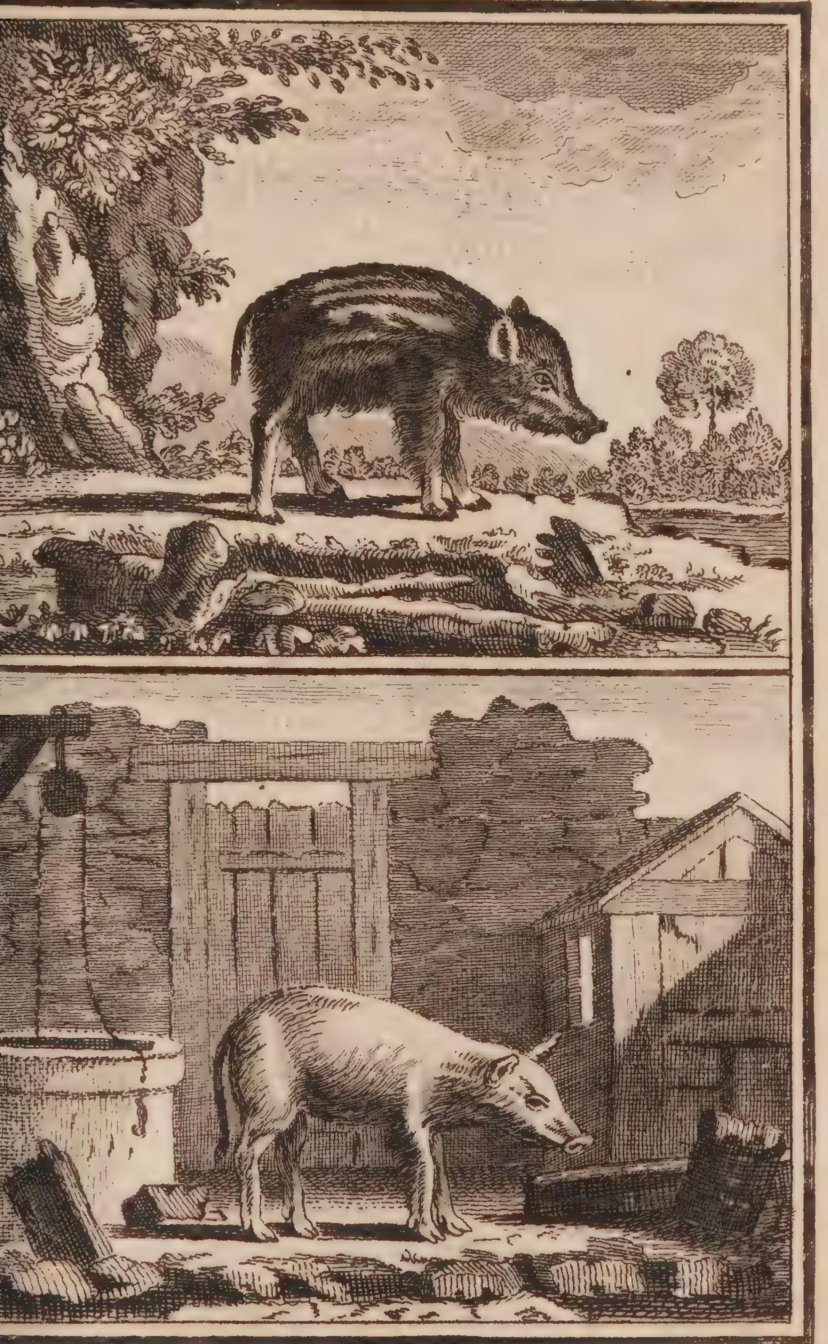
LE VERA

LE SANGLIER



LE COCHON DE SIAM

Breant Sculp



Breant Sculp

LE COCHON DE LAIT

LE CHIEN.

LA grandeur de la taille, l'élégance de la forme, la force du corps, la liberté des mouvemens, toutes les qualités extérieures, ne sont pas ce qu'il y a de plus noble dans un être animé: & comme nous préférons dans l'homme l'esprit à la figure, le courage à la force, les sentimens à la beauté, nous jugeons aussi que les qualités intérieures sont ce qu'il y a de plus relevé dans l'animal; c'est par elles qu'il diffère de l'automate, qu'il s'élève au-dessus du végétal & s'approche de nous; c'est le sentiment qui ennoblit son être, qui le régit, qui le vivifie, qui commande aux organes, rend les membres actifs, fait naître le desir, & donne à la matière le mouvement progressif, la volonté, la vie.

La perfection de l'animal dépend donc de la perfection du sentiment; plus il est étendu, plus l'animal a de facultés & de ressources, plus il existe, plus il a de rapports avec le reste de l'Univers: &

lorsque le sentiment est délicat, exquis, lorsqu'il peut encore être perfectionné par l'éducation, l'animal devient digne d'entrer en société avec l'homme; il sait concourir à ses desseins, veiller à sa sûreté, l'aider, le défendre, le flatter; il sait, par des services assidus, par des caresses réitérées, se concilier son maître, le captiver, & de son tyran se faire un protecteur.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce & sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, & cède dans le chien domestique aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher & au desir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talens; il attend ses ordres pour en faire usage, il le consulte, il l'interroge, il le supplie, un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté: sans avoir, comme l'homme,

la lumière de la penſée, il a toute la chaleur du ſentiment; il a de plus que lui la fidélité, la conſtance dans ſes affections; nulle ambition, nul intérêt, nul deſir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il eſt tout zèle, tout ardeur & toute obéiſſance; plus ſenſible au ſouvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne ſe rebute pas par les mauvais traitemens, il les ſubit, les oublie, ou ne s'en ſouvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expoſe de lui-même à de nouvelles épreuves, il lèche cette main, inſtrument de douleur, qui vient de le frapper, il ne lui oppoſe que la plainte, & la déſarme enfin par la patience & la ſoumiſſion.

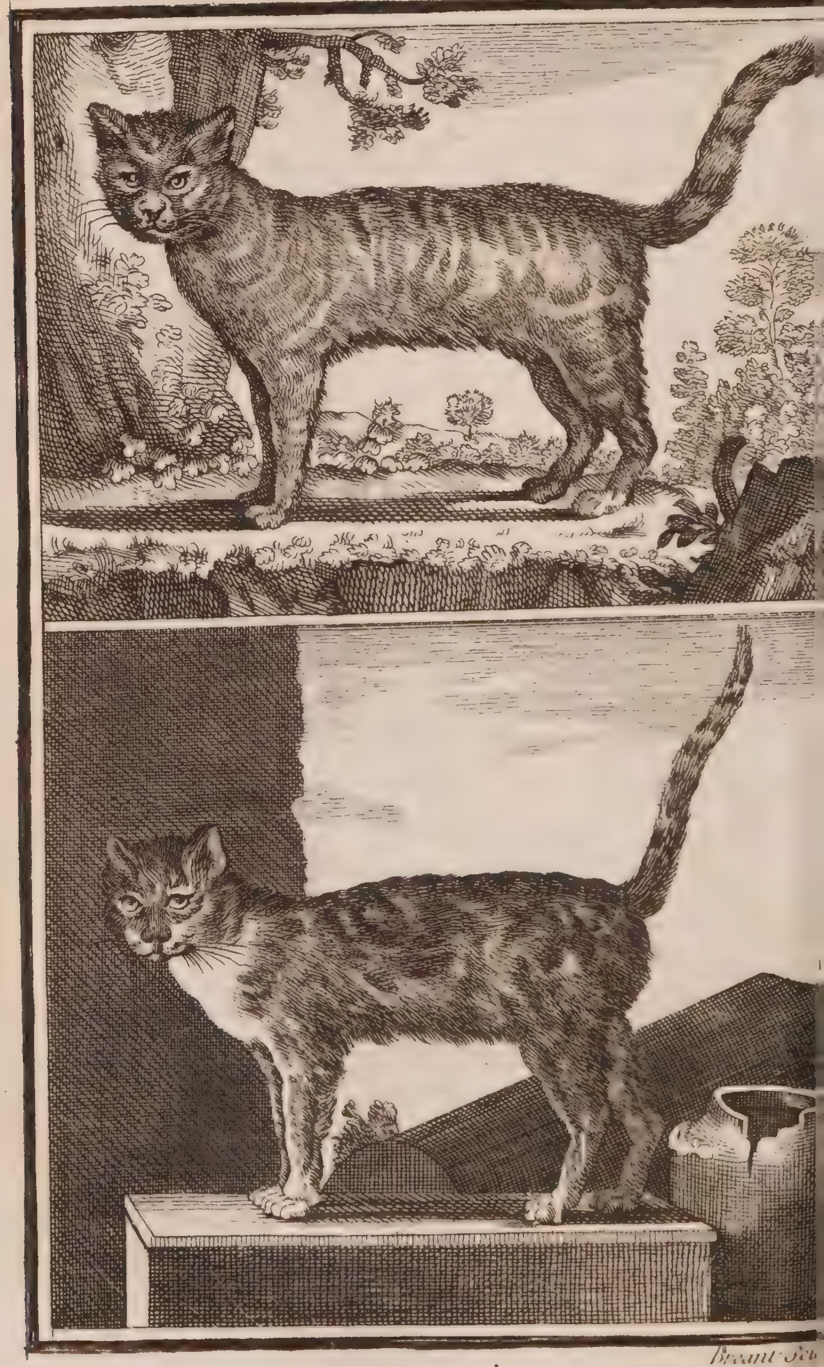
Plus docile que l'homme, plus ſouple qu'aucun des animaux, non-ſeulement le chien s'inſtruit en peu de temps, mais même il ſe conforme aux mouvemens, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent; il prend le ton de la maiſon qu'il habite; comme les autres domeſtiques, il eſt dédaigneux chez les Grands & ruſtre à la campagne:

toujours empressé pour son maître & prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférens, & se déclare contre ceux qui par état ne sont faits que pour importuner; il les connoît aux vêtemens, à la voix, à leurs gestes, & les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, & quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers, & pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, & par des aboiemens réitérés, des efforts & des cris de colère, il donne l'alarme, avertit & combat: aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçoient d'enlever; mais content d'avoir vaincu il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit & donne en même temps des exemples de courage, de tempérance & de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la Nature, en supposant

LE CHAT SAUVAGE

P. 393. N°. v



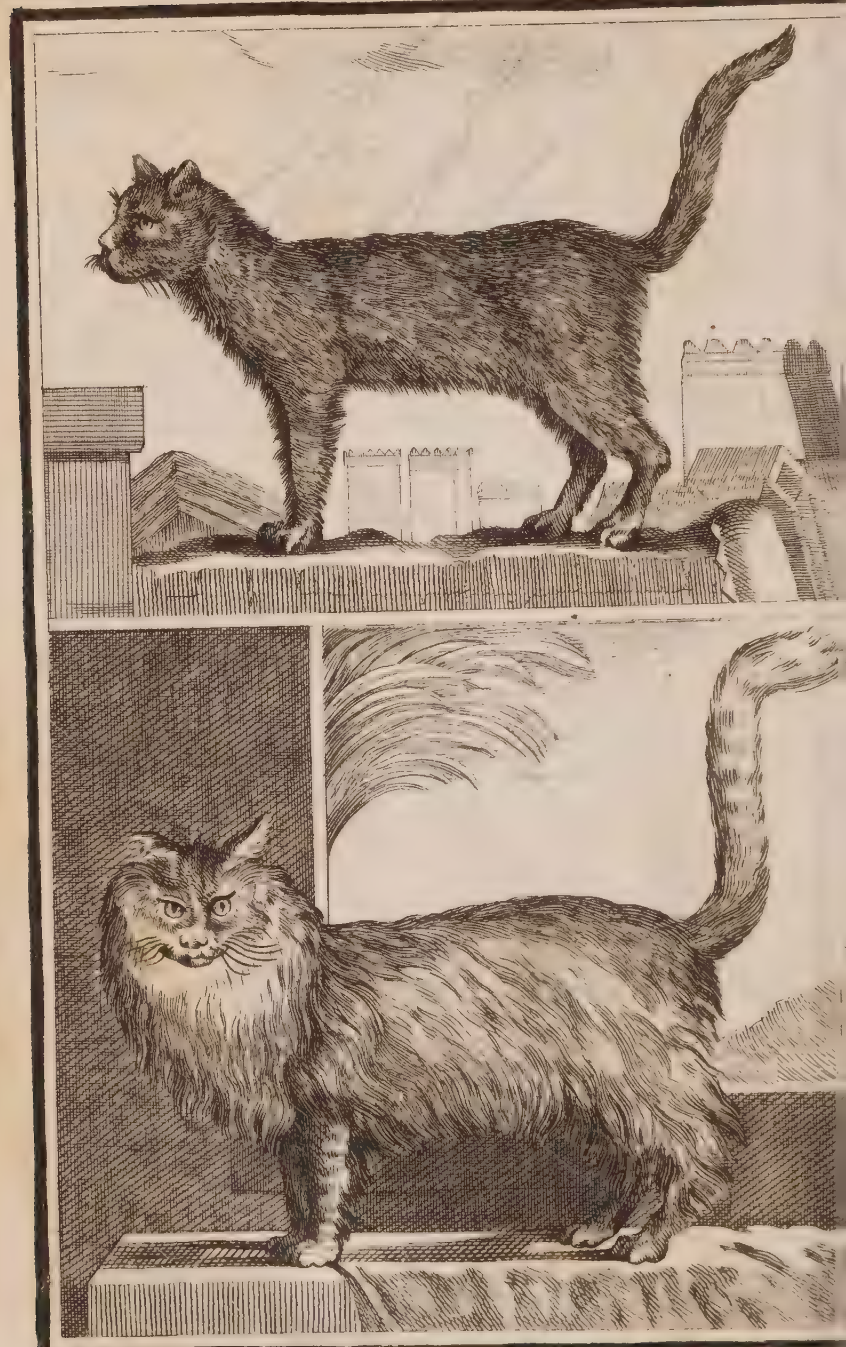
LE CHAT D'ESPAGNE



Breant Sc.

LE CHAT DOMESTIQUE

Tom VI. LE CHAT DES CHARTREUX *P. 303. II°.*



LE CHAT D'ANGORA

ſuppoſant un inſtant qu'elle n'eût jamais exiſté. Comment l'homme auroit-il pu, ſans le ſecours du chien, conquérir, dompter, réduire en eſclavage les autres animaux ? comment pourroit-il encore aujourd'hui découvrir, chaſſer, détruire les bêtes ſauvages & nuiſibles ? Pour ſe mettre en ſûreté, & pour ſe rendre maître de l'Univers vivant, il a fallu commencer par ſe faire un parti parmi les animaux, ſe concilier avec douceur & par careſſes ceux qui ſe ſont trouvés capables de s'attacher & d'obéir, afin de les oppoſer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, & le fruit de cet art la conquête & la poſſeſſion paiſible de la Terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de vîteſſe, plus de force, & même plus de courage que l'homme; la Nature les a mieux munis, mieux armés; ils ont auſſi les ſens, & ſur-tout l'odorat, plus parfait. Avoir gagné une eſpèce courageuſe & docile comme celle du chien, c'eſt avoir acquis de nouveaux ſens & les facultés qui nous manquent. Les machines, les inſtrumens que nous

avons imaginés pour perfectionner nos autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas, même pour l'utilité, de ces machines toutes faites que la Nature nous présente, & qui en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands & d'éternels moyens de vaincre & de régner : & le chien fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre & la discipline sont les fruits de sa vigilance & de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège, & contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est sur-tout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendans, qu'éclate son courage, & que son intelligence se déploie toute entière : les talens naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal

d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle le chien marque ſa joie par les plus vifs tranſports, il annonce par ſes mouvemens & par ſes cris l'impatience de combattre & le deſir de vaincre; marchant enſuite en ſilence, il cherche à reconnoître le pays, à découvrir, à ſurprendre l'ennemi dans ſon fort; il recherche ſes traces, il les ſuit pas à pas, & par des accens différens indique le temps, la diſtance, l'eſpèce, & même l'âge de celui qu'il pourſuit.

Intimidé, preſſé, déſeſpérant de trouver ſon ſalut dans la fuite, l'animal * ſe ſert auſſi de toutes ſes facultés, il oppoſe la ruſe à la ſagacité; jamais les reſſources de l'inſtinct ne furent plus admirables: pour faire perdre ſa trace, il va, vient & revient ſur ſes pas; il fait des bonds, il voudroit ſe détacher de la terre & ſupprimer les eſpaces; il franchit d'un ſaut les routes, les haies, paſſe à la nage les ruiſſeaux, les rivières; mais toujours pourſuivi, & ne pouvant anéantir ſon corps, il cherche à en mettre un autre

* Voyez l'hiſtoire du cerf, *vol. VII* de cette Hiſtoire Naturelle.

à ſa place; il va lui-même troubler le repos d'un voiſin plus jeune & moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui; & lorſqu'ils ont confondu leurs traces, lorſqu'il croit l'avoir ſubſtitué à ſa mauvaiſe fortune, il le quitte plus bruſquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre ſeul l'objet & la victime de l'ennemi trompé.

Mais le chien, par cette ſupériorité que donnent l'exercice & l'éducation, par cette fineſſe de ſentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de ſa pourſuite; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui ſeul peut y conduire; il voit de l'odorat tous les détours du labyrinthe, toutes les fauſſes routes où l'on a voulu l'égarer; & loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruſe, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, & le mettant à mort, étanche dans le ſang ſa ſoif & ſa haine.

Le penchant pour la chaſſe ou la guerre nous eſt commun avec les animaux; l'homme ſauvage ne fait que

combattre & chaſſer. Tous les animaux qui aiment la chair, & qui ont de la force & des armes, chaſſent naturellement: le lion, le tigre, dont la force eſt ſi grande qu'ils ſont sûrs de vaincre, chaſſent ſeuls & ſans art; les loups, les renards, les chiens ſauvages ſe réuniſſent, s'entendent, s'aident, ſe relaient & partagent la proie; & lorſque l'éducation a perfectionné ce talent naturel dans le chien domeſtique, lorſqu'on lui a appris à réprimer ſon ardeur, à meſurer ſes mouvemens, qu'on l'a accoutumé à une marche régulière & à l'eſpèce de diſcipline néceſſaire à cet art, il chaſſe avec méthode, & toujours avec ſuccès.

Dans les pays déſerts, dans les contrées dépeuplées, il y a des chiens ſauvages qui, pour les mœurs, ne diffèrent des loups que par la facilité qu'on trouve à les apprivoiſer; ils ſe réuniſſent auſſi en plus grandes troupes pour chaſſer & attaquer en force les ſangliers, les taureaux ſauvages, & même les lions & les tigres. En Amérique, ces chiens ſauvages ſont de races anciennement domeſtiques, ils y ont été tranſportés d'Europe, & quel-

ques-uns ayant été oubliés ou abandonnés dans ces déserts, s'y sont multipliés au point qu'ils se répandent par troupes dans les contrées habitées, où ils attaquent le bétail & insultent même les hommes : on est donc obligé de les écarter par la force, & de les tuer comme les autres bêtes féroces; & les chiens sont tels en effet, tant qu'ils ne connoissent pas les hommes : mais lorsqu'on les approche avec douceur, ils s'adoucissent, deviennent bientôt familiers, & demeurent fidèlement attachés à leurs maîtres; au lieu que le loup, quoique pris jeune & élevé dans les maisons, n'est doux que dans le premier âge, ne perd jamais son goût pour la proie, & se livre tôt ou tard à son penchant pour la rapine & la destruction.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve : le seul qui connoisse toujours son maître & les amis de la maison; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive; le seul qui entende son nom, & qui reconnoisse la voix domestique; le seul qui ne se confie point à lui-même;

le ſeul qui, lorſqu'il a perdu ſon maître, & qu'il ne peut le trouver, l'appelle par ſes gémiſſemens ; le ſeul qui dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, ſe ſouvienne du chemin & retrouve la route ; le ſeul enfin dont les talens naturels ſoient évidens & l'éducation toujours heureuſe.

Et de même que de tous les animaux le chien eſt celui dont le naturel eſt le plus ſuſceptible d'impreſſion, & ſe modifie le plus aiſément par les cauſes morales, il eſt auſſi de tous celui dont la nature eſt le plus ſujette aux variétés & aux altérations cauſées par les influences phyſiques : le tempérament, les facultés, les habitudes du corps varient prodigieuſement, la forme même n'eſt pas conſtante : dans le même pays un chien eſt très-différent d'un autre chien, & l'eſpèce eſt, pour ainſi dire, toute différente d'elle-même dans les différens climats. De-là cette confuſion, ce mélange & cette variété de races ſi nombreuſes, qu'on ne peut en faire l'énumération : de-là ces différences ſi marquées pour la grandeur de la taille, la figure du

corps, l'alongement du museau, la forme de la tête, la longueur & la direction des oreilles & de la queue, la couleur, la qualité, la quantité du poil, &c. en sorte qu'il ne reste rien de constant, rien de commun à ces animaux que la conformité de l'organisation intérieure, & la faculté de pouvoir tous produire ensemble. Et comme ceux qui diffèrent le plus les uns des autres à tous égards, ne laissent pas de produire des individus qui peuvent se perpétuer en produisant eux-mêmes d'autres individus, il est évident que tous les chiens, quelque différens, quelque variés qu'ils soient, ne sont qu'une seule & même espèce.

Mais ce qui est difficile à saisir dans cette nombreuse variété des races différentes, c'est le caractère de la race primitive, de la race originaire, de la race mère de toutes les autres races : comment reconnoître les effets produits par l'influence du climat, de la nourriture, &c ! comment les distinguer encore des autres effets, ou plutôt des résultats qui proviennent du mélange de ces différentes races entr'elles, dans l'état de liberté ou

de domesticité ! En effet, toutes ces causes altèrent, avec le temps, les formes les plus constantes, & l'empreinte de la Nature ne conserve pas toute sa pureté dans les objets que l'homme a beaucoup maniés. Les animaux assez indépendans pour choisir eux-mêmes leur climat & leur nourriture, sont ceux qui conservent le mieux cette empreinte originaire; & l'on peut croire que, dans ces espèces, le premier, le plus ancien de tous, nous est encore aujourd'hui assez fidèlement représenté par ses descendans; mais ceux que l'homme s'est soumis, ceux qu'il a transportés de climats en climats, ceux dont il a changé la nourriture, les habitudes & la manière de vivre, ont aussi dû changer pour la forme, plus que tous les autres; & l'on trouve en effet bien plus de variété dans les espèces d'animaux domestiques que dans celles des animaux sauvages. Et comme parmi les animaux domestiques le chien est, de tous, celui qui s'est attaché à l'homme de plus près; celui qui, vivant comme l'homme, vit aussi le plus irrégulièrement; celui dans lequel le sentiment domine assez pour le

rendre docile, obéissant & susceptible de toute impression, & même de toute contrainte; il n'est pas étonnant que de tous les animaux ce soit aussi celui dans lequel on trouve les plus grandes variétés pour la figure, pour la taille, pour la couleur & pour les autres qualités.

Quelques circonstances concourent encore à cette altération : le chien vit assez peu de temps, il produit souvent & en assez grand nombre; & comme il est perpétuellement sous les yeux de l'homme, dès que, par un hasard assez ordinaire à la Nature, il se sera trouvé dans quelques individus des singularités ou des variétés apparentes, on aura tâché de les perpétuer en unissant ensemble ces individus singuliers, comme on le fait encore aujourd'hui lorsqu'on veut se procurer de nouvelles races de chiens & d'autres animaux. D'ailleurs, quoique toutes les espèces soient également anciennes, le nombre des générations, depuis la création, étant beaucoup plus grand dans les espèces dont les individus ne vivent que peu de temps, les variétés, les altérations, la dégénération même

doivent en être devenues plus sensibles, puisque ces animaux sont plus loin de leur souche que ceux qui vivent plus long-temps. L'homme est aujourd'hui huit fois plus près d'Adam que le chien ne l'est du premier chien, puisque l'homme vit quatre-vingts ans, & que le chien n'en vit que dix : si donc, par quelque cause que ce puisse être, ces deux espèces tendoient également à dégénérer, cette altération seroit aujourd'hui huit fois plus marquée dans le chien que dans l'homme.

Les petits animaux éphémères, ceux dont la vie est si courte qu'ils se renouvellent tous les ans par la génération, sont infiniment plus sujets que les autres animaux aux variétés & aux altérations de tout genre ; il en est de même des plantes annuelles en comparaison des autres végétaux, il y en a même dont la nature est, pour ainsi dire, artificielle & factice. Le blé, par exemple, est une plante que l'homme a changée au point qu'elle n'existe nulle part dans l'état de nature : on voit bien qu'il a quelque rapport avec l'ivroie, avec les gramens, les

chiendents & quelques autres herbes des prairies; mais on ignore à laquelle de ces herbes on doit le rapporter: & comme il ſe renouvelle tous les ans, & que, ſervant de nourriture à l'homme, il eſt de toutes les plantes celle qu'il a le plus travaillée, il eſt auſſi de toutes celle dont la nature eſt le plus altérée. L'homme peut donc non-ſeulement faire ſervir à ſes beſoins, à ſon uſage, tous les individus de l'Univers, mais il peut encore, avec le temps, changer, modifier & perfectionner les eſpèces; c'eſt même le plus beau droit qu'il ait ſur la Nature. Avoir transformé une herbe ſtérile en blé, eſt une eſpèce de création dont cependant il ne doit pas s'enorgueillir, puiſque ce n'eſt qu'à la ſueur de ſon front & par des cultures réitérées qu'il peut tirer du ſein de la terre ce pain ſouvent amer, qui fait ſa ſubſiſtance.

Les eſpèces que l'homme a beaucoup travaillées, tant dans les végétaux que dans les animaux, ſont donc celles qui de toutes ſont le plus altérées; & comme quelquefois elles le ſont au point qu'on ne peut reconnoître leur forme primi-

tive, comme dans le blé, qui ne reſſemble plus à la plante dont il a tiré ſon origine, il ne ſeroit pas impoſſible que dans la nombreuſe variété des chiens que nous voyons aujourd'hui, il n'y en eût pas un ſeul de ſemblable au premier chien, ou plutôt au premier animal de cette eſpèce, qui s'eſt peut-être beaucoup altérée depuis la création, & dont la ſouche a pu par conſéquent être très-différente des races qui ſubſiſtent actuellement, quoique ces races en ſoient originairement toutes également provenues.

La Nature cependant ne manque jamais de reprendre ſes droits dès qu'on la laiſſe agir en liberté : le froment jeté ſur une terre inculte dégénère à la première année : ſi l'on recueilloit ce grain dégénéré pour le jeter de même, le produit de cette ſeconde génération ſeroit encore plus altéré ; & au bout d'un certain nombre d'années & de reproductions l'homme verroit reparoître la plante originaire du froment, & ſauroit combien il faut de temps à la Nature pour détruire le produit d'un art qui

la contraint, & pour se réhabiliter. Cette expérience seroit assez facile à faire sur le blé & sur les autres plantes qui tous les ans se reproduisent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes, dans le même lieu ; mais il ne seroit guère possible de la tenter, avec quelque espérance de succès, sur les animaux qu'il faut rechercher, appareiller, unir, & qui sont difficiles à manier, parce qu'ils nous échappent tous plus ou moins par leur mouvement, & par la répugnance souvent invincible qu'ils ont pour les choses qui sont contraires à leurs habitudes ou à leur naturel. On ne peut donc pas espérer de savoir jamais par cette voie quelle est la race primitive des chiens, non plus que celle des autres animaux, qui, comme le chien, sont sujets à des variétés permanentes ; mais au défaut de ces connoissances de faits qu'on ne peut acquérir, & qui cependant seroient nécessaires pour arriver à la vérité, on peut rassembler des indices, & en tirer des conséquences vraisemblables.

Les chiens qui ont été abandonnés dans les solitudes de l'Amérique, & qui

vivent en chiens ſauvages depuis cent cinquante ou deux cents ans, quoique originaires de races altérées, puiſqu'ils ſont provenus des chiens domeſtiques, ont dû, pendant ce long eſpace de temps, ſe rapprocher au moins en partie de leur forme primitive; cependant les voyageurs nous diſent qu'ils reſſemblent à nos levriers *(a)*; ils diſent la même choſe des chiens ſauvages ou devenus ſauvages à Congo *(b)* qui, comme ceux d'Amérique, ſe raſſemblent par troupes pour faire la guerre aux tigres, aux lions, &c. mais d'autres, ſans comparer les chiens ſauvages de Saint-Domingue aux levriers, diſent ſeulement *(c)* qu'ils ont pour l'ordinaire la tête plate & longue, le muſeau effilé, l'air ſauvage, le corps mince & décharné, qu'ils ſont très-légers à la courſe, qu'ils chaſſent en perfection, qu'ils s'apprivoiſent aiſément

(a) Hiſtoire des Aventuriers Flibuſtiers, par Oexmelin. *Paris, 1686, in-12, tome I, page 112.*

(b) Hiſtoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevoſt, *in-4.° tome I, page 86.*

(c) Nouveaux voyages aux îles de l'Amérique; *Paris, 1722, tome V, page 195.*

en les prenant tout petits : ainsi ces chiens sauvages sont extrêmement maigres & légers ; & comme le levrier ne diffère d'ailleurs qu'assez peu du mâtin ou du chien que nous appelons *chien de berger*, on peut croire que ces chiens sauvages sont plutôt de cette espèce que de vrais levriers ; parce que d'autre côté les anciens voyageurs ont dit que les chiens naturels du Canada avoient les oreilles droites comme les renards, & ressembloient aux mâtins de médiocre grandeur *(d)* de nos villageois, c'est-à-dire, à nos chiens de berger ; que ceux des sauvages des Antilles avoient aussi la tête & les oreilles fort longues, & approchoient de la forme des renards *(e)*; que les Indiens du Pérou n'avoient pas toutes les espèces de chiens que nous avons en Europe, qu'ils en avoient seulement de grands & de petits qu'ils nommoient Alco *(f)*; que ceux de

(d) Voyage du pays des Hurons, par Sabard Theodat, Recollet. *Paris, 1672, pages 310 & 311.*

(e) Histoire générale des Antilles, par le P. du Tertre. *Paris, 1667, tome II, page 306.*

(f) Histoire des Incas, *Paris, 1744, tome I,*

l'Isthme de l'Amérique étoient laids, qu'ils avoient le poil rude & long, ce qui suppose aussi les oreilles droites *(g)*. Ainsi on ne peut guère douter que les chiens originaires d'Amérique, & qui avant la découverte de ce nouveau monde n'avoient eu aucune communication avec ceux de nos climats, ne fussent tous, pour ainsi dire, d'une seule & même race, & que de toutes les races de nos chiens celle qui en approche le plus ne soit celle des chiens à museau effilé, à oreilles droites & à long poil rude comme les chiens de berger; & ce qui me fait croire encore que les chiens devenus sauvages à Saint-Domingue, ne sont pas de vrais levriers, c'est que comme les levriers sont assez rares en France, on en tire pour le Roi, de Constantinople & des autres endroits du Levant, & que je ne sache pas qu'on en ait jamais fait venir de Saint-Domingue ou de nos autres colonies d'Amérique.

page 265. Voyage de Wafer, imprimé à la suite de ceux de Dampier, *tome IV, page 223.*

(g) Nouveaux voyages aux îles de l'Amérique, *Paris, 1722, tome V, page 195.*

D'ailleurs, en recherchant dans la même vue ce que les voyageurs ont dit de la forme des chiens des différens pays, on trouve que les chiens des pays froids ont tous le museau long & les oreilles droites; que ceux de la Lapponie *(h)* sont petits, qu'ils ont le poil long, les oreilles droites & le museau pointu; que ceux de Sibérie *(i)* & ceux que l'on appelle *chiens-loups*, sont plus gros que ceux de Lapponie, mais qu'ils ont de même les oreilles droites, le poil rude & le museau pointu, que ceux d'Islande *(k)*, sont aussi à très-peu près semblables à ceux de Sibérie, & que de même, dans les climats chauds, comme au cap de Bonne-espérance *(l)*, les chiens naturels du pays ont le museau pointu, les oreilles droites, la queue longue & traînante à terre, le poil clair, mais long &

(h) Voyage de la Martinière. *Paris, 1671*, *page 75*. Il Genio vagante. *Parma, 1691, vol. II, page 13*.

(i) Voyez la planche du Chien de Sibérie.

(k) Voyez celle du Chien d'Islande.

(l) Description du Cap de Bonne-espérance, par Kolbe. *Amsterdam, 1741, I.re partie, page 304*.

toujours hérissé; que ces chiens sont excellens pour garder les troupeaux, & que par conséquent ils ressemblent non-seulement par la figure, mais encore par l'instinct à nos chiens de berger; que dans d'autres climats encore plus chauds, comme à Madagascar *(m)*, à Maduré *(n)*, à Calicut *(o)*, à Malabar *(p)*; les chiens originaires de ces pays ont tous le museau long, les oreilles droites, & ressemblent encore à nos chiens de berger; que quand même on y transporte des mâtins, des épagneuls, des barbets, des dogues, des chiens courans, des levriers, &c. ils dégénèrent à la seconde ou à la troisième génération; qu'enfin dans les pays excessivement chauds, comme en Guinée *(q)*, cette

(m) Voyage de Flacourt. *Paris, 1661, page 152.*

(n) Voyage d'Inigo de Biervillas. *Paris, 1736, I.re partie, page 178.*

(o) Voyage de François Pyrard. *Paris, 1619, tome I, page 426.*

(p) Voyage de Jean Ovington. *Paris, 1725, tome I, page 276.*

(q) Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevost, *tome IV, page 229.*

dégénération est encore plus prompte, puisqu'au bout de trois ou quatre ans ils perdent leur voix, qu'ils ne produisent plus que des chiens à oreilles droites comme celles des renards; que les chiens du pays sont fort laids, qu'ils ont le museau pointu, les oreilles longues & droites, la queue longue & pointue, sans aucun poil, la peau du corps nue, ordinairement tachetée & quelquefois d'une seule couleur, qu'enfin ils sont désagréables à la vue & plus encore au toucher.

On peut donc déjà présumer avec quelque vraisemblance, que le chien de berger est de tous les chiens celui qui approche le plus de la race primitive de cette espèce, puisque dans tous les pays habités par des hommes sauvages, ou même à demi civilisés, les chiens ressemblent à cette sorte de chiens plus qu'à aucune autre; que dans le continent entier du nouveau monde il n'y en avoit pas d'autres, qu'on les retrouve seuls de même au nord & au midi de notre continent, & qu'en France où on les appelle communément *chiens de Brie*, & dans les

autres climats tempérés, ils ſont encore en grand nombre, quoiqu'on ſe ſoit beaucoup plus occupé à faire naître ou à multiplier les autres races qui avoient plus d'agrément, qu'à conſerver celle-ci qui n'a que de l'utilité, & qu'on a par cette raiſon dédaignée, & abandonnée aux payſans chargés du ſoin des troupeaux. Si l'on conſidère auſſi que ce chien, malgré ſa laideur & ſon air triſte & ſauvage, eſt cependant ſupérieur par l'inſtinct à tous les autres chiens, qu'il a un caractère décidé auquel l'éducation n'a point de part; qu'il eſt le ſeul qui naiſſe, pour ainſi dire, tout élevé; & que guidé par le ſeul naturel, il s'attache de lui-même à la garde des troupeaux avec une aſſiduité, une vigilance, une fidélité ſingulière; qu'il les conduit avec une intelligence admirable & non communiquée; que ſes talens font l'étonnement & le repos de ſon maître, tandis qu'il faut au contraire beaucoup de temps & de peines pour inſtruire les autres chiens & les dreſſer aux uſages auxquels on les deſtine; on ſe confirmera dans l'opinion que ce chien eſt le vrai chien

de la Nature, celui qu'elle nous a donn
pour la plus grande utilité, celui qui a
plus de rapport avec l'ordre général d
êtres vivans, qui ont mutuellement befoi
les uns des autres, celui enfin qu'o
doit regarder comme la fouche & le mo
dèle de l'efpèce entière.

Et de même que l'efpèce humain
paroît agrefte, contrefaite & rapetiffé
dans les climats glacés du nord; qu'o
ne trouve d'abord que de petits homm
fort laids en Lapponie, en Groenland
& dans tous les pays où le froid e
exceffif; mais qu'enfuite dans le clim
voifin & moins rigoureux on voit tout
à-coup paroître la belle race des Fin
landois, des Danois, &c. qui par leu
figure, leur couleur & leur grande tail
font peut-être les plus beaux de tou
les hommes; on trouve auffi dans l'ef
pèce des chiens le même ordre & le
mêmes rapports. Les chiens de Lapponi
font très-laids, très-petits, & n'ont pa
plus d'un pied de longueur *(r)*. Ceux d
Sibérie, quoique moins laids ont en-
core les oreilles droites & l'air agrefte &

(r) Il Genio vagante, *vol. II, page 13*.

ſauvage, tandis que dans le climat voiſin où l'on trouve les *(ſ)* beaux hommes dont nous venons de parler, on trouve auſſi les chiens de la plus belle & de la plus grande taille. Les chiens de Tartarie, d'Albanie, du nord de la Grèce, du Danemarck, de l'Irlande, ſont les plus grands, les plus forts & les plus puiſſans de tous les chiens : on s'en ſert pour tirer des voitures. Ces chiens que nous appelons *chiens d'Irlande*, ont une origine très-ancienne, & ſe ſont maintenus, quoiqu'en petit nombre, dans le climat dont ils ſont originaires. Les Anciens les appeloient chiens d'Épire, chiens d'Albanie; & Pline rapporte, en termes auſſi élégans qu'énergiques, le combat d'un de ces chiens contre un lion, & enſuite contre un éléphant *(t)*. Ces chiens ſont

(ſ) Voyez le cinquième volume de cette Hiſtoire Naturelle, à l'article des variétés de l'eſpèce humaine.

(t) Indiam petenti Alexandro magno, Rex Albaniæ dono dederat inuſitatæ magnitudinis unum, cujus ſpecie delectatus, juſſit urſos, mox apros & deinde damas emitti, contemptu immobili jacente eo; quâ ſegnitie tanti corporis offenſus imperator generoſi ſpiritûs, eum interimi juſſit. Nunciavit hoc fama regi; itaque alterum mittens, addidit mandata ne in parvis experiri vellet, ſed in leone, elephantove;

beaucoup plus grands que nos plus grands mâtins : comme ils sont fort rares en France, je n'en ai jamais vu qu'un, qui me parut avoir, tout assis, près de cinq pieds de hauteur, & ressembler pour la forme au chien que nous appelons *grand danois (u)*; mais il en différoit beaucoup par l'énormité de sa taille : il étoit tout blanc & d'un naturel doux & tranquille. On trouve ensuite dans les endroits plus tempérés, comme en Angleterre, en France, en Allemagne, en Espagne, en Italie, des hommes & des chiens de toutes sortes de races : cette variété provient en partie de l'influence du climat, & en partie du concours & du mélange des races étrangères ou différentes entr'elles, qui ont produit en

duos sibi fuisse : hoc interempto, præterea nullum fore. Ne distulit Alexander, leonemque fractum protinùs vidit. Postea elephantum jussit induci, haud alio magis spectaculo lætatus. Horrentibus quippe per totum corpus villis, ingenti primùm latratu intonuit, moxque increvit assultans, contraque belluam exsurgens hinc & illinc artifici dimicatione, quâ maximè opus esset, infestans atque evitans, donec assiduâ rotatam vertigine, afflixit, ad casum ejus tellure concussâ. Plin. hist. nat. lib. VIII.

(u) Voyez la planche du grand Danois.

très-grand

très-grand nombre des races métives ou mélangées dont nous ne parlerons point ici, parce que M. Daubenton *(x)*, les a décrites & rapportées chacune aux races pures dont elles proviennent; mais nous obſerverons, autant qu'il nous ſera poſſible, les reſſemblances & les différences que l'abri, le ſoin, la nourriture & le climat ont produites parmi ces animaux.

Le grand danois *(y)*, le mâtin *(z)*, & le levrier *(a)*, quoique différens au premier coup d'œil, ne ſont cependant que le même chien : le grand danois n'eſt qu'un mâtin plus fourni, plus étoffé; le levrier un mâtin plus délié, plus effilé, & tous deux plus ſoignés; & il n'y a pas plus de différence entre un chien grand danois, un mâtin & un levrier, qu'entre un Hollandois, un François & un Italien. En ſuppoſant donc le mâtin originaire ou plutôt naturel de France, il aura produit le grand danois dans un climat plus

(x) Voyez *vol. X* de cette Hiſtoire Naturelle, de l'édition en trente-un volumes.

(y) Voyez la planche du grand Danois.

(z) Voyez celle du Mâtin.

(a) Voyez celle du Levrier.

froid, & le levrier dans un climat plus chaud ; & c'est ce qui se trouve aussi vérifié par le fait, car les grands danois nous viennent du nord, & les levriers nous viennent de Constantinople & du Levant. Le chien de berger *(b)*, le chien-loup *(c)*, & l'autre espèce de chien-loup que nous appellerons chien de Sibérie *(d)*, ne font aussi tous trois qu'un même chien : on pourroit même y joindre le chien de Lapponie, celui de Canada, celui des Hottentots & tous les autres chiens qui ont les oreilles droites ; ils ne diffèrent en effet du chien de berger que par la taille, & parce qu'ils sont plus ou moins étoffés, & que leur poil est plus ou moins rude, plus ou moins long & plus ou moins fourni. Le chien courant *(e)*, le braque *(f)*, le basset *(g)*, le barbet *(h)*, & même l'épagneul *(i)*,

(b) Voyez la planche du Chien de Berger,
(c) Voyez celle du Chien-loup.
(d) Voyez celle du Chien de Sibérie,
(e) Voyez celle du Chien Courant,
(f) Voyez celle du Braque.
(g) Voyez celle du Basset.
(h) Voyez celle du Barbet.
(i) Voyez celle de l'Épagneul.

peuvent encore être regardés comme ne faiſant tous qu'un même chien ; leur forme & leur inſtinct ſont à peu près les mêmes, & ils ne diffèrent entr'eux que par la hauteur des jambes, & par l'ampleur des oreilles qui dans tous ſont cependant longues, molles & pendantes : ces chiens ſont naturels à ce climat, & je ne crois pas qu'on doive en ſéparer le braque qu'on appelle *chien de Bengale (k)*, qui ne diffère de notre braque que par la robe. Ce qui me fait penſer que ce chien n'eſt pas originaire de Bengale ou de quelqu'autre endroit des Indes, & que ce n'eſt pas, comme quelques-uns le prétendent, le chien Indien dont les Anciens ont parlé, & qu'ils diſoient être engendré d'un tigre & d'une chienne, c'eſt que ce même chien étoit connu en Italie il y a plus de cent cinquante ans, & qu'on ne le regardoit pas comme un chien venu des Indes, mais comme un braque ordinaire : *Canis ſagax* (vulgò *brachus*), dit Aldrovande, *an unius vel varii coloris ſit parum refert; in Italiâ eligitur varius & maculoſæ lynci*

(*k*) Voyez la planche du Chien de Bengale.

persimilis, cum tamen niger color vel albus aut fulvus non sit spernendus (l).

L'Angleterre, la France, l'Allemagne, &c. paroissent avoir produit le chien courant, le braque & le basset; ces chiens même dégénèrent dès qu'ils sont portés dans des climats plus chauds, comme en Turquie, en Perse; mais les épagneuls & les barbets sont originaires d'Espagne & de Barbarie, où la température du climat fait que le poil de tous les animaux est plus long, plus soyeux & plus fin que dans tous les autres pays. Le dogue *(m)*, le chien *(n)* que l'on appelle *petit danois* (mais fort improprement, puisqu'il n'a d'autre rapport avec le grand danois que d'avoir le poil court), le chien-turc *(o)*, & si l'on veut encore, le chien d'Islande *(p)*, ne font aussi qu'un même chien qui, transporté dans un climat très-froid comme l'Islande,

(l) *Ulyssis Aldrovandi, de quadruped. digitat. vivip. lib. III, pag. 552.*

(m) Voyez la planche du Dogue.

(n) Voyez celle du petit Danois, *fig. 1.*

(o) Voyez celle du Chien-turc, *fig. 1.*

(p) Voyez celle du Chien d'Islande.

aura pris une ſorte fourrure de poil, & dans les climats très-chauds de l'Afrique & des Indes aura quitté ſa robe; car le chien ſans poil, appelé *chien-turc*, eſt encore mal nommé, ce n'eſt point dans le climat tempéré de la Turquie que les chiens perdent leur poil, c'eſt en Guinée & dans les climats les plus chauds des Indes, que ce changement arrive; & le chien-turc n'eſt autre choſe qu'un petit danois qui, tranſporté dans les pays exceſſivement chauds, aura perdu ſon poil, & dont la race aura enſuite été tranſportée en Turquie où l'on aura eu ſoin de les multiplier. Les premiers que l'on ait vus en Europe, au rapport d'Aldrovande, furent apportés de ſon temps en Italie, où cependant ils ne purent, dit-il, ni durer, ni multiplier, parce que le climat étoit beaucoup trop froid pour eux; mais comme il ne donne pas la deſcription de ces chiens nus, nous ne ſavons pas s'ils étoient ſemblables à ceux que nous appelons aujourd'hui *chiens-turcs*, & ſi l'on peut par conſéquent les rapporter au petit danois, parce que tous les chiens, de

quelque race & de quelque pays qu'ils soient, perdent leur poil dans les climats excessivement chauds *(q)*, & comme nous l'avons dit, ils perdent aussi leur voix; dans de certains pays ils sont tout-à-fait muets, dans d'autres ils ne perdent que la faculté d'aboyer, ils hurlent comme les loups, ou glapissent comme les renards, ils semblent par cette altération se rapprocher de leur état de nature; car ils changent aussi pour la forme & pour l'instinct: ils deviennent laids *(r)*, & prennent tous des oreilles droites & pointues. Ce n'est aussi que dans les climats tempérés que les chiens conservent leur ardeur, leur courage, leur sagacité, & les autres talens qui leur sont naturels; ils perdent donc tout lorsqu'on les transf-

(q) Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevost, *tome IV, page 229.*

(r) Voyage de la Boullaye-le-Gouz. *Paris, 1657, page 257.* Voyage de Jean Ovington. *Paris, 1725, tome I, page 276.* Histoire universelle des voyages, par du Perrier de Montfrasier. *Paris, 1707, page 344 & suivantes.* Vie de Christophe Colomb. *Paris, 1681, partie I.re, page 106.* Voyage de Bosman en Guinée, &c. *Utrecht, 1705, page 240.* Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevost, *tome IV, page 229.*

porte dans des climats trop chauds; mais comme si la Nature ne vouloit jamais rien faire d'absolument inutile, il se trouve que dans ces mêmes pays où les chiens ne peuvent plus servir à aucun des usages auxquels nous les employons, on les recherche pour la table, & que les Nègres en préfèrent la chair à celle de tous les autres animaux : on conduit les chiens au marché pour les vendre : on les achette plus cher que le mouton, le chevreau, plus cher même que tout autre gibier; enfin le mets le plus délicieux d'un festin chez les Nègres est un chien rôti. On pourroit croire que le goût si décidé qu'ont ces peuples pour la chair de cet animal, vient du changement de qualité de cette même chair qui, quoique très-mauvaise à manger dans nos climats tempérés, acquiert peut-être un autre goût dans ces climats brûlans; mais ce qui me fait penser que cela dépend plutôt de la nature de l'homme que de celle du chien, c'est que les sauvages du Canada qui habitent un pays froid, ont le même goût que les Nègres pour la chair du chien, & que nos

Missionnaires en ont quelquefois mangé sans dégoût. « Les chiens servent en » guise de mouton pour être mangés en » festin, dit le P. Sabard Theodat: je me » suis trouvé diverses fois à des festins » de chien, j'avoue véritablement que » du commencement cela me faisoit » horreur, mais je n'en eus pas mangé » deux fois que j'en trouvai la chair » bonne, & de goût un peu approchant de celle du porc *(f)* ».

Dans nos climats, les animaux sauvages qui approchent le plus du chien, & sur-tout du chien à oreilles droites, du chien de berger, que je regarde comme la souche & le type de l'espèce entière, sont le renard & le loup; & comme la conformation intérieure est presque entièrement la même, & que les différences extérieures sont assez légères, j'ai voulu essayer s'ils pourroient produire ensemble: j'espérois qu'au moins on parviendroit à les faire accoupler, & que s'ils ne produisoient pas des individus féconds, ils engendreroient des espèces

(f) Voyage au pays des Hurons, par le P. Sabard Theodat, Récollet. *Paris, 1632, page 311.*

de mulets qui auroient participé de la nature des deux. Pour cela, j'ai fait élever une louve prise dans les bois à l'âge de deux ou trois mois, avec un mâtin de même âge; ils étoient enfermés ensemble & seuls dans une assez grande cour où aucune autre bête ne pouvoit entrer, & où ils avoient un abri pour se retirer; ils ne connoissoient ni l'un ni l'autre aucun individu de leur espèce, ni même aucun homme que celui qui étoit chargé du soin de leur porter tous les jours à manger: on les a gardés trois ans, toujours avec la même attention, & sans les contraindre ni les enchaîner. Pendant la première année, ces jeunes animaux jouoient perpétuellement ensemble & paroissoient s'aimer beaucoup; à la seconde année ils commencèrent par se disputer la nourriture, quoiqu'on leur en donnât plus qu'il ne leur en falloit. La querelle venoit toujours de la louve: on leur portoit de la viande & des os sur un grand plat de bois que l'on posoit à terre; dans l'instant même la louve, au lieu de se jeter sur la viande, commençoit par écarter le chien, & prenoit ensuite le plat par la tranche si

adroitement, qu'elle ne laissoit rien tomber de ce qui étoit dessus, & emportoit le tout en fuyant; & comme elle ne pouvoit sortir, je l'ai vue souvent faire cinq ou six fois de suite le tour de la cour tout le long des murailles, toujours tenant le plat de niveau entre ses dents, & ne le reposer à terre que pour reprendre haleine & pour se jeter sur la viande avec voracité, & sur le chien avec fureur lorsqu'il vouloit approcher. Le chien étoit plus fort que la louve; mais comme il étoit plus doux, ou plutôt moins féroce, on craignit pour sa vie, & on lui mit un collier. Après la deuxième année, les querelles étoient encore plus vives & les combats plus fréquens, & on mit aussi un collier à la louve, que le chien commençoit à ménager beaucoup moins que dans les premiers temps. Pendant ces deux ans il n'y eut pas le moindre signe de chaleur ou de desir, ni dans l'un ni dans l'autre; ce ne fut qu'à la fin de la troisième année que ces animaux commencèrent à ressentir les impressions de l'ardeur du rut, mais sans amour; car loin que cet état les adoucît,

ou les rapprochât l'un de l'autre, ils n'en devinrent que plus intraitables & plus féroces : ce n'étoit plus que des hurlemens de douleur mêlés à des cris de colère ; ils maigrirent tous deux en moins de trois ſemaines, ſans jamais s'approcher autrement que pour ſe déchirer : enfin ils s'acharnèrent ſi fort l'un contre l'autre, que le chien tua la louve qui étoit devenue la plus maigre & la plus foible, & l'on fut obligé de tuer le chien quelques jours après, parce qu'au moment qu'on voulut le mettre en liberté, il fit un grand dégât en ſe lançant avec fureur ſur les volailles, ſur les chiens, & même ſur les hommes.

J'avois dans le même temps des renards, deux mâles & une femelle, que l'on avoit pris dans des piéges, & que je faiſois garder loin les uns des autres dans des lieux ſéparés : j'avois fait attacher l'un de ces renards avec une chaîne légère, mais aſſez longue, & on lui avoit bâti une petite hutte où il ſe mettoit à l'abri. Je le gardai pendant pluſieurs mois, il ſe portoit bien ; & quoiqu'il eût l'air ennuyé & les yeux toujours fixés ſur la

campagne qu'il voyoit de sa hutte, il ne laissoit pas de manger de très-grand appétit. On lui présenta une chienne en chaleur que l'on avoit gardée, & qui n'avoit pas été couverte; & comme elle ne vouloit pas rester auprès du renard, on prit le parti de l'enchaîner dans le même lieu, & de leur donner largement à manger. Le renard ne la mordit ni ne la maltraita point : pendant dix jours qu'ils demeurèrent ensemble, il n'y eut pas la moindre querelle, ni le jour, ni la nuit, ni aux heures du repas; le renard s'approchoit même assez familièrement, mais dès qu'il avoit flairé de trop près sa compagne, le signe du desir disparoissoit, & il s'en retournoit tristement dans sa hutte; il n'y eut donc point d'accouplement. Lorsque la chaleur de cette chienne fut passée, on lui en substitua une autre qui venoit d'entrer en chaleur, & ensuite une troisième & une quatrième. Le renard les traita toutes avec la même douceur, mais avec la même indifférence : & afin de m'assurer si c'étoit la répugnance naturelle ou l'état de contrainte où il étoit qui l'empêchoit

de s'accoupler, je lui fis amener une femelle de ſon eſpèce, il la couvrit dès le même jour plus d'une fois, & nous trouvames, en la diſſéquant quelques ſemaines après, qu'elle étoit pleine, & qu'elle auroit produit quatre petits renards. On préſenta de même ſucceſſivement à l'autre renard pluſieurs chiennes en chaleur, on les enfermoit avec lui dans une cour où ils n'étoient point enchaînés; il n'y eut ni haine, ni amour, ni combat, ni careſſes, & ce renard mourut au bout de quelques mois de dégoût ou d'ennui.

Ces épreuves nous apprennent au moins que le renard & le loup ne ſont pas tout-à-fait de la même nature que le chien; que ces eſpèces non-ſeulement ſont différentes, mais ſéparées & aſſez éloignées pour ne pouvoir les rapprocher, du moins dans ces climats; que par conſéquent le chien ne tire pas ſon origine du renard ou du loup, & que les nomenclateurs *(t)* qui ne regardent ces

(t) *Canis caudâ (ſiniſtrorſum) recurvâ*, le Chien. *Canis caudâ incurvâ*, le Loup. *Canis caudâ rectâ*, le Renard. *Linnæi ſyſt. Nat.*

deux animaux que comme des chiens sauvages, ou qui ne prennent le chien que pour un loup ou un renard devenu domestique, & qui leur donnent à tous trois le nom commun de chien, se trompent, pour n'avoir pas assez consulté la Nature.

Il y a dans les climats plus chauds que le nôtre une espèce d'animal féroce & cruel, moins différent du chien que ne le sont le renard ou le loup : cet animal, qui s'appelle *Adive* ou *chacal*, a été remarqué & assez bien décrit par quelques voyageurs ; on en trouve en grand nombre en Asie & en Afrique, aux environs de Trébisonde *(u)*, autour du mont Caucase, en Mingrélie *(x)*, en Natolie *(y)*, en Hyrcanie *(z)*, en Perse, aux Indes, à Surate *(a)*, à Goa, à

(u) Voyages de Gemelli Carreri. *Paris, 1719; tome I, page 419.*

(x) Voyage de Chardin. *Londres, 1686, page 76.*

(y) Voyage de Dumont. *La Haye, 1699, tome IV, page 28 & suivantes.*

(z) Voyage de Chardin. *Amsterdam, 1711; tome II, page 29.*

(a) Voyage d'Innigo de Biervillas. *Paris, 1736, partie I.re, page 178.*

Guzarat, à Bengale, au Congo *(b)*, en Guinée, & en plusieurs autres endroits: & quoique cet animal soit regardé par les naturels des pays qu'il habite, comme un chien sauvage, & que son nom même le désigne; comme il est très-douteux qu'il se mêle avec les chiens & qu'il puisse engendrer ou produire avec eux, nous en ferons l'histoire à part, comme nous ferons aussi celle du loup, celle du renard, & celle de tous les autres animaux qui ne se mêlant point ensemble, font autant d'espèces distinctes & séparées.

Ce n'est pas que je prétende d'une manière décisive & absolue que l'adive, & même que le renard & le loup ne se soient jamais, dans aucun temps, ni dans aucun climat, mêlés avec les chiens. Les Anciens l'assurent assez positivement pour qu'on puisse encore avoir sur cela quelques doutes, malgré les épreuves que je viens de rapporter; & j'avoue qu'il faudroit un plus grand nombre de pareilles épreuves pour acquérir sur ce

(b) Voyage de Bosman, *pages 241, 331 & 332*. Voyage du P. Zuchel, Capucin, *page 293*.

fait une certitude entière. Aristote, dont je suis très-porté à respecter le témoignage, dit précisément *(c)* qu'il est rare que les animaux qui sont d'espèces différentes se mêlent ensemble; que cependant il est certain que cela arrive dans les chiens, les renards & les loups; que les chiens indiens proviennent d'une autre bête sauvage semblable & d'un chien. On pourroit croire que cette bête sauvage, à laquelle il ne donne point de nom, est l'adive; mais il dit dans un autre endroit *(d)* que ces chiens indiens viennent du tigre & du chien, ce qui me paroît encore plus difficile à croire, parce que le tigre est d'une nature & d'une forme bien plus différentes de celles du chien, que le loup, le renard ou l'adive. Il faut convenir qu'Aristote semble lui-même infirmer son témoignage à cet égard; car après avoir dit que les chiens Indiens viennent d'une bête sauvage semblable au loup ou au renard, il dit ailleurs qu'ils viennent du

(c) Arist. *de generatione animal.* lib. II, cap. 5.

(d) Arist. *hist. animal.* lib. VIII, cap. 28.

tigre, & ſans énoncer ſi c'eſt du tigre & de la chienne, ou du chien & de la tigreſſe, il ajoute ſeulement que la choſe ne réuſſit pas d'abord, mais ſeulement à la troiſième portée; que de la première fois il ne réſulte encore que des tigres; qu'on attache les chiens dans les déſerts, & qu'à moins que le tigre ne ſoit en chaleur, ils ſont ſouvent dévorés; que ce qui fait que l'Afrique produit ſouvent des prodiges & des monſtres, c'eſt que l'eau y étant très-rare & la chaleur fort grande, les animaux de différentes eſpèces ſe rencontrent aſſemblés en grand nombre dans le même lieu pour boire; que c'eſt-là qu'ils ſe familiariſent, s'accouplent & produiſent. Tout cela me paroît conjectural, incertain, & même aſſez ſuſpect pour n'y pas ajouter foi; car plus on obſerve la nature des animaux, plus on voit que l'indice le plus ſûr pour en juger, c'eſt l'inſtinct. L'examen le plus attentif des parties intérieures ne nous découvre que les groſſes différences; le cheval & l'âne, qui ſe reſſemblent parfaitement par la conformation des parties intérieures, ſont cepen-

dant des animaux d'une nature différente le taureau, le bélier & le bouc qui ne diffèrent en rien les uns des autres pour la conformation intérieure de tous les viscères, sont d'espèces encore plus éloignées que l'âne & le cheval, & il en est de même du chien, du renard & du loup. L'inspection de la forme extérieure nous éclaire davantage; mais comme dans plusieurs espèces, & sur-tout dans celles qui ne sont pas éloignées, il y a, même à l'extérieur, beaucoup plus de ressemblance que de différence, cette inspection ne suffit pas encore pour décider si ces espèces sont différentes ou les mêmes; enfin lorsque les nuances sont encore plus légères, nous ne pouvons les saisir qu'en combinant les rapports de l'instinct. C'est en effet par le naturel des animaux qu'on doit juger de leur nature; & si l'on supposoit deux animaux tout semblables pour la forme, mais tout différens pour le naturel, ces deux animaux qui ne voudroient pas se joindre, & qui ne pourroient produire ensemble, seroient, quoique semblables, de deux espèces différentes.

Ce même moyen auquel on est obligé d'avoir recours pour juger de la différence des animaux dans les espèces voisines, est, à plus forte raison, celui qu'on doit employer de préférence à tous autres, lorsqu'on veut ramener à des points fixes les nombreuses variétés que l'on trouve dans la même espèce : nous en connoissons trente dans celle du chien, & assurément nous ne les connoissons pas toutes. De ces trente variétés, il y en a dix-sept que l'on doit rapporter à l'influence du climat; savoir, le Chien de berger, le Chien-loup, le Chien de Sibérie, le Chien d'Islande & le Chien de Lapponie, le Mâtin, les Levriers, le grand Danois & le Chien d'Irlande, le Chien courant, les Braques, les Bassets, les Épagneuls & le Barbet, le petit Danois, le Chien-turc & le Dogue; les treize autres, qui sont le Chien-turc métis, le Levrier à poil de loup, le Chien-bouffe, le Chien de Malte ou Bichon, le Roquet, le Dogue de forte race, le Doguin ou Mopse, le Chien de Calabre, le Burgos, le Chien d'Alicante, le Chien-lion, le petit Barbet

& le Chien qu'on appelle Artois, Iſlois ou Quatre-vingt, ne ſont que des métis qui proviennent du mélange des premiers; & en rapportant chacun de ces chiens métis aux deux races dont ils ſont iſſus, leur nature eſt dès-lors aſſez connue; mais à l'égard des dix-ſept premières races, ſi l'on veut connoître les rapports qu'elles peuvent avoir entre elles, il faut avoir égard à l'inſtinct, à la forme & à pluſieurs autres circonſtances. J'ai mis enſemble le Chien de Berger, le Chien-loup, le Chien de Sibérie, le Chien de Lapponie & le Chien d'Iſlande, parce qu'ils ſe reſſemblent plus qu'ils ne reſſemblent aux autres par la figure & par le poil, qu'ils ont tous cinq le muſeau pointu à peu près comme le renard, qu'ils ſont les ſeuls qui aient les oreilles droites, & que leur inſtinct les porte à ſuivre & garder les troupeaux. Le Mâtin, le Levrier, le grand Danois & le Chien d'Irlande ont, outre la reſſemblance de la forme & du long muſeau, le même naturel; ils aiment à courir, à ſuivre les chevaux, les équipages; ils ont peu de nez, &

chaſſent plutôt à vue qu'à l'odorat. Les vrais chiens de chaſſe ſont les Chiens courans, les Braques, les Baſſets, les Épagneuls & les Barbets ; quoiqu'ils diffèrent un peu par la forme du corps, ils ont cependant tous le muſeau gros; & comme leur inſtinct eſt le même, on ne peut guère ſe tromper en les mettant enſemble. L'Épagneul, par exemple, a été appelé par quelques Naturaliſtes, *canis aviarius terreſtris,* & le Barbet, *canis aviarius aquaticus ;* & en effet, la ſeule différence qu'il y ait dans le naturel de ces deux chiens, c'eſt que le Barbet, avec ſon poil touffu, long & friſé, va plus volontiers à l'eau que l'Épagneul, qui a le poil liſſe & moins fourni, ou que les trois autres qui l'ont trop court & trop clair pour ne pas craindre de ſe mouiller la peau. Enfin le petit Danois & le Chien-turc ne peuvent manquer d'aller enſemble, puiſqu'il eſt avéré que le Chien-turc n'eſt qu'un petit Danois qui a perdu ſon poil. Il ne reſte que le Dogue, qui par ſon muſeau court ſemble ſe rapprocher du petit Danois plus que d'aucun autre chien, mais qui

en diffère à tant d'autres égards, qu'il paroît ſeul former une variété différente de toutes les autres, tant pour la forme que pour l'inſtinct : il ſemble auſſi affecter un climat particulier, il vient d'Angleterre, & l'on a peine à en maintenir la race en France; les métis qui en proviennent, & qui ſont le Dogue de forte race & le Doguin, y réuſſiſſent mieux: tous ces chiens ont le nez ſi court qu'ils ont peu d'odorat, & ſouvent beaucoup d'odeur. Il paroît auſſi que la fineſſe de l'odorat, dans les chiens, dépend de la groſſeur plus que de la longueur du muſeau, parce que le Levrier, le Mâtin & le grand Danois, qui ont le muſeau fort alongé, ont beaucoup moins de nez que le Chien courant, le Braque & le Baſſet, & même que l'Épagneul & le Barbet, qui ont tous, à proportion de leur taille, le muſeau moins long, mais plus gros que les premiers.

La plus ou moins grande perfection des ſens, qui ne fait pas dans l'homme une qualité éminente, ni même remarquable, fait dans les animaux tout leur mérite, & produit comme cauſe, tous

les talens dont leur nature peut être susceptible. Je n'entreprendrai pas de faire ici l'énumération de toutes les qualités d'un chien de chasse, on sait assez combien l'excellence de l'odorat, jointe à l'éducation, lui donne d'avantage & de supériorité sur les autres animaux ; mais ces détails n'appartiennent que de loin à l'Histoire Naturelle, & d'ailleurs les ruses & les moyens, quoiqu'émanés de la simple Nature, que les animaux sauvages mettent en œuvre pour se dérober à la recherche, ou pour éviter la poursuite & les atteintes des chiens, sont peut-être plus merveilleux que les méthodes les plus fines de l'art de la chasse.

Le chien, lorsqu'il vient de naître, n'est pas encore entièrement achevé : dans cette espèce, comme dans celle de tous les animaux qui produisent en grand nombre, les petits, au moment de leur naissance, ne sont pas aussi parfaits que dans les animaux qui n'en produisent qu'un ou deux. Les chiens naissent communément avec les yeux fermés, les deux paupières ne sont pas simplement collées, mais adhérentes par une membrane qui

se déchire lorsque le muscle de la paupière supérieure est devenu assez fort pour la relever & vaincre cet obstacle, & la plupart des chiens n'ont les yeux ouverts qu'au dixième ou douzième jour. Dans ce même temps, les os du crâne ne sont pas achevés, le corps est bouffi, le museau gonflé, & leur forme n'est pas encore bien dessinée; mais en moins d'un mois ils apprennent à faire usage de tous leurs sens & prennent ensuite de la force & un prompt accroissement. Au quatrième mois ils perdent quelques-unes de leurs dents, qui, comme dans les autres animaux, sont bientôt remplacées par d'autres qui ne tombent plus : ils ont en tout quarante-deux dents, savoir six incisives en haut & six en bas, deux canines en haut & deux en bas, quatorze mâchelières en haut & douze en bas; mais cela n'est pas constant, il se trouve des chiens qui ont plus ou moins de dents mâchelières. Dans ce premier âge, les mâles comme les femelles s'accroupissent un peu pour pisser, ce n'est qu'à neuf ou dix mois que les mâles, & même quelques femelles, commencent

commencent à lever la cuiſſe, & c'eſt dans ce même temps qu'ils commencent à être en état d'engendrer. Le mâle peut s'accoupler en tout temps, mais la femelle ne le reçoit que dans des temps marqués; c'eſt ordinairement deux fois par an, & plus fréquemment en hiver qu'en été: la chaleur dure dix, douze & quelquefois quinze jours; elle ſe marque par des ſignes extérieurs, les parties de la génération ſont humides, gonflées & proéminentes au dehors; il y a un petit écoulement de ſang tant que cette ardeur dure, & cet écoulement auſſi-bien que le gonflement de la vulve commencent quelques jours avant l'accouplement: le mâle ſent de loin la femelle dans cet état & la recherche, mais ordinairement elle ne ſe livre que ſix ou ſept jours après qu'elle a commencé à entrer en chaleur. On a reconnu qu'un ſeul accouplement ſuffit pour qu'elle conçoive, même en grand nombre; cependant, lorſqu'on la laiſſe en liberté, elle s'accouple pluſieurs fois par jour avec tous les chiens qui ſe préſentent: on obſerve ſeulement que lorſqu'elle peut choiſir, elle préfère

toujours ceux de la plus grosse & de la plus grande taille, quelque laids & quelque disproportionnés qu'ils puissent être : aussi arrive-t-il assez souvent que de petites chiennes qui ont reçu des mâtins, périssent en faisant leurs petits.

Une chose que tout le monde sait, & qui cependant n'en est pas moins une singularité de la Nature, c'est que dans l'accouplement ces animaux ne peuvent se séparer, même après la consommation de l'acte de la génération, tant que l'état d'érection & de gonflement subsiste, ils sont forcés de demeurer unis, & cela dépend sans doute de leur conformation. Le chien a non-seulement, comme plusieurs autres animaux, un os dans la verge, mais les corps caverneux forment dans le milieu une espèce de bourrelet fort apparent, & qui se gonfle beaucoup dans l'érection : la chienne, qui de toutes les femelles est peut-être celle dont le clitoris est le plus considérable & le plus gros dans le temps de la chaleur, présente de son côté un bourrelet, ou plutôt une tumeur ferme & saillante, dont le gon-

flement, aussi-bien que celui des parties voisines, dure peut-être bien plus long-temps que celui du mâle, & suffit peut-être aussi pour le retenir malgré lui ; car au moment que l'acte est consommé, il change de position, il se remet à pied pour se reposer sur ses quatre jambes, il a même l'air triste, & les efforts pour se séparer ne viennent jamais de la femelle.

Les chiennes portent neuf semaines, c'est-à-dire soixante-trois jours, quelquefois soixante-deux ou soixante-un, & jamais moins de soixante; elles produisent six, sept, & quelquefois jusqu'à douze petits ; celles qui sont de la plus grande & de la plus forte taille, produisent en plus grand nombre que les petites, qui souvent ne font que quatre ou cinq, & quelquefois qu'un ou deux petits, sur-tout dans les premières portées, qui sont toujours moins nombreuses que les autres dans tous les animaux.

Les chiens, quoique très-ardens en amour, ne laissent pas de durer, il ne paroît pas même que l'âge diminue leur ardeur, ils s'accouplent & produisent pendant toute la vie, qui est ordinairement

bornée à quatorze ou quinze ans, quoiqu'on en ait gardé quelques-uns jusqu'à vingt. La durée de la vie est dans le chien, comme dans les autres animaux, proportionnelle au temps de l'accroissement; il est environ deux ans à croître, il vit aussi sept fois deux ans. L'on peut connoître son âge par les dents, qui dans la jeunesse sont blanches, tranchantes & pointues, & qui, à mesure qu'il vieillit, deviennent noires, mousses & inégales, on le connoît aussi par le poil, car il blanchit sur le museau, sur le front & autour des yeux.

Ces animaux, qui de leur naturel sont très-vigilans, très-actifs, & qui sont faits pour le plus grand mouvement, deviennent dans nos maisons, par la surcharge de la nourriture, si pesans & si paresseux, qu'ils passent toute leur vie à ronfler, dormir & manger. Ce sommeil, presque continuel, est accompagné de rêves, & c'est peut-être une douce manière d'exister; ils sont naturellement voraces ou gourmands, & cependant ils peuvent se passer de nourriture pendant long-temps. Il y a dans les Mémoires de

l'Académie des Sciences *(c)* l'hiſtoire d'une chienne, qui ayant été oubliée dans une maiſon de campagne, a vécu quarante jours ſans autre nourriture que l'étoffe ou la laine d'un matelas qu'elle avoit déchiré. Il paroît que l'eau leur eſt encore plus néceſſaire que la nourriture, ils boivent ſouvent & abondamment, on croit même vulgairement que quand ils manquent d'eau pendant long-temps ils deviennent enragés. Une choſe qui leur eſt particulière, c'eſt qu'ils paroiſſent faire des efforts & ſouffrir toutes les fois qu'ils rendent leurs excrémens : ce n'eſt pas, comme le dit Ariſtote *(d)*, parce que les inteſtins deviennent plus étroits en approchant de l'anus, il eſt certain, au contraire que dans le chien, comme dans les autres animaux, les gros boyaux s'élargiſſent toujours de plus en plus, & que le rectum eſt plus large que le colon : la ſéchereſſe du tempérament de cet animal ſuffit pour produire cet effet, & les étranglemens qui ſe trouvent

(c) Hiſtoire de l'Académie des Sciences, *année 1706, page 5.*

(d) Ariſtot. *de partibus animal.* capite ultimo.

dans le colon, sont trop loin pour qu'on puisse l'attribuer à la conformation des intestins.

Pour donner une idée plus nette de l'ordre des chiens, de leur génération dans les différens climats, & du mélange de leurs races, je joins ici une table, ou, si l'on veut, une espèce d'arbre généalogique, où l'on pourra voir d'un coup d'œil toutes ces variétés : cette table est orientée comme les cartes géographiques, & l'on a suivi, autant qu'il étoit possible, la position respective des climats.

Le Chien de Berger est la souche de l'arbre : ce chien transporté dans les climats rigoureux du Nord, s'est enlaidi & rapetissé chez les Lappons, & paroît s'être maintenu, & même perfectionné, en Islande, en Russie, en Sibérie, dont le climat est un peu moins rigoureux & où les peuples sont un peu plus civilisés. Ces changemens sont arrivés par la seule influence de ces climats, qui n'a pas produit une grande altération dans la forme; car tous ces chiens ont les oreilles droites, le poil épais & long, l'air sau-

vage, & ils n'aboient pas aussi fréquemment ni de la même manière que ceux qui, dans des climats plus favorables, se sont perfectionnés davantage. Le Chien d'Islande est le seul qui n'ait pas les oreilles entièrement droites, elles sont un peu pliées par leur extremité, aussi l'Islande est, de tous ces pays du Nord, l'un des plus anciennement habités par des hommes à demi-civilisés.

Le même Chien de Berger, transporté dans des climats tempérés, & chez des peuples entièrement policés, comme en Angleterre, en France, en Allemagne, aura perdu son air sauvage, ses oreilles droites, son poil rude, épais & long, & sera devenu Dogue, Chien courant & Mâtin, par la seule influence de ces climats. Le Mâtin & le Dogue ont encore les oreilles en partie droites, elles ne sont qu'à demi pendantes, & ils ressemblent assez par leurs mœurs & par leur naturel sanguinaire, au chien duquel ils tirent leur origine. Le Chien courant est celui des trois qui s'en éloigne le plus, les oreilles longues, entièrement pendantes, la douceur, la docilité, &,

si on peut le dire, la timidité de ce chien, sont autant de preuves de la grande dégénération, ou, si l'on veut, de la grande perfection qu'a produite une longue domesticité, jointe à une éducation soignée & suivie.

Le Chien courant, le Braque & le Basset ne sont qu'une seule & même race de chiens; car l'on a remarqué que dans la même portée il se trouve assez souvent des chiens courans, des braques & des bassets, quoique la Lice n'ait été couverte que par l'un de ces trois chiens. J'ai accolé le Braque de Bengale au Braque commun, parce qu'il n'en diffère en effet que par la robe qui est mouchetée; & j'ai joint de même le Basset à jambes torses au Basset ordinaire, parce que le défaut dans les jambes de ce chien ne vient originairement que d'une maladie semblable au rachitis, dont quelques individus ont été attaqués, & dont ils ont transmis le résultat, qui est la déformation des os, à leurs descendans.

Le Chien courant transporté en Espagne & en Barbarie, où presque tous

ſes animaux ont le poil fin, long & fourni, ſera devenu Épagneul & Barbet : le grand & le petit Épagneul qui ne diffèrent que par la taille, tranſportés en Angleterre, ont changé de couleur du blanc au noir, & ſont devenus, par l'influence du climat, grand & petit Gredins, auxquels on doit joindre le Pyrame qui n'eſt qu'un Gredin noir comme les autres, mais marqué de feu aux quatre pattes, aux yeux & au muſeau.

Le Mâtin tranſporté au nord, eſt devenu grand Danois, & tranſporté au midi, eſt devenu Levrier : les grands Levriers viennent du Levant, ceux de taille médiocre, d'Italie ; & ces Levriers d'Italie, tranſportés en Angleterre, ſont devenus Levrons, c'eſt-à dire, Levriers encore plus petits.

Le grand Danois tranſporté en Irlande, en Ukraine, en Tartarie, en Épire, en Albanie, eſt devenu Chien d'Irlande, & c'eſt le plus grand de tous les chiens.

Le Dogue tranſporté d'Angleterre en Danemarck, eſt devenu petit Danois, & ce même petit Danois, tranſporté dans les climats chauds, eſt devenu

Chien-turc. Toutes ces races, avec leurs variétés, n'ont été produites que par l'influence du climat, jointe à la douceur de l'abri, à l'effet de la nourriture, & au résultat d'une éducation soignée; les autres chiens ne sont pas de races pures, & proviennent du mélange de ces premières races: j'ai marqué par des lignes ponctuées, la double origine de ces races métives.

Le Levrier & le Mâtin ont produit le Levrier métis, que l'on appelle aussi *Levrier à poil de loup;* ce métis a le museau moins effilé que le franc levrier, qui est très-rare en France.

Le grand Danois & le grand Épagneul ont produit ensemble le Chien de Calabre, qui est un beau chien à longs poils touffus, & plus grand par la taille que les plus gros mâtins.

L'Épagneul & le Basset produisent un autre chien que l'on appelle *Burgos.*

L'Épagneul & le petit Danois produisent le Chien-lion, qui est maintenant fort rare.

Les chiens à longs poils, fins & frisés, que l'on appelle *Bouffes,* & qui sont de

la taille des plus grands barbets, viennent du grand Épagneul & du Barbet.

Le petit Barbet vient du petit Épagneul & du Barbet.

Le Dogue produit avec le Mâtin un Chien métis que l'on appelle *Dogue de forte race*, qui eſt beaucoup plus gros que le vrai Dogue, ou Dogue d'Angleterre, & qui tient plus du Dogue que du Mâtin.

Le Doguin vient du Dogue d'Angleterre & du petit Danois.

Tous ces chiens ſont des métis ſimples, & viennent du mélange de deux races pures; mais il y a encore d'autres chiens qu'on pourroit appeler *Doubles métis*, parce qu'ils viennent du mélange d'une race pure & d'une race déjà mêlée.

Le Roquet eſt un double métis qui vient du Doguin & du petit Danois.

Le Chien d'Alicante eſt auſſi un double métis, qui vient du Doguin & du petit Épagneul.

Le Chien de Malte ou Bichon eſt encore un double métis, qui vient du petit Épagneul & du petit Barbet.

Enfin il y a des chiens qu'on pourroit

appeler *Triples métis*, parce qu'ils viennent du mélange de deux races déjà mêlées toutes deux ; tel eſt le Chien d'Artois, Iſlois ou Quatre-vingt, qui vient du Doguin & du Roquet ; tels ſont encore les chiens que l'on appelle vulgairement *Chiens des rues*, qui reſſemblent à tous les chiens en général ſans reſſembler à aucun en particulier, parce qu'ils proviennent du mélange de races déjà pluſieurs fois mêlées.



Breant Sculp.

LE GRAND DANOIS



Breant Sculp

LE MATIN

LE CHIEN DE BERGER



Breant Sculp

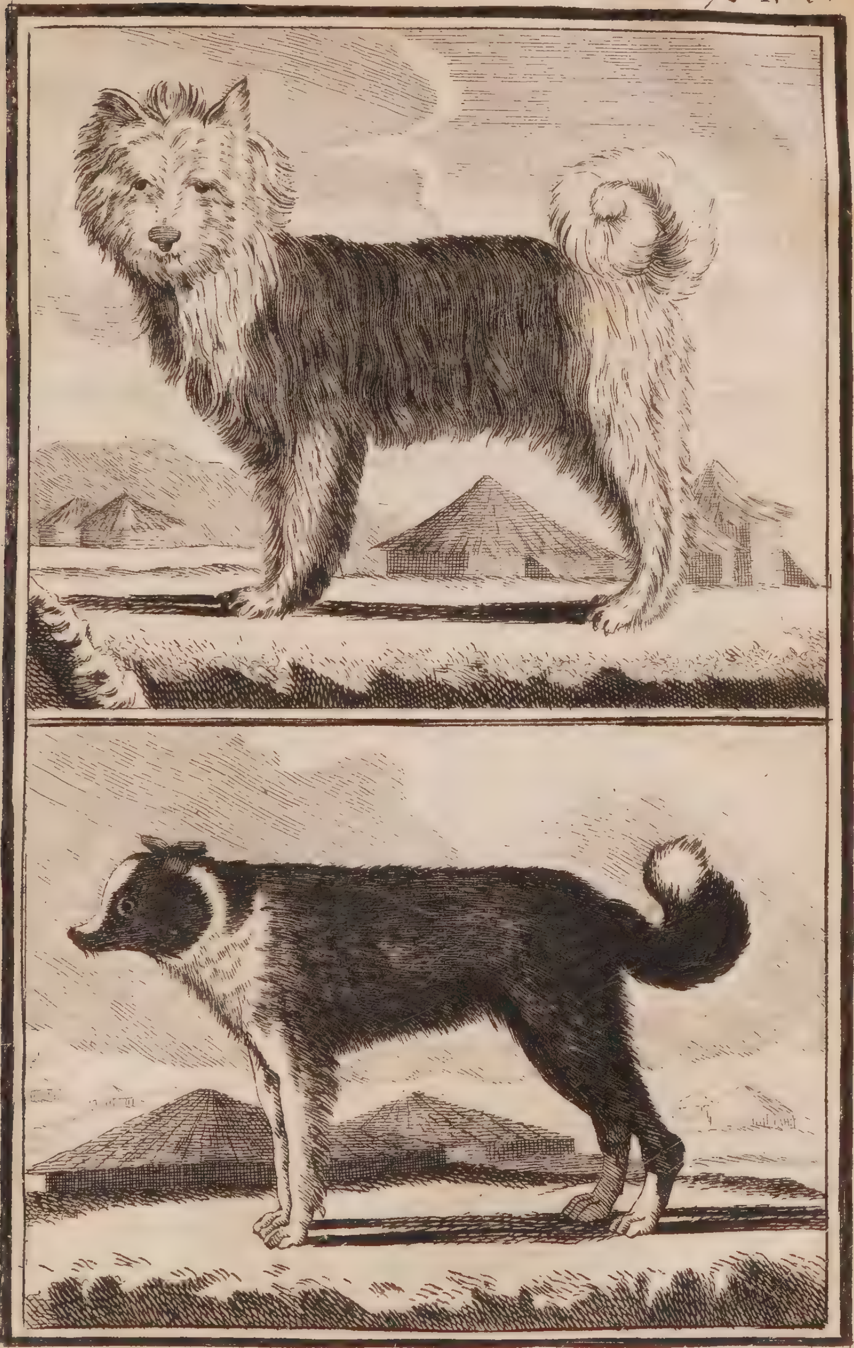
LE LEVRIER



Breant Sculp

LE CHIEN LOUP

LE CHIEN DE SIBERIE



Brcant Sculp.

LE CHIEN D'ISLANDE



Breant, Sculp.

LE CHIEN COURANT



Breant Sculp.

LE BRAQUE



Breant Sculp

LE BRAQUE DE BENGALE



Breant Sculp

LE BASSET A JAMBES DROITES

LE GRAND BARBET



Breant Sculp

CHIEN COURANT METIS

LE GREDIN



Breant Sculp.

LE PYRAME



LE PETIT BARBET

LE BICHON



Breant Sculp

LE CHIEN LION



Breant Sculp

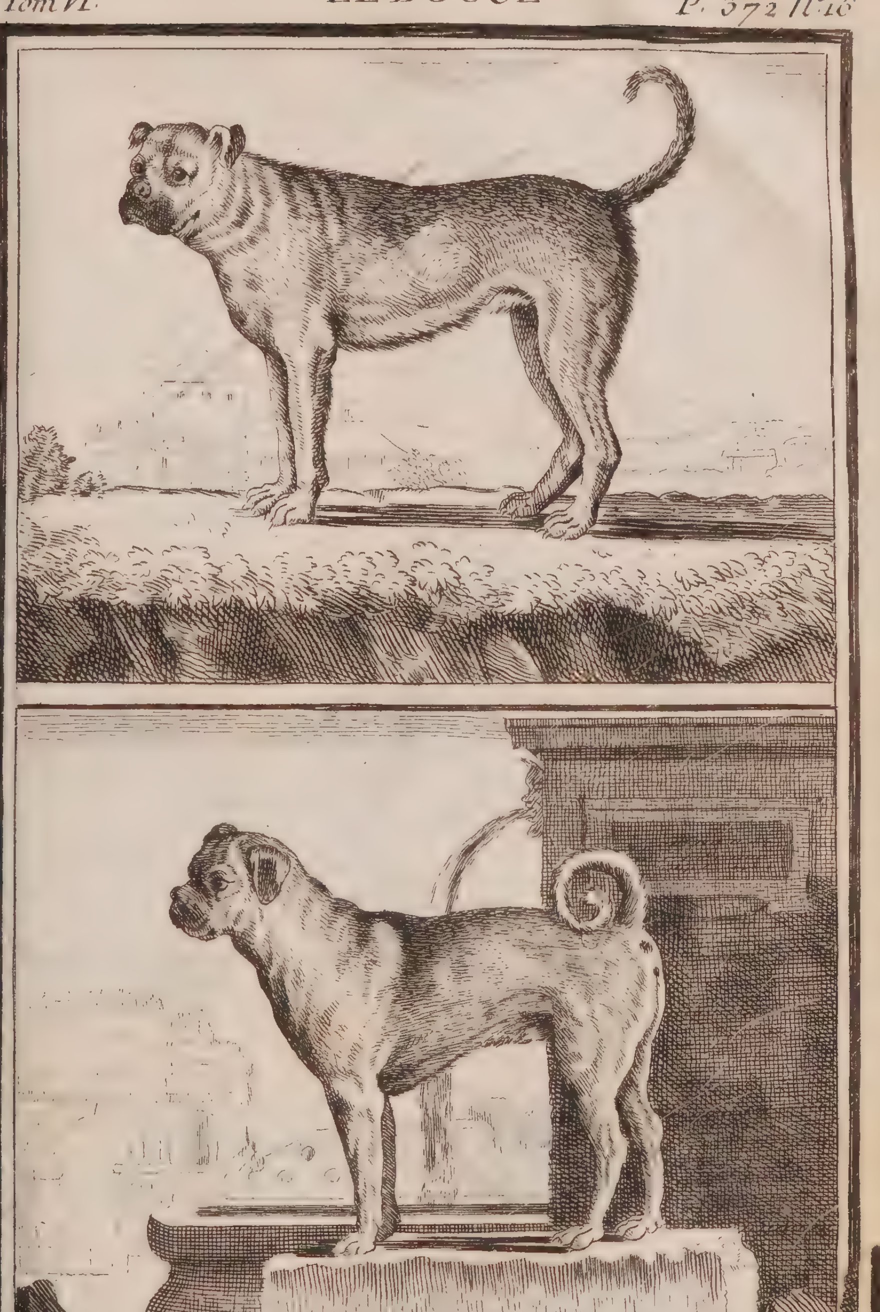
LE ROQUET



Breant Sculp

CHIEN TURC METIS





Breant Sculp.

LE DOGUIN



Breant Sculp.

LE DOGUE DE FORTE RACE

LE CHAT.

LE Chat eſt un domeſtique infidèle, qu'on ne garde que par néceſſité, pour l'oppoſer à un autre ennemi domeſtique encore plus incommode, & qu'on ne peut chaſſer : car nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élèvent des chats que pour s'en amuſer; l'un eſt l'uſage, l'autre l'abus; & quoique ces animaux, ſur-tout quand ils ſont jeunes, aient de la gentilleſſe, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, & que l'éducation ne fait que maſquer. De voleurs déterminés, ils deviennent ſeulement, lorſqu'ils ſont bien élevés, ſouples & flatteurs comme les fripons; ils ont la même adreſſe, la même ſubtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine; comme eux ils ſavent couvrir leur marche, diſſimuler leur deſſein, épier les occaſions, attendre, choiſir,

saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtiment, fuir & demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais des mœurs : ils n'ont que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouvemens obliques, à leurs yeux équivoques ; ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle, dont tous les sentimens se rapportent à la personne de son maître, le chat paroît ne sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser ; & par cette convenance de naturel, il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien dans lequel tout est sincère.

La forme du corps & le tempérament sont d'acord avec le naturel, le chat est joli, léger, adroit, propre & voluptueux : il aime ses aises, il cherche les meubles les plus mollets pour s'y reposer

& s'ébattre : il eſt auſſi très-porté à l'amour, &, ce qui eſt rare dans les animaux, la femelle paroît être plus ardente que le mâle; elle l'invite, elle le cherche, elle l'appelle, elle annonce par de hauts cris la fureur de ſes deſirs, ou plutôt l'excès de ſes beſoins, & lorſque le mâle la fuit ou la dégaigne, elle le pourſuit, le mord, & le force pour ainſi dire à la ſatisfaire, quoique les approches ſoient toujours accompagnées d'une vive douleur. La chaleur dure neuf ou dix jours, & n'arrive que dans des temps marqués; c'eſt ordinairement deux fois par an, au printemps & en automne, & ſouvent auſſi trois fois, & même quatre. Les chattes portent cinquante-cinq ou cinquante-ſix jours; elles ne produiſent pas en auſſi grand nombre que les chiennes; les portées ordinaires ſont de quatre, de cinq ou de ſix. Comme les mâles ſont ſujets à dévorer leur progéniture, les femelles ſe cachent pour mettre bas; & lorſqu'elles craignent qu'on ne découvre ou qu'on n'enlève leurs petits, elles les transportent dans

des trous & dans d'autres lieux ignorés ou inaccessibles ; & après les avoir allaités pendant quelques semaines, elles leur apportent des souris, des petits oiseaux, & les accoutument de bonne heure à manger de la chair : mais par une bizarrerie difficile à comprendre, ces mêmes mères, si soigneuses & si tendres deviennent quelquefois cruelles, dénaturées, & dévorent aussi leurs petits qui leur étoient si chers.

Les jeunes chats sont gais, vifs, jolis, & seroient aussi très-propres à amuser les enfans si les coups de patte n'étoient pas à craindre ; mais leur badinage, quoique toujours agréable & léger, n'est jamais innocent, & bientôt il se tourne en malice habituelle ; & comme ils ne peuvent exercer ces talens avec quelque avantage que sur les plus petits animaux, ils se mettent à l'affût près d'une cage, ils épient les oiseaux, les souris, les rats, & deviennent d'eux-mêmes, & sans y être dressés plus habiles à la chasse que les chiens les mieux instruits. Leur naturel, ennemi de toute contrainte, les

rend incapables d'une éducation ſuivie. On raconte néanmoins que des moines grecs * de l'île de Chypre, avoient dreſſé des chats à chaſſer, prendre & tuer les ſerpens dont cette île étoit infeſtée, mais c'étoit plutôt par le goût général qu'ils ont pour la deſtruction, que par obéiſſance qu'ils chaſſoient; car ils ſe plaiſent à épier, attaquer & détruire aſſez indifféremment tous les animaux foibles, comme les oiſeaux, les jeunes lapins, les levreaux, les rats, les ſouris, les mulots, les chauve-ſouris, les taupes, les crapauds, les grenouilles, les lézards & les ſerpens. Ils n'ont aucune docilité, ils manquent auſſi de la fineſſe de l'odorat, qui dans le chien ſont deux qualités éminentes; auſſi ne pourſuivent-ils pas les animaux qu'ils ne voient plus, ils ne les chaſſent pas, mais ils les attendent, les attaquent par ſurpriſe, & après s'en être joués long-temps ils les tuent ſans aucune néceſſité, lors même qu'ils ſont le mieux nourris & qu'ils n'ont aucun beſoin de cette proie pour ſatisfaire leur appétit.

* Deſcription des îles de l'Archipel, par Dapper, *page 51.*

La cause physique la plus immédiate de ce penchant qu'ils ont à épier & surprendre les autres animaux, vient de l'avantage que leur donne la conformation particulière de leurs yeux. La pupille dans l'homme, comme dans la plupart des animaux, est capable d'un certain degré de contraction & de dilatation ; elle s'élargit un peu lorsque la lumière manque, & se rétrécit lorsqu'elle devient trop vive. Dans l'œil du chat & des oiseaux de nuit, cette contraction & cette dilatation sont si considérables, que la pupille, qui dans l'obscurité est ronde & large, devient au grand jour longue & étroite comme une ligne, & dès-lors ces animaux voient mieux la nuit que le jour, comme on le remarque dans les chouettes, les hiboux, &c. car la forme de la pupille est toujours ronde dès qu'elle n'est pas contrainte. Il y a donc contraction continuelle dans l'œil du chat pendant le jour, & ce n'est, pour ainsi dire, que par effort qu'il voit à une grande lumière ; au lieu que dans le crépuscule, la pupille reprenant son état naturel, il voit parfaitement, &

profite de cet avantage pour reconnoître, attaquer & surprendre les autres animaux.

On ne peut pas dire que les chats, quoiqu'habitans de nos maisons, soient des animaux entièrement domestiques; ceux qui sont le mieux apprivoisés n'en sont pas plus asservis: on peut même dire qu'ils sont entièrement libres, ils ne font que ce qu'ils veulent, & rien au monde ne seroit capable de les retenir un instant de plus dans un lieu dont ils voudroient s'éloigner. D'ailleurs la plupart sont à demi-sauvages, ne connoissent pas leurs maîtres, ne fréquentent que les greniers & les toits, & quelquefois la cuisine & l'office, lorsque la faim les presse. Quoiqu'on en élève plus que de chiens, comme on les rencontre rarement, ils ne font pas sensation pour le nombre, aussi prennent-ils moins d'attachement pour les personnes que pour les maisons: lorsqu'on les transporte à des distances assez considérables, comme à une lieue ou deux, ils reviennent d'eux-mêmes à leur grenier, & c'est apparemment parce qu'ils en

connoissent toutes les retraites à souris, toutes les issues, tous les passages, & que la peine du voyage est moindre que celle qu'il faudroit prendre pour acquérir les mêmes facilités dans un nouveau pays. Ils craignent l'eau, le froid & les mauvaises odeurs; ils aiment à se tenir au soleil: ils cherchent à se gîter dans les lieux les plus chauds, derrière les cheminées ou dans les fours; ils aiment aussi les parfums, & se laissent volontiers prendre & caresser par les personnes qui en portent: l'odeur de cette plante que l'on appelle l'*Herbe-aux-chats*, les remue si fortement & si délicieusement, qu'ils en paroissent transportés de plaisir. On est obligé, pour conserver cette plante dans les jardins, de l'entourer d'un treillage fermé; les chats la sentent de loin, accourent pour s'y frotter, passent & repassent si souvent par-dessus, qu'ils la détruisent en peu de temps.

A quinze ou dix-huit mois, ces animaux ont pris tout leur accroissement; ils sont aussi en état d'engendrer avant l'âge d'un an, & peuvent s'accoupler pendant toute leur vie, qui ne s'étend

guère au-delà de neuf ou dix ans; ils ſont cependant très-durs, très-vivaces, & ont plus de nerf & de reſſort que d'autres animaux qui vivent plus long-temps.

Les chats ne peuvent mâcher que lentement & difficilement, leurs dents ſont ſi courtes & ſi mal poſées qu'elles ne leur ſervent qu'à déchirer & non pas à broyer les alimens; auſſi cherchent-ils de préférence, les viandes les plus tendres; ils aiment le poiſſon & le mangent cuit ou crud; ils boivent fréquemment; leur ſommeil eſt léger, & ils dorment moins qu'ils ne font ſemblant de dormir; ils marchent légèrement, preſque toujours en ſilence & ſans faire aucun bruit; ils ſe cachent & s'éloignent pour rendre leurs excrémens & les recouvrent de terre. Comme ils ſont propres, & que leur robe eſt toujours ſèche & luſtrée, leur poil s'électriſe aiſément, & l'on en voit ſortir des étincelles dans l'obſcurité lorſqu'on le frotte avec la main: leurs yeux brillent auſſi dans les ténèbres, à peu près comme les diamans, qui réfléchiſſent au dehors pendant la nuit la lumière dont

ils se sont, pour ainsi dire, imbibés pendant le jour.

Le chat sauvage produit avec le chat domestique, & tous deux ne sont par conséquent qu'une seule & même espèce : il n'est pas rare de voir des chats mâles & femelles quitter les maisons dans le temps de la chaleur pour aller dans les bois chercher les chats sauvages, & revenir ensuite à leur habitation ; c'est par cette raison que quelques-uns de nos chats domestiques ressemblent tout-à-fait aux chats sauvages ; la différence la plus réelle est à l'intérieur, le chat domestique a ordinairement les boyaux beaucoup plus longs que le chat sauvage, cependant le chat sauvage est plus fort & plus gros que le chat domestique, il a toujours les lèvres noires, les oreilles plus roides, la queue plus grosse & les couleurs constantes. Dans ce climat on ne connoît qu'une espèce de chat sauvage, & il paroît par le témoignage des voyageurs que cette espèce se retrouve aussi dans presque tous les climats sans être sujette à de grandes variétés ;

il y en avoit dans le continent du nouveau Monde avant qu'on en eût fait la découverte; un chasseur en porta un qu'il avoit pris dans les bois, à Christophe Colomb *(a)*, ce chat étoit d'une grosseur ordinaire, il avoit le poil gris-brun, la queue très-longue & très-forte. Il y avoit aussi de ces chats sauvages au Pérou *(b)*, quoiqu'il n'y en eût point de domestiques; il y en a en Canada *(c)*, dans le pays des Illinois, &c. On en a vu dans plusieurs endroits de l'Afrique, comme en Guinée *(d)*, à la Côte d'or, à Madagascar *(e)* où les naturels du pays avoient même des chats domestiques, au Cap de Bonne-espérance *(f)* où Kolbe dit qu'il se trouve aussi des chats

(a) Vie de Christophe Colomb, *IIe partie, page 167.*

(b) Histoire des Incas, *tome II, page 112.*

(c) Histoire de la nouvelle France par le Père Charlevoix, *tome III, page 407.*

(d) Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome IV, page 230.*

(e) Relation de François Cauche. *Paris, 1651, page 225.*

(f) Description du Cap de Bonne-espérance, par Kolbe, *page 49.*

ſauvages de couleur bleue, quoiqu'en petit nombre : ces chats bleus, ou plutôt couleur d'ardoiſe, ſe retrouvent en Aſie. « Il y a en Perſe, dit Pietro » della Valle *(g)*, une eſpèce de chats qui » ſont proprement de la province du » Chorazan ; leur grandeur & leur forme » eſt comme celle du chat ordinaire ; » leur beauté conſiſte dans leur couleur » & dans leur poil, qui eſt gris ſans » aucune moucheture & ſans nulle tache, » d'une même couleur par tout le corps, » ſi ce n'eſt qu'elle eſt un peu plus » obſcure ſur le dos & ſur la tête, & » plus claire ſur la poitrine & ſur le » ventre, qui va quelquefois juſqu'à » la blancheur, avec ce tempérament » agréable de clair-obſcur, comme » parlent les Peintres, qui, mêlés l'un » dans l'autre font un merveilleux effet : » de plus leur poil eſt délié, fin, luſtré, » mollet, délicat comme la ſoie, & ſi » long, que quoiqu'il ne ſoit pas hé- » riſſé, mais couché, il eſt annelé en » quelques endroits, & particulièrement

(g) Voyages de Pietro della Valle, *tome V, pages 98 & 99.*

ſous

ſous la gorge. Ces chats ſont entre les « autres chats ce que les barbets ſont « entre les chiens : le plus beau de leur « corps eſt la queue, qui eſt fort longue « & toute couverte de poils longs de « cinq ou ſix doigts; ils l'étendent & la « renverſent ſur leur dos comme font les « écureuils, la pointe en haut en forme « de panache; ils ſont fort privés : les « Portugais en ont porté de Perſe juſ- « qu'aux Indes. » Pietro della Valle ajoute qu'il en avoit quatre couples, qu'il comptoit porter en Italie. On voit par cette deſcription, que ces chats de Perſe reſſemblent par la couleur à ceux que nous appelons *chats chartreux*, & qu'à la couleur près ils reſſemblent parfaitement à ceux que nous appelons *chats d'Angora*. Il eſt donc vraiſemblable que les chats du Chorazan en Perſe, le chat d'Angora en Syrie & le chat chartreux ne font qu'une même race, dont la beauté vient de l'influence particulière du climat de Syrie, comme les chats d'Eſpagne, qui ſont rouges, blancs & noirs, & dont le poil eſt auſſi très-doux & très-luſtré, doivent cette beauté à

l'influence du climat de l'Espagne. On peut dire en général, que de tous les climats de la terre habitable, celui d'Espagne & celui de Syrie sont les plus favorables à ces belles variétés de la Nature : les moutons, les chèvres, les chiens, les chats, les lapins, &c. ont en Espagne & en Syrie la plus belle laine, les plus beaux & les plus longs poils, les couleurs les plus agréables & les plus variées : il semble que ce climat adoucisse la Nature & embellisse la forme de tous les animaux. Le chat sauvage a les couleurs dures & le poil un peu rude, comme la plupart des autres animaux sauvages ; devenu domestique, le poil s'est radouci, les couleurs ont varié, & dans le climat favorable du Chorazan & de la Syrie le poil est devenu plus long, plus fin, plus fourni, & les couleurs se sont uniformément adoucies, le noir & le roux sont devenus d'un brun-clair, le gris-brun est devenu gris-cendré, & en comparant un chat sauvage de nos forêts avec un chat chartreux, on verra qu'ils ne diffèrent en effet que par cette dégradation nuancée de couleurs ;

ensuite, comme ces animaux ont plus ou moins de blanc ſous le ventre & aux côtés, on concevra aiſément que pour avoir des chats tous blancs & à longs poils, tels que ceux que nous appelons proprement *chats d'Angora*, il n'a fallu que choiſir dans cette race adoucie ceux qui avoient le plus de blanc aux côtés & ſous le ventre, & qu'en les uniſſant enſemble on ſera parvenu à leur faire produire des chats entièrement blancs, comme on l'a fait auſſi pour avoir des lapins blancs, des chiens blancs, des chèvres blanches, des cerfs blancs, des daims blancs, &c. Dans le chat d'Eſpagne, qui n'eſt qu'une autre variété du chat ſauvage, les couleurs, au lieu de s'être affoiblies par nuances uniformes comme dans le chat de Syrie, ſe ſont, pour ainſi dire, exaltées dans le climat d'Eſpagne & ſont devenues plus vives & plus tranchées, le roux eſt devenu preſque rouge, le brun eſt devenu noir, & le gris eſt devenu blanc. Ces chats, tranſportés aux îles de l'Amérique ont conſervé leurs belles couleurs & n'ont pas dégénéré : « Il y a aux Antilles,

» dit le P. du Tertre, grand nombre de » chats, qui vraisemblablement y ont » été apportés par les Espagnols, la » plupart sont marqués de roux, de » blanc & de noir : plusieurs de nos » François, après en avoir mangé la » chair, emportent les peaux en France » pour les vendre. Ces chats, au com- » mencement que nous fumes dans la » Guadeloupe, étoient tellement accou- » tumés à se repaître de perdrix, de » tourterelles, de grives & d'autres petits » oiseaux, qu'ils ne daignoient pas re- » garder les rats ; mais le gibier étant » actuellement fort diminué, ils ont » rompu la trève avec les rats, ils leur font bonne guerre *(a)*, &c. » En général les chats ne sont pas, comme les chiens, sujets à s'altérer & à dégénérer lorsqu'on les transporte dans les climats chauds.

« Les chats d'Europe, dit Bosman, » transportés en Guinée, ne sont pas » sujets à changer comme les chiens,

(a) Histoire générale des Antilles, par le P. du Tertre, *tome II, page 306.*

ils gardent la même figure *(b)*, &c. »
Ils sont en effet d'une nature beaucoup plus constante, & comme leur domesticité n'est ni aussi entière, ni aussi universelle, ni peut-être aussi ancienne que celle du chien, il n'est pas surprenant qu'ils aient moins varié. Nos chats domestiques, quoique différens les uns des autres par les couleurs, ne forment point de races distinctes & séparées; les seuls climats d'Espagne & de Syrie, ou du Chorazan, ont produit des variétés constantes & qui se sont perpétuées: on pourroit encore y joindre le climat de la province de Pe-chi-ly à la Chine, où il y a des chats à longs poils avec les oreilles pendantes, que les dames Chinoises aiment beaucoup *(c)*. Ces chats domestiques à oreilles pendantes, dont nous n'avons pas une plus ample description, sont sans doute encore plus éloignés que les autres qui ont les oreilles droites, de la race du chat sauvage, qui néan-

(b) Voyage de Guinée par Bosman, *page 2403.*

(c) Histoire générale des voyages, par M. l'abbé Prevôt, *tome VI, page 10.*

moins est la race originaire & primitive de tous les chats.

Nous terminerons ici l'histoire du chat, & en même temps l'histoire des animaux domestiques. Le cheval, l'âne, le bœuf, la brebis, la chèvre, le cochon, le chien & le chat, sont nos seuls animaux domestiques: nous n'y joignons pas le chameau, l'éléphant, le renne & les autres, qui, quoique domestiques ailleurs, n'en sont pas moins étrangers pour nous, & ce ne sera qu'après avoir donné l'histoire des animaux sauvages de notre climat que nous parlerons des animaux étrangers. D'ailleurs, comme le chat n'est, pour ainsi dire, qu'à demi-domestique, il fait la nuance entre les animaux domestiques & les animaux sauvages: car on ne doit pas mettre au nombre des domestiques, des voisins incommodes tels que les souris, les rats, les taupes, qui, quoiqu'habitans de nos maisons ou de nos jardins, n'en sont pas moins libres & sauvages, puisqu'au lieu d'être attachés & soumis à l'homme ils le fuient, & que dans leurs retraites obscures ils conservent leurs mœurs,

leurs habitudes & leur liberté toute entière.

On a vu dans l'hiſtoire de chaque animal domeſtique, combien l'éducation, l'abri, le ſoin, la main de l'homme influent ſur le naturel, ſur les mœurs, & même ſur la forme des animaux. On a vu que ces cauſes, jointes à l'influence du climat, modifient, altèrent & changent les eſpèces au point d'être différentes de ce qu'elles étoient originairement, & rendent les individus ſi différens entr'eux, dans le même temps & dans la même eſpèce, qu'on auroit raiſon de les regarder comme des animaux différens, s'ils ne conſervoient pas la faculté de produire enſemble des individus féconds, ce qui fait le caractère eſſentiel & unique de l'eſpèce. On a vu que les différentes races de ces animaux domeſtiques ſuivent dans les différens climats le même ordre à peu près que les races humaines; qu'ils ſont, comme les hommes, plus forts, plus grands & plus courageux dans les pays froids, plus civiliſés, plus doux dans le climat tempéré, plus lâches, plus foibles &

plus laids dans les climats trop chauds; que c'est encore dans les climats tempérés & chez les peuples les plus policés que se trouvent la plus grande diversité, le plus grand mélange & les plus nombreuses variétés dans chaque espèce; & ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est qu'il y a dans les animaux plusieurs signes évidens de l'ancienneté de leur esclavage: les oreilles pendantes, les couleurs variées; les poils longs & fins, sont autant d'effets produits par le temps, ou plutôt par la longue durée de leur domesticité. Presque tous les animaux libres & sauvages ont les oreilles droites; le sanglier les a droites & roides, le cochon domestique les a inclinées & demi-pendantes. Chez les Lappons, chez les Sauvages de l'Amérique, chez les Hottentots, chez les Nègres & les autres peuples non policés, tous les chiens ont les oreilles droites; au lieu qu'en Espagne, en France, en Angleterre, en Turquie, en Perse, à la Chine & dans tous les pays civilisés, la plupart les ont molles & pendantes. Les chats domestiques n'ont pas les oreilles si

froides que les chats ſauvages, & l'on voit qu'à la Chine, qui eſt un empire très-anciennement policé & où le climat eſt fort doux, il y a des chats domeſtiques à oreilles pendantes. C'eſt par cette même raiſon que la chèvre d'Angora, qui a les oreilles pendantes, doit être regardée entre toutes les chèvres comme celle qui s'éloigne le plus de l'état de nature : l'influence ſi générale & ſi marquée du climat de Syrie, jointe à la domeſticité de ces animaux chez un peuple très-anciennement policé, aura produit avec le temps cette variété, qui ne ſe maintiendroit pas dans un autre climat. Les chèvres d'Angora nées en France n'ont pas les oreilles auſſi longues ni auſſi pendantes qu'en Syrie, & reprendroient vraiſemblablement les oreilles & le poil de nos chèvres après un certain nombre de générations.

FIN du ſixième volume.